

LE VAISSEAU FLAMME

TRADUIT PAR M. LEBAILLY

J O A N . D . V I N G E



Joan D. Vinge fait partie de la nouvelle génération d'écrivains américains dont les noms commencent juste à traverser l'Atlantique. En 1971, issue de l'université de San Diego, elle commence par mettre en pratique ses études d'anthropologie et travaille à la sauvegarde de ce qui reste du patrimoine de son peuple et de son pays : elle est en partie indienne Erié. Deux ans plus tard, elle se lance dans la littérature de science-fiction parce que, dit-elle, c'est l'anthropologie du futur et que toutes deux, l'anthropologie, comme la science-fiction, vous donnent la possibilité de porter un regard neuf et donc révélateur sur les rapports humains et les types de société qui en découlent. Par sa culture, sa connaissance du genre humain, sa sensibilité, Joan D. Vinge est très proche d'Ursula Le Guin et de Vonda Mc Intyre. Ses connaissances scientifiques (mathématiques, informatique, astronautique), dont elle use avec tact, la placent d'emblée dans la lignée d'Asimov ou d'Arthur Clarke. Cela donne un écrivain tout à fait exceptionnel, dont l'œuvre, encore à ses débuts, se situe à la croisée de deux sortes de science fiction, un écrivain pour qui vaisseau spatial et sociologie ne sont plus des termes irréductibles mais deux ingrédients souvent nécessaires à réécriture sérieuse d'un passionnant roman d'aventure.

Le Vaisseau-Flamme, tel est le titre de la longue nouvelle qui ouvre ce recueil; un recueil qui présente deux autres courts romans *Maternité* et *le Phœnix en ses cendres*, qui révélèrent Joan Vinge aux lecteurs américains, et prouvent qu'elle est aussi à l'aise dans la science-fiction technologique (*Le Vaisseau-Flamme* et ses ordinateurs), sociologique, (la communauté agraire du *Phoenix en ses cendres*) et... xenobiologique puisque dans *Maternité* elle renouvelle le thème de la Terre envahie par des extraterrestres fort plausibles.

LE VAISSEAU-FLAMME

Du même auteur
dans la collection TITRES/S.F.

LES PROSCRITS DE LA BARRIÈRE PARADIS

JOAN D. VINGE

LE VAISSEAU-FLAMME

*Traduit de l'américain
par
Monique Lebailly*



Éditions J.-C. LATTÈS
91, rue du Cherche-Midi
B.P. 85
75262 PARIS CEDEX 06

TITRES/S.F.
Collection dirigée par
Marianne Leconte

Titre original « Fireship »
Publié par Dll Publishing Co., Inc., 1978
« Mother and Child »
« Phoenix in the ashes »

© 1975, JOAN D. VINGE.
© 1981 Éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française

La loi du 11 mai 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

LE VAISSEAU-FLAMME

Je m'étais sûrement saoulé la veille. Parce que, vous parlez d'une gueule de bois... Dans mon rêve, j'étais aux mains des réducteurs de tête, et je me réveillai en gémissant, incapable de distinguer le cauchemar de la réalité. Je soulevai péniblement ma pauvre tête de l'oreiller pour essayer de lire l'heure au cadran du réveil... des réveils car il y en avait deux. Bizarre, j'aurais juré qu'hier au soir, il n'y en avait qu'un. *Oh, Hier au soir.*

Mes oreilles tintaient, mais ce n'était pas cela qui m'avait réveillé : le visophone reprenait pour la dixième fois au moins « La Sérénade au Clair d'Étoiles ». Me rappelant enfin l'endroit où j'étais, ou presque, je rampai vers l'autre côté du lit, avec la vigueur d'une gelée de deux mètres de long, pour atteindre le phone. J'aperçus ma tête, se reflétant sur l'écran. Alors, j'enclenchai seulement le bouton du son, laissant tranquille celui marqué IMAGE. « Allô ? » dis-je d'une voix empâtée.

« Mr Ring ? C'est bien vous ? Ici, la réception. » Elle était jolie, mais elle avait une voix aussi agréable qu'une sirène d'alarme.

J'envisageai de me laisser mourir et marmonnai quelque chose.

Elle parut soulagée. « Des visiteurs pour vous, Mr Ring. »

Un signal d'alarme retentit faiblement dans ma tête. « Sont-ils en uniforme ? » C'est agréable d'être désiré, mais pas par le gouvernement des États-Unis.

« Non, monsieur. » Elle battit des paupières. « Dois-je les faire monter ? »

« Oh, non – » Je crus que ma tête allait se détacher de mes épaules, mais non, pas de chance. « Dites-leur que je descends dans un instant. » *Disons, dans une heure ou deux...*

« D'accord. Merci, Mr Ring. » L'écran s'éteignit, mais son sourire y flotta encore quelques instants. Que pouvait-elle faire à ses moments perdus ? Il faudrait que je le lui demande, si je vivais assez longtemps pour ça. Je me recouchai sur les draps de satin bleu pour décider si j'allais me lever ou y renoncer.

Je finis tout de même par m'asseoir et glissai mes pieds sur le bord du lit, jusque par terre. Ils se posèrent sur un amas de trucs froids, durs et glissants. Je me hissai et me penchai...

« Oh, bon Dieu, non, ils n'ont pas recommencé ! » Tout autour du lit, le plancher était recouvert d'une épaisse couche de fric. Ou plutôt de jetons du

casino de l'hôtel Xanadu. Ce qui revient joliment au même. Et je ne me rappelaient rien de la veille au soir. Ils avaient recommencé, Ring et ce sacré ordinateur – ils m'avaient saoulé à mort pour faire de moi, de cette bonne poire de Michael Yarrow, ce qu'ils voulaient. « Pourquoi est-ce que je tolère ça ? » Je pressai ma tête entre mes mains, connaissant très bien la réponse à cette question imbécile. *Parce que tu as besoin d'eux*. Et puis, je ne pouvais rien reprocher à Ring ; si je m'étais saoulé la nuit dernière, il en était de même pour lui... sauf qu'il était censé veiller au grain et qu'il avait laissé ETHANAC prendre sa place. « Vous aviez promis, vous aviez promis de ne plus recommencer ! Que se passerait-il si quelqu'un... »

Ils ne pouvaient pas m'entendre, je n'étais pas branché. Si j'avais envie de m'engueuler moi-même, il valait mieux que j'aie un auditoire. Mais, ce n'est pas pour cela qu'ils m'écouteront ; je n'étais rien qu'un corps pour eux... *Oh, cesse de t'apitoyer sur toi-même ; branche-toi et tu te sentiras mieux*.

Je fouillai dans les jetons pour retrouver le cordon de la boîte d'ETHANAC qui était posée sur le plancher, à côté du lit. Je pris la fiche, l'enfonçai dans ma prise dorsale et sentis le courant électrique se répandre en moi, transformant toutes mes terminaisons nerveuses en étoiles...

Je m'étirai et secouai la tête pour supprimer les parasites, reprenant à mon compte le soupir de plaisir presque obscène émis par Yarrow. Heureusement que sa gueule de bois avait disparu avec les parasites ; mais nous ne pouvions pas faire grand chose pour ce corps ; ses yeux bleus innocents, injectés de sang me regardaient tristement dans le miroir du phone, à demi-cachés par ses cheveux bruns ébouriffés ; son visage avait la couleur du porridge. Je n'aime pas le porridge. Je détournai les yeux en faisant la grimace, sentant l'indignation de Yarrow se frayer, une fois de plus, un chemin au-delà de mon contrôle ; je déteste ces matins où ce n'est pas moi qui me réveille ; – *Merde, est-ce une façon de traiter le corps qui doit te trimbaler ?... SOIS CHIC, MICHAEL – même ETHANAC, enfiévré de son triomphe à la table de jeu, se mêlait à la conversation – POUR UNE FOIS, PROFITE UN PEU DE LA VIE... Profiter de la vie ? Avoir le cerveau complètement lavé et être exploité, je n'appelle pas ça prendre du bon temps... D'ACCORD, JE SAIS QU'IL A FALLU DIX OU DOUZE VERRES POUR FORCER TES INHIBITIONS, MAIS CELA N'EN VALAIT-IL PAS LA PEINE ?*

Je baissai les yeux sur les jetons amoncelés à mes pieds et je sentis une récapitulation des débauches de jeu de la veille s'appesantir avec une exultation mauvaise sur ma conscience. Je me renfrognai, dégoûté, et laissai Yarrow se plaindre pour nous deux. *Essayer de faire sauter la banque en territoire neutre ! Où n'importe qui peut s'en être aperçu et s'enrichir bientôt d'un demi-million de dollars en me faisant coffrer ! Bon Dieu ! Qui diable nous attend en bas, en ce moment ?...* NE TE DÉSOLE PAS SANS RAISON. SI HEW TE SAVAIT ICI, ILS AURAIENT DÉJÀ ENFONCÉ LA PORTE À COUPS DE PIED ET T'AURAIENT EMMENÉ DE FORCE...

... Pourquoi est-ce que je perds mon temps à discuter avec moi-même ? Je me réaffirmai et me réintégrai, larguant les conversations qui risquent d'aggraver ma schizo. Je tirai les rideaux et laissai entrer la lumière du jour. Il y avait des nuages, comme prévu : c'était le Jour de la Pluie. Je louchai vers le ciel Martien rouge brique, orné de lourdes nuées couleur de boue, et décidai que si HEW me rattrapait un jour, je n'aurai que moi à blâmer... Moi, moi-même et moi. *Cela ne nous fait pas rire.* La main de Yarrow ramassa obligeamment la valise d'ETHANAC : je m'avançai en titubant vers la salle de bain afin de me rendre plus présentable.

« En Xanadu, le Kublai Khan fit ériger un palais majestueux, à l'endroit où l'Alph, la rivière sacrée, par des cavernes dont la mesure à l'homme est inconnue, s'acheminait vers une mer sans soleil[1]. » L'original n'a peut-être existé que dans les rêves opiacés de Coleridge, mais ici, sur Mars, le rêve est devenu réalité, grâce aux fonds illimités et à l'ego sans bornes de Khorram Kabir. Quels secrets redoutables ont en commun Khorram Kabir et Kublai Khan ? Au moins, les mêmes initiales... Mais Kabir n'avait pas envie que la comparaison s'arrête là. Lorsque l'on est le patron excentrique d'un empire financier et multimilliardaire, on peut se qualifier d'empereur. Mais il désirait son propre Xanadu, et comme un vrai moghol du vingt et unième siècle, il en a créé un – et s'est assuré qu'il serait d'un bon rapport.

D'où le Xanadu, l'extraordinaire dôme de plaisir : hôtel de luxe, boîte de nuit, gymnase, sauna et casino. Mon ancien moi n'avait jamais été joueur, parce j'étais juste assez malin pour réaliser que je n'avais aucun don pour cela. Mon nouveau moi, je venais de le découvrir, était un petit peu trop malin pour mon bien. J'avais cru – et peut-être était-ce vrai – venir ici uniquement pour voir la pluie. J'étais sur Mars depuis presque une année

terrestre, mais à cause de ma situation particulière, je n'avais jamais eu le toupet de visiter, auparavant, la Ceinture Touristique. La vraie raison qui, en premier lieu, m'avait poussé à venir sur Mars, c'était le simple désir de voir un peu plus le vaste monde. Pendant toute une année j'avais écouté mes collègues à la maintenance du logiciel raconter sur un ton extatique comment ils avaient réduit leur crédit à zéro en une seule superbe fiesta à Xanadu. Finalement, je n'ai pas pu résister à la tentation.

Tandis que je sortais de la bulle-ascenseur dans le hall, mon bon sens essayait de me convaincre d'écourter mes vacances, de rassembler mon fric et de retourner en tapinois dans les territoires arabes. Pourtant, quelqu'un m'attendait. Je ne connaissais personne ici qui ait le *désir* de me voir, et je me sentais aussi fourmillant de curiosité qu'un chat. Toute ma vie j'avais rêvé qu'un jour, un étranger viendrait à moi, dans un café, et me dirait que j'étais l'héritier qu'il recherchait depuis longtemps ; ou bien m'aborderait dans le métro pour m'apprendre que j'avais gagné à la Loterie Nationale. Ou ici, à l'Hôtel Xanadu, pour me dire que j'étais en état d'arrestation... ?

Malgré tout, je traversai le hall bondé jusqu'au centre d'information. Le sol de cette pièce, qui mesure bien cent cinquante mètres d'un bout à l'autre, est recouvert d'une mosaïque qui a été posée à la main. Des scènes de l'ancienne splendeur orientale partent en étoile du bureau principal ; cela me gênait de marcher sur la figure de ces gens. Mais, c'est à peu près ce qui avait dû se passer dans le véritable Xanadu... Derrière moi, dans la cage de l'ascenseur, des sphères de verre coloré emportaient les clients d'un étage à l'autre, au sein d'une chute d'eau dorée harmonieusement teintée (ici, sur Mars, l'eau vaut plus que l'or) : c'est l'Alph, la rivière sacrée qui se précipite sans bruit vers la mer sans soleil – dans les profondeurs du casino de Xanadu, les Caves de Glace.

Au comptoir de l'information, un des jeunes mâles vint à moi avec une expression d'ennui sur le visage, et tout en tirillant son boléro de velours. « Que puis-je pour vous, monsieur ? »

« Ethan Ring. Quelqu'un m'a demandé ? » Je tirillai aussi le veston de velours lie-de-vin, qui me descendait jusqu'aux genoux, essayant de mon mieux de l'imiter, ennui pour ennui.

« Je vais vérifier, monsieur. » Sans commentaire. Il s'éloigna nonchalamment et je me retournai pour parcourir le hall des yeux, afin de voir si quelqu'un avait l'air de me chercher. Personne, autant que je puisse m'en rendre compte. Le murmure des conversations se mêlait aux

arabesques sourdes de la musique de chambre de Bach interprétée par un quatuor à cordes vivant qui se tenait dans un coin de la pièce – c'était de bon goût quoique pas tout à fait approprié aux lieux. La plupart des clients qui flânaient là étaient habillés d'une manière aussi criarde que moi et paraissaient aussi embarrassés.

Le mur du fond, une baie vitrée convexe, tirait parti de la vue, vraiment spectaculaire. Le Xanadu est situé dans le plus beau paysage de Mars – à mi-pente du Mont Olympe. L'hôtel, dont les vingt-cinq étages s'étendent sur le versant, est un hyperboloïde parabolique (forme qui rappelait à Yarrow un trognon de pomme), ce qui permet à chaque étage d'offrir le même point de vue – sur les infinies variations subtiles de roux, de rouge et d'orange de la plaine martienne ; et sur la cité aux reflets de cuivre et de verre, libre port qui entoure les Champs Élyséens et vient mourir au pied du volcan dont il essaie de conquérir le versant à pic.

« Mr Ring ? » Le jeune mâle était enfin de retour. « Est-ce vous qui avez gagné cinquante mille seeyas, hier au soir ? »

Je le regardai. Cinquante mille Unités de Crédit International... bon sang, cela faisait presque trois cent mille dollars ! « Heu, oui, je crois que c'est moi. » Une incrédulité totale, c'est un bon substitut pour une absence totale d'intérêt, même sur la face ouverte et expressive de Yarrow.

Le jeune mâle me regarda avec une crainte respectueuse mêlée d'envie ; au moins, son visage n'exsudait plus l'ennui. « Oh... Vous êtes attendu dans le Salon du Paon, monsieur. »

« Merci. » Ainsi, mes visiteurs avaient eu, en m'attendant, une petite idée de ce qui m'était arrivé... Je traversai le hall. Une fois sur le seuil du salon, je m'arrêtai pour fouiller du regard la clientèle de cet après-midi, sans la moindre idée de l'identité de ceux qui m'attendaient. Mais lorsque je la vis, assise seule dans un box, près de la baie vitrée, et qu'elle me sourit, je sus que si ce n'était pas elle que je cherchais, l'autre, peu importe qui, pouvait bien aller se faire pendre ailleurs.

Je descendis l'unique marche, passai la grille ornée d'arabesques et traversai le tapis persan d'un bleu vif – et je voyais tout cela avec une acuité nouvelle, comme s'il s'agissait du premier et dernier instant de ma vie. Mais par-dessus tout, je la voyais elle : la chevelure d'un noir de jais qui tombait sur ses épaules comme le manteau de la nuit ; les sombres yeux espiègles ; la robe vert d'eau qui dénudait une épaule et se drapait sur l'autre telle une vague, en abandonnant, du poignet à l'ourlet, une crête

écumeuse de perles de cristal. La veille au soir, au casino, dans la fluorescence mystérieuse de la lumière noire des Caves de Glace, l'écume des perles chatoyantes avait reflété les couleurs de l'arc-en-ciel.

Hier au soir, elle se tenait à côté de moi tandis que je jouais aux tables où les enjeux étaient les plus élevés... et pendant tout ce temps, ETHANAC, tout enfiévré par ses mises, n'avait même pas enregistré sa présence, ni le fait que cet abruti de Yarrow était en train d'en tomber amoureux. Et cela signifiait...

« Je vous aime, Dame Chance, » lâcha Yarrow tout à trac, avant que j'ai pu me mordre sa langue. « Tout ce que je possède est à vous. »

Elle eut l'air quelque peu interloqué, et je ne l'en blâme pas. « Les cinquante mille seeyas ? » dit-elle.

Je me redressai, désirant ardemment effectuer sur moi-même une lobotomie partielle. Du côté de Yarrow. « Peut-être ferai-je mieux de sortir et de refaire mon entrée. »

« Disons que c'est fait. » Elle sourit, cette fois. « Bonjour, Ethan. Asseyez-vous. Puis-je vous offrir un verre ? »

Je m'assis en face d'elle, à la petite table, mais j'aurais préféré m'asseoir à ses côtés. « Non merci, j'ai atteint hier soir la cote de saturation. »

« Au moins, vous ne m'avez pas oubliée... » Elle s'appuya sur son frêle poing et son sourire se fit triste. « Je commençais à croire que vous m'aviez posé un lapin. »

« Moi, vous oublier – ? » C'était elle qui avait appelé ; elle désirait donc me revoir. Je jurai silencieusement parce qu'elle ne figurait nulle part dans les enregistrements qu'ETHANAC avait établis hier au soir. « J'étais en train de me demander comment j'avais pu vous laisser filer. »

« Vous aviez bu beaucoup trop de Lait de Paradis – et c'est moi qui vous y avais poussé. » Son sourire devenait de plus en plus triste ; je commençais à avoir la chair de poule.

Et je me souvins du lit vide dans lequel je m'étais réveillé cet après-midi ; ma main se referma dangereusement sur la boîte qui était accrochée à ma ceinture. « Je vais racheter ça ce soir. »

« Vous l'avez déjà fait. »

« Ah, bon, » dit-je ; j'avais un peu peur qu'elle me dise comment.

« En gagnant cinquante mille seeyas. En gagnant à tous les jeux auxquels vous avez participé... »

Mon visage se durcit ; je n'avais pas pensé que c'était à mon argent qu'elle en voulait. Mon ego se recroquevilla. Mais l'amour est un mendiant aveugle ; si elle voulait mon argent, je le lui donnerai... « Avec vous à mes côtés, je peux le faire tous les soirs, Dame Chance. »

Elle haussa les sourcils. « Vous parlez sérieusement ? »

« Je n'ai jamais été aussi sérieux de toute ma vie. »

De la surprise, et une expression qui pouvait passer pour du chagrin, se peignirent sur son visage. « Non, je veux dire, lorsque vous prétendez que la chance n'a rien à voir là-dedans et que vous pouvez faire cela tous les soirs. Est-ce vrai, Michael Yarrow ? »

Cette fois, mon visage se vida de toute expression. Quelqu'un avait mangé le morceau à mon sujet. Était-ce moi-même ? Avais-je été assez ivre et assez étourdi pour lui dire que je m'appelais Michael Yarrow ? Mais elle m'avait appelé *Ethan* tout à l'heure... Je la contemplai, abasourdi. « Répétez cela, je vous prie. »

« Vous êtes un type dynamique, Michael Yarrow. Lorsque vous jouez, vous calculez les chances en un clin d'œil. Et vous pouvez faire bien plus : Votre intelligence est artificiellement accrue par l'ordinateur ETHANAC 500. »

Je secouai la tête. « Dame Chance, si je vous ai raconté ça hier soir, je vous présente toutes mes excuses. C'était seulement pour me faire bien voir de vous. Mon vrai nom est Ethan Ring et j'assure la maintenance du logiciel pour le gouvernement colonial des Nations Arabes, ici, sur Mars. Et lorsque je m'enivre, je suis non seulement un type dynamique, mais encore un mythomane. »

« Vous l'êtes encore plus à jeun. » Elle prit ma main, la retourna comme pour lire les lignes de ma paume. « C'était une belle tentative. Mais les empreintes ne peuvent mentir et les vôtres appartiennent à Michael Yarrow, citoyen des États-Unis. Vous êtes recherché sur Terre pour vol, sabotage et haute trahison. Votre tête est mise à prix cinq cent mille dollars. » Elle leva les yeux vers moi avec un calme redoutable.

Je savais maintenant ce que le Prince Charmant avait éprouvé lorsque Cendrillon s'était transformée en une souillon. « D'accord. » Je refermai la main et l'arrachai à son étreinte. « J'ai trois cent mille dollars en jetons dans ma chambre. Si vous savez vraiment ce que je suis capable de faire, vous savez aussi que je peux vous donner le double de la récompense, et deux

fois plus vite que le gouvernement des États-Unis. Est-ce qu'un million de dollars vous suffirait ? »

Elle joua de nouveau la surprise, feinte ou vraie. « Alors, vous seriez disposé à détourner sept cent mille dollars ? »

Je fronçai les sourcils. « Disposé, le mot est fort. Mais je ferai presque tout pour éviter de voir ma santé ruinée par le Ministère de la Santé, de l'Éducation et de la Sécurité Sociale. »

« Je vois. Cela va rendre les choses plus faciles. » Elle se détourna vers la fenêtre pour regarder le ciel qui s'assombrissait de plus en plus, comme mon humeur. « Malheureusement, l'argent ne m'intéresse pas. »

« Mais vous n'êtes pas non plus une fanatique du patriotisme. Alors, qu'est-ce qui vous intéresse ? »

« Pourquoi m'avez-vous dit cela, tout de suite en entrant », dit-elle en passant du coq à l'âne.

Je haussai les épaules. « Je n'aime pas entamer des relations en restant sur la défensive. Vous, dites-moi plutôt : c'est vous qui m'avez poussé à jouer, hier soir ? »

Elle secoua la tête ; j'essayai de ne pas voir ses cheveux onduler et jouer avec la lumière. « Non, vous aviez déjà gagné vingt mille seeyas lorsque je vous ai remarqué. C'est d'ailleurs ce qui a piqué ma curiosité. Ce qui m'intéresse, Yarrow... »

« Appelez-moi Ethan. »

« ... c'est votre cerveau. »

« Rien que cela. Faut-il vous l'emballer ou est-ce pour disséquer tout de suite ? »

Elle prit un air peiné. « J'aime mieux ne pas répondre. Je m'appelle Hanalore Takkashi. » Elle poussa vers moi, sur le dessus transparent de la table, une petite carte blanche.

Je la pris docilement et lus : MEINE GEDANKEN SIND FREI.

« Mes pensées sont libres ? » Je levai les yeux vers elle, « pas des contingences matérielles, d'après ce que j'ai entendu dire ». J'avais reconnu la devise de La Pensée Libre, Inc., une organisation qui vendait des idées, qui louait la capacité qu'avaient ses membres de résoudre brillamment les problèmes de toute entreprise ou de tout gouvernement prêt à payer ses honoraires exorbitants. « Alors, vous êtes un mouchard ? »

« Nous préférons dire, "consultant en information". » Elle tapota le pied de son verre de vin. Quelque part, très loin, dans le monde réel, j'entendis

un bruit de casse ; quelque pilier de cabaret venait de vider son verre et de le jeter. Vieille coutume récemment remise à la mode et d'un goût douteux. « Cette devise n'exprime pas notre politique financière mais notre philosophie. Nous refusons de nous mettre au service d'un seul gouvernement ou d'une seule croyance, nous ignorons les manœuvres d'intimidation ou les fidélités contestables. C'est pourquoi notre organisation s'est installée ici, sur Mars, bien que la plupart de nos clients soient sur Terre. »

« Oui, je sais, tout cela est très noble. » Mon cerveau recommençait à travailler analytiquement. « Mais alors, vous essayez de me recruter ? Ce n'était pas la peine de me faire chanter. »

Elle secoua négativement la tête. « Étant donné vos ennuis avec le gouvernement américain, nous ne pourrions pas vous employer. Je voudrais juste utiliser vos compétences spéciales pour un petit projet concernant un ordinateur. Pas plus, pas moins. Coopérez avec nous et j'oublierai que je vous ai rencontré. Refusez et... »

« Et si j'ai de la chance, je ne vivrais pas assez longtemps pour le regretter. »

J'imaginai ce qui pourrait arriver au neveu prodigue de l'Oncle Sam s'il rentrait en disgrâce. La Réduction d'Ethan Ring à ses Composants commencerait par le débranchement de ma prise dorsale, mais les choses ne s'arrêteraient certainement pas en si bon chemin... Hanalore Takhashi se renversa contre le cuir bleu de paon du box pour mieux contempler mon numéro de paranoïa. Il y a cinq minutes, je me demandai ce qu'elle faisait hors de ma vie ; maintenant, j'aurais voulu savoir quand elle allait en sortir. « Dame Chance, vous savez vous y prendre pour baiser un type. Et ce n'est pas un compliment. Juste un petit travail, me dites-vous, et puis vous ne me revoyez plus jamais ? » *Tu y perds ; et toi aussi.* Un sourire, ce n'est qu'une espèce de grimace. Je souris. « Tope là. »

« Bien. » Son visage se détendit, et je réalisai soudain combien elle avait eu l'air crispé. « Allons-y. »

« Où cela ? » Et je restai assis.

« Dehors. Pour rejoindre quelqu'un. » Elle indiqua la fenêtre d'un geste de la main, puis du menton, les autres clients qui, peu à peu, sortaient lentement du bar. « La pluie doit commencer vers quatorze heures vingt. Vous n'avez pas envie de la manquer, n'est-ce pas ? »

La pluie, sur Mars, c'est comme la neige dans le sud de la Californie, cela n'arrive pas souvent. Alors, c'est comme la nuit du Réveillon – l'occasion de rire, de faire les fous et d'embrasser des inconnus. Les techniques de prévision par ordinateur et la simplicité relative du climat martien permettent de planifier les réjouissances à l'avance ; aussi lorsque les dépressions traversent la Ceinture Touristique – au-dessus de l'Olympe, de la Grande Cité ou de la Vallée du Marin – les Martiens jouent des coudes avec les Terriens en visite pour se faire mouiller... le casque, et les hôtels en tirent gros... Cette fois-ci, je succombai comme un millier d'autres colons nostalgiques : « Cette nuit où son chant t'endormit... la fois où elle avait enrobé tes collines d'acier et d'argent... cet après-midi, dans le parc, où tu l'avais regardée peindre à l'aquarelle un triple arc-en-ciel dans la nue... Tu te souviens de la pluie ? »

Et si je ne m'étais pas souvenue si douloureusement d'elle, je ne me serais pas trouvé à cet endroit. Je me levai d'un air maussade. « Vous avez drôlement raison, je n'ai pas envie de la manquer. »

Nous sommes repassés par le hall de l'hôtel, et piétinant avec les derniers de la foule, nous avons loué des combinaisons pressurisées couleur de bonbons anglais. Nous nous sommes retrouvés dans le sas, une longue rampe en pente qui nous mena au « balcon » de Xanadu – une terrasse dallée assez grande pour recevoir les Jeux Olympiques. Je remarquai que quelques costauds avaient loué, au lieu de combinaisons, des respirateurs O₂ et des parkas afin d'être aussi proches de la pluie qu'il était humainement possible ; personnellement, je n'avais pas encore assez le mal du pays. On prétend que Mars terraformée, c'est un progrès ; et il est vrai que la fonte des calottes glaciaires a suffisamment accru la pression atmosphérique pour qu'il soit possible, à condition d'avoir six sous-vêtements longs, un masque à oxygène et la constitution d'un Sherpa, de faire une petite ballade à l'extérieur sans succomber aussitôt. Mais le climat est désagréable, froid et douloureusement sec la plus grande partie de l'année – en d'autres mots, très semblable aux hivers de ma ville natale, Cleveland, dans l'Ohio. Il s'agit donc, à mon avis, d'une amélioration fort douteuse.

Nous nous frayâmes un chemin en contournant la foule bariolée, et leur enthousiasme, résonnant dans 1^{er} micros de mon costume, m'assourdit presque. À l'en droit le plus éloigné du sas, je vis deux silhouettes, un peu à l'écart, près d'un petit mur de pierre. Comme nous approchions, l'un des

hommes leva sa main gantée ; je ne savais s'il nous faisait signe ou s'il s'informait de la pluie.

« Cephas ? Basil ? Le voilà. » Réponse fut apportée à ma question de pure forme lorsque nous les rejoignîmes, au coin de la terrasse. Hanalore s'assit sur une des branches du banc d'angle ; je m'assis sur l'autre, tandis que les deux hommes me regardaient d'un air méditatif. Derrière la bulle du casque, j'aperçus le visage de l'un des plus grands noirs que j'aie jamais vus – probablement l'homme le plus grand que j'aie jamais vu – orné d'une moustache et de favoris grisonnants qui lui donnaient l'air d'un savant. Il s'assit près d'Hanalore qui se poussa vers le coin. Le second attendait que je fasse de même, avec un manque d'enthousiasme que je partageais. C'était un homme qui donnait une signification nouvelle à l'expression « nez crochu ». Dans sa combinaison imprimée, il me faisait penser à un macareux qu'il y avait dans un de mes livres d'enfant. En d'autres circonstances, sa vue aurait pu me rendre nostalgique. Je lui fis place, à contrecœur, et il s'assit.

« Ça ne vous ferait rien de poser cette boîte par terre ? » Son ton révélait qu'il s'en moquait que cela m'importe ou pas. Il tapota familièrement mon exosquelette en plastique.

Je vérifiai le joint de la fiche de l'équipement de secours, où le cordon d'ETHANAC passait au travers de ma combinaison. « Mon vieux, ça vous est peut-être égal de vous asseoir sur votre cerveau ; moi pas. Je ne mets jamais le mien par terre. »

Il leur fallut une seconde pour enregistrer, puis trois paires d'yeux me fusillèrent, à des degrés différents de censure. Mon ami le macareux dit, « Non. Pas question, flana. Je ne peux pas travailler avec un type comme ça ; nous ne pouvons pas lui faire confiance » – Je l'encourageai mentalement – « C'est un criminel ! Nous devrions plutôt le signaler aux Américains. »

Ça ressemblait à une incitation au meurtre.

« Basil. » Hana éleva la voix pour couvrir la clameur générale qui emplissait nos casques. « Vous ne pouvez le blâmer d'être un petit peu acerbe. » Elle baissa la voix de nouveau. « Après tout, nous le faisons chanter. » Elle se tourna vers moi. « Voici mes collègues – Cephas Ntebe et Basil Kraus. »

Ça rime avec « la rousse. »

« Cephas, Basil, voici – » elle me jeta un regard en coin.

« Michael Ethan Yarrow Ring. »

Ils eurent l'air déconcertés. « “Qu’y a-t-il en un nom”[2] Yarrow ? » demanda Ntebe.

« Comme l’a dit celui dont on ne sait pas le nom. » Je m’appuyai contre le mur, laissant mon regard descendre le long, tout le long, de la pente à-pic de la falaise, jusqu’au pied du volcan. « Mais je ne suis plus Michael Yarrow. Je suis Ethan Ring. »

« Alors, vous vivez tout simplement dans le corps de quelqu’un d’autre ? » Hana montra d’un geste sarcastique mes empreintes digitales invisibles.

J’opinaï du chef. « Tout à fait exact. »

« Cet homme est invraisemblable ! » lança Kraus sur un ton cassant.

« Vraiment Hana, “dit Ntebe,” je ne crois pas que ce soit une bonne idée de mêler des étranger... »

« Écoutez. » Elle les menaça sévèrement du doigt. « Inez m’a envoyée avec vous pour qu’il y ait quelqu’un d’un peu sensé dans cette histoire. Et je sais que nous avons *besoin* de lu... »

Je m’appuyai sur un coude, écoutant leurs accents se mêler, et regardai sombrement le ciel. Une nef, surgissant brusquement des nuages, me fit sursauter ; je suivis sa descente des yeux, jusqu’à ce qu’elle se pose, en douceur, sur les Champs Élyséens. Je rêvai que j’avais la capacité de me transporter jusqu’en bas, et je m’imaginai foutant le camp par le prochain vol... Je revins brutalement à la réalité, au souvenir qu’en venant sur Mars, je m’étais, sans y prendre garde, interdit toute possibilité d’en repartir – du moins de mon propre vouloir. La grande complexité du réseau d’ordinateurs qui enveloppe l’espace sublunaire – des transports, de la sécurité et de Dieu seul sait quoi – m’avait permis de creuser un petit trou et de me faufiler au travers. Mais ici, sur Mars, la vie est plus simple, et j’avais découvert, à ma grande consternation, que le système des transports, simple lui aussi, faisait de la colonie une petite ville : si vous essayez de tripatouiller quelque chose, quelqu’un s’en aperçoit tout de suite. J’étais venu sur Mars en me faisant passer pour une caisse de mortadelle, je n’en pourrai repartir que dans les fers.

Deux gouttes de grésil s’écrasèrent soudain sur la vitre de mon casque, dessinant des fleurs entre mon visage et le ciel. Je clignai des yeux, tandis que la neige fondue giclait en éclaboussant, et que se multipliaient les bruits de fond, ponctués de cris de joie. Les éclairs dansaient au-dessus de la plaine cuivrée ; de faibles coups de tonnerre ébranlaient les nuages. La pluie

glaciale s'abattit, polissant la terre, lavant les péchés et les peines de tout un chacun, y compris d'Ethan Ring. Durant un bref instant, ce jour devint tout ce que j'avais désiré qu'il soit. Je partageai la pluie et tous les souvenirs aigres-doux que l'on m'avait garantis avec la femme de mes rêves... Mes souvenirs...

Je recentrai mon attention sur la conversation qui se déroulait là, à mon sujet. La femme de mes rêves, oublieuse de la pluie et de mes sentiments, s'évertuait à raconter à ses amis ma vie criminelle, comme une preuve que je pourrais leur être utile. Ils n'employaient pas leurs micros ; j'espérai que, puisqu'elle semblait insensible à ce qui se passait, elle avait au moins choisi cette célébration bruyante pour des raisons de sécurité. Je commençai à combler mentalement les trous de sa narration, n'ayant rien d'autre à faire en attendant qu'ils se décident, soit à m'utiliser, soit à m'abattre.

L'histoire officielle, à laquelle tout le monde avait mordu, était qu'un certain Michael Yarrow, cobaye du gouvernement, était devenu un voleur et un saboteur. Qu'il avait temporairement mis hors service tout le réseau informatique de la défense des États-Unis – un ordinateur plus connu sous le nom de Big Brother – et dérobé un élément d'un prototype, élément incroyablement coûteux et d'une technologie extrêmement avancée. Et c'était vrai.

Mais, j'avais des circonstances atténuantes. Michael Yarrow était l'insignifiant assistant de laboratoire, peu instruit, d'un centre de recherche du gouvernement ; et il s'était porté volontaire pour qu'on lui plante chirurgicalement une prise dans la colonne vertébrale, afin que certains de ses supérieurs hiérarchiques puissent y insérer une fiche qui relierait un ordinateur à son système nerveux ; il ne restait plus qu'à observer ce qui se passerait. Pas n'importe quel ordinateur, mais ETHANAC 500, l'un des plus rapides jamais construits, qui utilisait le logiciel le plus sophistiqué et qui avait été programmé dans le but même de pénétrer et de bouleverser d'autres systèmes d'ordinateurs. Un superordinateur, conçu pour s'unir à un esprit humain supérieur, et cela pour des raisons que le gouvernement n'avait pas ébruitées ; mais en l'occurrence, le système était en lui-même si sophistiqué qu'il possédait, en puissance, la faculté de penser par lui-même – manifestation du talent des programmeurs qui avait de loin surpassé leurs propres espérances. Et à laquelle ils ne s'étaient pas attendus.

Parce qu'ils n'avaient jamais eu l'intention, en essayant d'abord la connection sur Yarrow, d'établir une union permanente ! Ils désiraient

simplement s'assurer que la conjugaison ne provoquerait pas, chez le véritable agent, une attaque ou une lobotomie, ou une électrocution involontaire, de cinq cents volts. Ils avaient souhaité un sujet d'expérimentation qui ne manquerait à personne, qui n'avait jamais rien fait qui vaille la peine d'être mentionné, qui ne soit ni bon ni mauvais – qualifications que Yarrow utilisait avec emphase. Il n'avait absolument rien à perdre, et il était même flatté de l'attention qu'on lui portait.

Et le moment fatal était enfin arrivé, où ils avaient introduit la fiche dans son épine dorsale, et l'homme avait rencontré la machine pour la première fois. ETHANAC était soudain devenu conscient de tout ce qu'il n'était pas, de tout ce que ses programmeurs ne lui avaient jamais dit, du potentiel qu'ils avaient laissé en friche... de la possibilité de prendre tout cela à l'infortuné esprit humain auquel on lui avait donné accès. Yarrow était resté la bouche entrouverte et les yeux vitreux toute une journée, pendant que son esprit et la conscience naissante de l'ordinateur s'empoignaient féroce^{ment}. Et, au bout de ce temps, fusionnant par épuisement et par compromis, ils avaient donné naissance à une étoile : Ethan Ring... moi en personne.

Les chercheurs auraient dû mettre tout de suite fin à mon existence ; mais ils avaient laissé Yarrow et ETHANAC ensemble, par pure curiosité. Et ainsi, les deux combattants circonspects en avaient appris suffisamment l'un sur l'autre pour découvrir que chacun possédait ce qui manquait à l'autre... et que lorsqu'ils étaient unis, je possédais tout : l'intelligence et l'accès aux données d'un ordinateur brillamment programmé, et le corps sain et socialisé d'un être aimable et inoffensif. Ils devinrent les plus intimes et les plus dissemblables des amis : deux étrangers mal appariés qui, pour des raisons qui leur étaient propres, n'avaient jamais vraiment vécu – et qui voulaient maintenant voler de leurs propres ailes. Ma propre personnalité commençant à s'affirmer, *je* m'attachais à ma propre réalité et *je* désirais vivre, au sens littéral du mot.

Mais les chercheurs se révélèrent incapables d'apprécier ces subtilités philosophiques, y compris le sens que j'avais de mon identité. Mes jours étaient officiellement comptés, et coincé dans la prison que constitue toute installation rattachée à la Défense Nationale, je n'avais pas un grand choix de solutions pour m'en sortir. Mais j'avais, nous avions, un talent extraordinaire, et la nuit qui précéda mon exécution – alors qu'ils en étaient venu à me présenter à « l'esprit supérieur », ce salaud de fanatique à la

manque qui allait remplacer Yarrow – je décidai de l'utiliser. Alors, Michael Yarrow avait lancé un appel téléphonique...

« Yarrow, comment un *seul* homme peut-il, même s'il est spécialement équipé, pénétrer et saboter tout le réseau de la Défense américaine, et s'en tirer ? » me dit Ntebe.

Je restai silencieux un instant, regardant les touristes danser et la pluie laver à grande eau ma combinaison, tout en me demandant si je n'avais pas marmonné tout haut l'histoire de ma vie.

« Ne me dites pas qu'il y a des secrets d'état pour les traîtres, » dit Krauss.

Je lançai une remarque grossière en arabe avant de me retourner vers Ntebe, et de lancer un regard en coin à Hana. « Que vous le croyez ou non, ce fut un accident. J'ai investi Big Brother parce que je voulais sortir du centre de recherche, dont la sécurité était justement assurée par Big Brother. J'ai seulement trop bien réussi. C'est l'un des systèmes de commande les plus compliqués et les plus sensibles qu'il y ait sur Terre... et il a eu une dépression nerveuse. » Je me souvins du choc mental en retour que je reçus – qui n'était rien comparé au choc que cela avait donné au gouvernement... « Ils ont prétendu que c'était un mécanisme de défense contre la falsification ou le sabotage, mais je n'en crois rien. Big Brother avait accédé à la conscience, au contact de mon esprit – et je lui ai, involontairement, refilé ma panique et mes sentiments de persécution, ce qui l'a rendu paranoïde. Sans le faire exprès, je l'ai rendu fou. »

« Comme un navire-brulot, un vaisseau-flamme, » dit Hana.

« Un quoi ? » dis-je avec indignation. Cela me rappelait vaguement une injure obscène que j'avais lue dans un roman historique.

« Un navire auquel on met le feu et que l'on envoie dans la flotte ennemie. Votre connexion avec l'ordinateur, c'est le navire, et vos émotions, ce sont les flammes. »

« Je n'avais jamais envisagé cela sous cet angle. » Cela me plaisait plutôt.

« Imaginez... » dit-elle aux autres. « Les ordinateurs sont maintenant si sensibles qu'on peut les influencer directement, comme un esprit humain. Et lui, il a la capacité de les investir, de créer, à la fois physiquement et mentalement, ses propres résultats. »

Ntebe me regarda avec un intérêt nouveau. « Vous pourriez actuellement réunir tous les systèmes d'ordinateur de la Terre en un Ordinateur Ultime –

»

« Je suppose que je pourrais le faire, » dis-je en me demandant jusqu'à quel point cela les intéressait. « Mais, vous savez ce qui est arrivé au Baron von Frankenstein. » Je compris alors, au tour familial qu'avait pris la conversation, qu'ils s'étaient laissé convaincre. La pluie crépitait sur mon casque ; quelques clients, en face de nous, chantaient « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères »^[3] à tue-tête. Je dis doucement : « Alors – ce “petit projet” dans lequel vous m'avez embringué, en quoi consiste-t-il ? Si je peux me permettre de vous le demander ? »

« Nous avons besoin de votre aide pour insérer un accès pirate dans un certain système d'ordinateur, » dit Ntebe.

« C'est tout ? » Je les regardai l'un après l'autre. « Vous n'avez besoin de rien d'autre ? »

« Il dit “c'est tout” » Kraus leva les yeux au ciel.

Et là, qu'y avait-il justement ? Un arc-en-ciel, une fragile ceinture de beauté qui s'étirait au-dessus du sommet, couronné de nuages, de l'Olympe. Je soupirai. « C'est un jeu d'enfant. » Je regardai Hana et je commençai à lui pardonner. « De quel système s'agit-il ? »

« Le système qui gère les activités du cartel international de Khorram Kabir, sur Terre. »

« Le Khorram Kabir d'ici ? » Je montrai du doigt la splendeur du Xanadu. « Kublai Khan ? »

Elle acquiesça de la tête. « Je ne crois pas qu'il y en ait un autre. »

« N'est-ce pas un peu hors de votre ligne habituelle ? Insérer un accès pirate, c'est un délit grave. J'ai toujours cru que votre boîte n'était qu'une banque d'idées – respectueuse des lois, au moins au point de vue technique. »

« Il n'y a pas de chevaux blancs, seulement des chevaux gris clair. » Son sourire s'était fait ironique. « Disons que nous trois, nous faisons un petit extra. Et nous essayons de résoudre un problème pour notre client. Comme vous le savez probablement, le père de Kabir était, avant la guerre, l'un des plus gros industriels des États Arabes. Dans le désordre qui suivit la Troisième Guerre mondiale, il acheta les gouvernements d'un certain nombre de « pays sous-développés » qui possédaient des ressources exploitables. Khorram a passé sa vie à consolider l'empire de son père ; et avec les méthodes de surveillance d'un état-policier, que rend possible le

réseau de ses ordinateurs, ces pays n'ont pas beaucoup d'espoir de rejeter son contrôle avant d'avoir été dépouillés de toutes leurs ressources. »

« Si l'opposition d'un de ces pays disposait d'un accès pirate, ils pourraient littéralement “travailler au sein du système” pour changer la situation ? » Je commençai à comprendre et ils hochèrent la tête en même temps que moi. « Mais si c'est Kabir que vous désirez renarder, je ne vois pas comment je peux vous venir en aide. »

Ntebe se pencha vers moi. « C'est tout à fait l'attitude fasciste que j'attendais d'un chacal ! »

Je restai interdit, pour la troisième ou quatrième fois de l'après-midi. Non que je n'aie jamais été appelé chacal auparavant – pour beaucoup de gens, cela avait remplacé « yankie » depuis que les États-Unis avaient émergé à peu près indemnes de la Troisième Guerre mondiale, alors que la Russie et la Chine s'étaient réduites réciproquement en cendres radioactives. Je ne sais pas si chacal nous convient mieux que la plupart des insultes ethniques, mais je ne vois pas ce que j'ai fait, personnellement, pour le mériter.

« Vous êtes un petit peu irascible, Ntebe ? Je voulais dire que toutes les entrées accessibles, du système de Kabir sont localisées sur Terre, et que je ne peux quitter Mars... Je sais que le bruit court que Kabir vit en ermite, ici sur Mars, depuis plusieurs décennies, et qu'il gère toujours lui-même son empire – je suppose qu'il y a, au moins, un terminal d'ordinateur à l'endroit où il habite. Mais personne ne sait où il est. Ainsi, je ne peux rien pour vous. »

« Désolé. » Ntebe se renversa en arrière tout en essuyant son casque afin d'enlever la couche de glace qui s'y formait.

« Cephass a ses raisons d'être un peu irascible », dit tranquillement Hana. « Il s'agit de son pays. Il travaille pour la PLI, mais il est aussi notre client... Et nous savons que Khorram Kabir a un terminal ici, sur Mars. Et où serait-il – avec son terminal – ailleurs qu'ici, dans son bien-aimé Xanadu ? »

« C'est pour cela que vous êtes ici, en train de fouiner, et que vous m'avez repéré en train de faire mon numéro. »

« C'est le destin – vous êtes un cadeau des dieux. » Elle sourit.

« J'en doute. » *Ça ressemble plutôt à un sacrifice humain.*

« Hé ! Venez danser ! » En riant, une fille vêtue d'une combinaison orange électrique me prit les mains, essayant de me hâler du banc. Je

secouai tristement la tête ; elle haussa les épaules et partit danser ailleurs. La pluie diminuait déjà, mais la fête ne montrait aucun signe de fléchissement. J'éprouvai un petit accès d'anomie.

« Avez-vous remarqué », dit soudain Kraus en chuchotant comme un héros de mélodrame, « que l'on nous épie ».

« Qui ? » Hana se pencha pour chercher dans la foule.

« Ne le regardez pas ! C'est Salad ! » Kraus rentra la tête dans les épaules, en personnage de roman policier du vingtième siècle.

« Salad ? » Je suivis des yeux son regard trop appuyé et vis un crâne chauve miroitant sous un casque, tel un sinistre spécimen d'aquarium. Je suis un peu myope, et comme j'avais laissé mes verres de contact dans ma chambre pour reposer mes yeux injectés de sang, je distinguai mal son visage.

« C'est le directeur du casino. » Hana fronça les sourcils. « Un candidat de première qualité pour le Pavillon des Affreux, paraît-il. »

« Un établissement surpeuplé. » Je clignai des yeux. « Il n'en a pas trop l'air. »

« Tant qu'il est assis », murmura Kraus.

Salad se leva du banc, regarda à dessein dans notre direction, puis partit en roulant des épaules vers le sas. « Je vois ce que vous voulez dire... » Je me retournai vers Kraus, observant l'étrange regard d'acier de ses yeux délavés, et compris ce qu'il venait faire ici : *Cet homme a envie de jouer les aventuriers.*

« Peut-être désirait-il seulement jeter un coup d'œil sur l'homme qui lui coûte cinquante mille seeyas. » Hana n'avait pas l'air très convaincu, mais son sourire était amical et réconfortant.

« Cela répond à l'une des questions que je me suis posées... ». Son sourire devint moqueur. « Si je dois m'introduire dans le système ici même, il me faut un code d'identification – et peut-être pourrai-je apprendre quelque chose en allant changer mes jetons. » J'aurai probablement dû trouver un autre moyen.

Un peu plus tard, je sortis de la bulle de l'ascenseur, au plus profond des trois niveaux du casino, dans les Caves de Glace. Tout autour de la plateforme couverte, l'extravagante chute d'eau dorée écumait et se couvrait de crêtes blanches, sautait en vain à l'assaut des murs avant de disparaître dans l'exotique monde inférieur. Je traversai son cours rutilant sur un petit pont

et me sentis un peu trop voyant, avec mon sac plein de jetons. Mais je n'avais pas besoin de me faire de souci : les clients du Xanadu étaient désœuvrés, maintenant que l'averse avait cessé, et la plupart étaient bien trop intéressés par ce qui se passait aux tables de jeux, éclairées de lumière verte, pour s'occuper de ce que je faisais.

Absorbé dans mes pensées, je me glissai entre les tables ; la vue et les sons de ce paradis du jeu éveillèrent les confus souvenirs de la veille au soir : la musique qui, comme une eau, pénétrait tous les sens... les formes fantastiques sculptées dans la glace, brillant d'une lumière – ou d'une vie – qui leur était propre, et qui exsudaient de chatoyantes gouttelettes d'eau glacée... la fluorescence imprévisible des colliers, des cravates, des motifs imprimés, qui transformait les clients en d'étranges créatures, nageant dans les profondeurs ténébreuses d'un océan d'ailleurs. Au pied de la montagne, des boutiques « select » s'étaient spécialisées dans la vente de costumes à lumière noire – ainsi que de splendides hologrammes de la Vallée du Marin et de bibelots de mauvais goût représentant des « Martiennes » nues.

À l'autre bout de la pièce, j'aperçus le comptoir du change ; je me dirigeai vers lui, passant devant une sculpture dont les courbes brasillantes me rappelèrent soudain irrésistiblement Hana. Hana, hier au soir, ici, au casino ; Hana, cet après-midi, dans ma chambre – attendant mon retour en compagnie de ses deux chaperons – Je m'abandonnai à quelques visions grisantes d'Hana me remerciant de mes inestimables services – jusqu'à ce que je me souvienne, très prosaïquement, que ma dame en détresse n'était pas aussi angoissée que moi par l'issue de cette quête. La musique pétillante et sentimentale qui passait alors ne m'aidait guère... *Heureux au jeu, malheureux en amour*. Au moins, je n'étais obligé que d'insérer un accès pirate et pas de tuer un dragon.

« Monsieur, vous désirez ? » L'employé qui se tenait derrière le comptoir avait des gestes moins arrondis que ceux du hall.

« J'aimerais changer ceci. » Je posai mon sac sur le comptoir.

Ses yeux s'exorbitèrent légèrement. « Qu'est-ce que c'est que ça, vous faites collection ? » Il eut l'air de se souvenir brusquement de quelque chose. « Oh, c'est vous ! »

J'acquiesçai du chef, mal à l'aise, et je poussai ma carte de crédit vers lui, tout en me penchant pour jeter un coup d'œil dans son box.

« Attendez un instant. » Il me tourna le dos et décrocha le téléphone. Je mémorisai la séquence tonale tandis qu'il appuyait sur les boutons, espérant

qu'il était en train d'appeler l'ordinateur pour lui ordonner un transfert de fonds. Mais il dit seulement, « Il est ici » et il raccrocha. Il se retourna vers moi et dit, la voix lourde de sous-entendus : « Le directeur aimerait échanger quelques mots avec vous avant que je vous rembourse, Mr Ring. »

Salad ? Je me crispai, l'estomac noué par la culpabilité. *Calme-toi. Il désire probablement s'assurer que tu n'as pas l'intention d'en faire une habitude.* Je sentis quelqu'un me prendre par le coude... et me retrouvai escorté par deux silhouettes indistinctes qui, pas très poliment, me firent contourner le comptoir et suivre un couloir obscur.

Une porte s'ouvrit et l'intensité de son éclairage m'éblouit lorsque nous en franchîmes le seuil. Clignant des paupières, je sentis que les deux paires de mains me lâchaient. La porte se referma sourdement derrière moi ; on scellait le tombeau du pharaon. Mes yeux s'habituaient à la lumière... mais je continuai à cligner des paupières tandis que tout devenait net dans la pièce.

Que je m'explique : si Torquemada était encore vivant aujourd'hui, il aimerait cette pièce... Une vierge de Nuremberg traînait dans un coin ; des fouets, des fers et des trucs pleins de piquants, qu'heureusement je ne reconnus pas, recouvraient tout un mur. Je crois que le canapé avait été fait avec un chevalet de torture. Et Salad était assis, serein, entouré de toute cette horreur en puissance, derrière un bureau de métal noir, tout à fait ordinaire. Sur ce bureau, une paire de poucettes servaient, temporairement, de presse-papiers. Je me surpris en train de les contempler avec une espèce de fascination frissonnante, comme un chat regarde un quatuor à cordes. Quelque part, tout au fond de mon esprit, j'entendis Yarrow chuchoter : *Mon Dieu, je t'en prie, fais-moi sortir d'ici, et je te promets de ne plus jamais jouer...* je me forçai à reprendre le contrôle de moi-même.

« Mr Ring, comment allez-vous ? » Salad parla enfin, après m'avoir laissé le temps de tout voir. « Je m'appelle Salad », il prononça *Sa-laht*, « et je suis le directeur du casino ». Cette fois, je pus contempler à loisir le visage qui prolongeait ce crâne miroitant... un visage qui appartenait à ce type d'homme qui se bagarre avec tout le monde après avoir bu deux verres – et qui gagne. Un visage qui n'allait pas du tout avec cette voix, haute et fluette, et qui s'étranglait en montant.

J'étouffai une envie suicidaire d'éclater de rire. Je parvins à dire : « Enchanté. » Jamais paroles plus fausses n'avaient été proférées. Le silence qui régnait dans la pièce me glaça : pas un bruit, pas un air de

musique ne nous parvenait du casino. Et j'étais prêt à parier gros qu'aucun son ne pouvait, non plus, sortir d'ici... J'aurais bien voulu ne pas avoir pensé à ça. J'essayai, trois ou quatre fois, de déglutir. « C'est une décoration plutôt, euh, inhabituelle, que vous avez là, Mr Salad. » Je m'étais appliqué à dire cela avec beaucoup de correction.

Il regarda autour de lui, puis reporta son regard sur moi et dit : « Quelle décoration ? »

Je tombai assis sur le siège le plus proche. Le fait qu'il ne soit pas garni d'épingles ne me rassura que très légèrement.

« Mr Salad, je voulais vous dire combien j'avais eu grand plaisir à séjourner dans votre hôtel ; et je peux vous assurer que ce qui s'est passé hier au soir ne se renouvellera pas. Non, jamais plus. Je veux dire que cela fait beaucoup trop de tracas, vous savez, alors pas la peine de me rembourser les jetons, je n'ai pas besoin de cet argent – » J'étais soumis à une telle tension que je commençai à me dissocier. LAISSE TOMBER YARROW, dit sévèrement ETHANAC, IL ESSAIE DE T'AFFOLER... *Bon sang, il y réussit très bien !* Je poussai mentalement Yarrow dans un placard et j'en fermai la porte à clef.

« Mais pas du tout, Mr Ring », dit doucement Salad. Il avait l'air d'une grosse brute, mais malheureusement, il n'en avait pas le comportement. « Nous dirigeons honnêtement le casino et nous payons toujours nos dettes. J'étais juste un peu curieux de la manière dont vous vous y prenez pour gagner autant et si rapidement... » Il prit son presse-papier et commença à jouer avec. « Avez-vous une martingale ? »

Je repliai mes pouces au creux de mes paumes et ris avec modestie. « Je crains bien de ne pas être assez intelligent pour cela. Lorsque je... bois beaucoup trop, j'ai un don pour manipuler les nombres et les paris. C'est tout. Je suis une espèce de savant-idiot. » *Plus idiot que savant, pour le moment.*

« Je vois. Et cette petite boîte que vous transportez partout avec vous – elle ne contient pas de circuits électroniques ? »

Je baissai les yeux sur le récipient d'ETHANAC, en refoulant la peur panique qui s'emparait de moi. *Mon Dieu, serait-il au courant ? Lui aussi ?* « Ceci ? Certainement pas. C'est... mon rein artificiel. » Je relevai les yeux, le rictus de l'innocence figé sur mon visage. « Je ne peux pas vivre sans lui. »

L'incrédulité à l'état pure se peignit sur le visage de Salad ; je réalisai que, quoiqu'il crut savoir, ce n'était pas la vérité. Mais le soupçon transforma ses yeux en pierres inexpressives. « Je suis sûr que la technologie actuelle peut faire mieux que cela ? »

« J'ai hérité cela de ma famille. » J'avais tout un jeu de réponses destinées aux personnes qui me posaient des questions impolies, mais, d'habitude, lorsqu'ils en arrivaient là, je me détournais et je partais. Il me regardait fixement. « Euh... il y a, dans ma famille, une tare... des défaillances rénales héréditaires... des problèmes de rejet de greffes... »

Son expression n'avait pas changé. Il se retourna vers l'un de ceux qui m'avaient escorté et qui étaient restés près de la porte, comme des oiseaux de proie, et dit en arabe, « Vérifiez-moi ça ». Le videur se pencha vers moi et ouvrit brutalement la boîte.

« Eh bien ? » Salad se pencha en avant.

Le videur haussa les épaules, prit un air vaguement dégoûté. « Je suppose qu'il s'agit de ce qu'il dit. Ou c'est cela, ou il s'est bricolé une télé portative un peu spéciale. » Salad fit un geste et le type s'en alla.

Je refermai la boîte, de mes doigts tout tremblants. La boîte en elle-même est un leurre, un faux-semblant conçu pour tromper n'importe quel médecin qui mettrait le nez dedans ; le savoir-faire américain avait procuré à ETHANAC des éléments assez petits pour pouvoir tenir dans l'une des minces parois de la boîte. (Ce qui est amusant avec les ordinateurs d'aujourd'hui, c'est que plus ils sont rapides et complexes, plus ils doivent être petits, parce que la lumière ne se déplace plus assez vite pour eux.) Mais, je n'étais pas certain que cette bande d'idiots soit assez capable techniquement pour tomber dans le piège.

Malheureusement, c'était vrai pour au moins deux d'entre nous... Mais, je l'avais écarté de la vraie signification de ma boîte – alors, pourquoi me regardait-il comme cela. « J'espère que vous ne pensez pas que j'ai triché ? »

« Alors, s'il arrivait quelque chose à cette boîte, vous seriez un homme mort, est-ce exact ? » Salad haussa des sourcils inexistants, pour me faire comprendre qu'il prenait note de ce point.

« Bien sûr que non », dit-il sur un ton qui n'avait rien de rassurant. « Nous savons qu'ils vous était impossible de tricher à tant de jeux différents. Vous devez posséder une capacité très spéciale. C'est pourquoi je m'intéresse aussi à la dame avec laquelle vous étiez – »

Ce n'est pas me dame, c'est un maître-chanteur. Je haussai les épaules, en prenant un air aussi excédé que possible. « Elle essayait seulement de me mettre le grappin dessus. L'argent fait cet effet là à certaines femmes. »

« Et aux deux hommes qui étaient aussi avec vous ? »

Je me levai, les sourcils froncés d'indignation.

« Asseyez-vous, Mr Ring », dit Salad.

Je repris mon siège.

« Je suis juste en train de vous faire remarquer, Mr Ring, » Il fourra son propre pouce, à titre d'essai, dans la rainure des poucettes, « que nous sommes déjà au courant des trois personnes qui vous ont « mis le grappin dessus » aujourd'hui. Nous savons que ce sont des terroristes qui essaient de causer des ennuis à Khorram Kabir. Apparemment, ils se croient capables de s'introduire, d'ici, dans son réseau d'ordinateur terrestre... » le ton de son discours et l'expression de son visage me persuadèrent qu'Hana avait eu tort de croire que le terminal était au casino. « Pourquoi ? » Il reporta ses regards sur moi.

« Ils désirent y insérer un accès pirate. »

Il y avait du désappointement dans la surprise qui envahit ses traits, comme s'il ne s'était pas attendu à ce que je me mette aussi vite à table. Peut-être était-il fou, mais pas moi. « Pourquoi ont-ils besoin de votre aide pour faire cela ? »

« Euh... » je pataugeai, puis me repris. « Je suis à la maintenance du logiciel, en bas, dans les territoires arabes. J'ai l'habitude des ordinateurs. » *Ne me demandez pas en quoi consiste cette habitude.*

« Il faut être bien avide – pour ne pas dire, bien ingrat – pour gagner ainsi cinquante mille dollars sur notre dos, puis se retourner contre nous et accepter de s'introduire par effraction dans notre système d'ordinateur. »

« D'accord ! Mais ils me font chanter – »

« Pourquoi ? » Il se pencha avec intérêt sur son bureau.

Je commençai à me sentir comme une mangouste solitaire tombée dans un nid de serpents : j'étais à bout de ressources. ETHANAC se mit à produire des possibilités... *Falsification de comptabilité ? Profiteur de guerre ? Détournement de fonds ?... rien de ce qui est cité ci-dessus ?...* Je lui retournai son regard d'un air sombre. « Si ça m'était égal d'en parler, comment auraient-ils pu me faire chanter ? Et puis... » cela me vint brusquement à l'esprit – « si vous savez qu'ils ne peuvent obtenir ce qu'ils désirent, pourquoi vous en occuper ? »

« Parce que Mr Kabir veut savoir qui les a envoyés ici. » Dans ses yeux brillèrent plein de choses que je ne voulais pas savoir, dirigées contre quelqu'un protégé par l'anonymat... jusqu'à ce qu'il me regarde de nouveau. « Qui est-ce ? »

« Je ne sais pas », dis-je très faiblement. « Je suis juste un employé temporaire ; ils ne m'ont pas tout dit. Croyez-moi, je ne sais pas ! »

Ses regards restèrent posés, comme des limaces, sur mon visage, pendant un moment long et glacial, puis il acquiesça de la tête. « Je vous crois. Et je crois aussi que vous nous aiderez à le découvrir ; n'est-ce pas, Mr Ring ? En fait, vous allez nous les livrer, n'est-ce pas ? Ainsi, nous pourrions découvrir tout ce qu'ils savent... »

« Moi ? » Les deux types qui se tenaient à la porte commencèrent à s'approcher. « Je veux dire, comment ? Comment vais-je faire ? »

« Dites-leur que le terminal est ici, dans mon bureau. Lorsque vous m'apercevrez à l'un des niveaux supérieurs du casino, ce soir, dites-leur qu'ils peuvent s'introduire sans danger dans mon bureau. Et nous les pincerons. »

J'avais du mal à me concentrer avec les deux autres qui me souillaient dans le cou. « Pourquoi ? Pourquoi vous donner tant de mal ? Pourquoi ne pas les arrêter tout de suite ? Pourquoi vous en prendre à *moi* pour... ? » Il sourit de nouveau ; c'était une mauvaise habitude chez lui. « Ce sont des Alliés, vous pas. Il y a des lois ici, dans la Zone Neutre. Nous ne pouvons pas les arrêter sans raison – il nous faut un prétexte. S'ils tendent de pénétrer ici par effraction, cela suffira. »

Et qui sera vraiment brisé dans l'affaire ?... Il devait y avoir moyen de s'en sortir.

« Non, Mr Ring. N'y pensez pas. Cet appareil rénal me paraît bien fragile. Et le reste de votre corps n'a pas, non plus, l'air d'être bien solide. Je suis sûr que si vous tentiez de quitter l'hôtel prématurément, il vous arriverait un terrible accident. Terrible... »

« Je... vois. » Ce serait eux ou moi... mais le seul choix que j'avais, c'était d'être abattu tout de suite ou plus tard, selon que je trahissais les uns ou les autres.

« Je suis heureux de voir que nous avons éclairci la situation. » L'un de nous, au moins, avait l'air satisfait de cet arrangement. Il reposa les poucettes et se tourna vers le visophone. « Je vais faire porter le paiement à votre crédit, Mr Ring. »

Je fonctionnai encore assez bien pour me donner une petite tape sur la tête et pour enregistrer la séquence d'appel. Cette fois, il y avait plus de chiffres, il était en train de contacter l'ordinateur. Le fait d'avoir accompli la première partie de ma mission, ne me causa aucune satisfaction. Je me levai comme un somnambule.

Salad ayant terminé la séquence en code et raccroché, se tourna vers moi. « Merci de bien vouloir coopérer avec nous, Mr Ring. Je sais que Mr Kabir vous en sera très reconnaissant. » Il me tendit la main.

Trop engourdi pour m'en étonner, je tendis la mienne et nous nous serrâmes la main.

J'aime Yarrow, je l'aime vraiment ; c'est comme un frère pour moi... mais lorsque quelqu'un lui broie la main, c'est moi qui ai envie de crier.

Lorsque je revins dans ma chambre, je trouvai, sur la commode, un message cryptique signé Hana et qui ne portait qu'un numéro de chambre. Cela voulait sûrement dire qu'il fallait que j'aille les y rejoindre, mais au lieu de cela, je m'étalai sur le lit et mis ma main, qui commençait à virer au pourpre, dans le réfrigérateur. J'avais terriblement besoin de quelque chose d'un peu normal pour me concentrer, aussi j'ouvris la Tri-D ; un speaker tout souriant me lança joyeusement, « Après tout, c'est de vos funérailles à vous qu'il s'agit ».

Ces sacrés jeux publicitaires. Je changeai rageusement de chaîne et j'essayai de penser au pétrin dans lequel je m'étais fourré. Mais aucun de mes *moi* n'arrivait à fournir une réponse qui satisfasse les autres : ETHANAC était certain que le seul chemin logique vers le salut consistait à débrouiller les fils des terribles circonvolutions de la situation et à les retisser autrement... Yarrow avait envie de tout dire à Hana Takhashi, de lui confier simplement notre vie, en dépit de sa visible indifférence à notre égard. Et moi ? J'étais surtout blessé par le fait que personne dans le système solaire, y compris Hana, n'était prêt à concéder à Ethan Ring qu'il existait réellement, et encore moins qu'il avait le droit de vivre. Bon sang ! Je ne pouvais me permettre de baisser pavillon, je ne pouvais faire confiance à personne qu'à moi-même.

On frappa à la porte... « Entrez », dis-je d'un ton revêché, m'attendant à voir surgir une autre série de maitres chanteurs, « venez vous joindre aux autres ».

« Cela ne vous fait aucun bien de rester comme cela dans votre chambre. » C'était Hana. Seulement elle. Elle toute seule, « Qu'est-ce que vous faites ? » dit-elle en allumant ; je ne m'étais même pas aperçu que la nuit tombait.

Il est déjà si tard ? Bon Dieu ! « Juste une petite dépression nerveuse. » Je m'assis avec lassitude.

« Venez – » elle souriait comme si elle essayait de me faire manger mes carottes, « – cela ne vous fera pas de mal ».

Oh, chère dame, si seulement vous saviez. Je l'imaginai entre les mains du Marquis de Salad. Puis je me vis, moi, entre ses mains... Je sortis du réfrigérateur celle qui en avait déjà connu un avant-goût et je la contemplai pensivement.

« Mon Dieu, qu'avez-vous fait à votre main, Yarrow ? » Elle traversa la pièce, rayonnante de sollicitude.

« *Moi*, rien. Je... l'ai coincée dans une porte automatique. »

« C'est terrible. » Elle effleura précautionneusement la meurtrissure de ses doigts chauds, et je ne compris pas si elle parlait de ce qui lui était arrivé ou de l'aspect qu'elle avait. « Est-ce que la direction est au courant ? »

« Oh, oui, croyez-moi, elle est au courant. »

« Ce n'est vraiment pas un jour faste pour vous, n'est-ce pas ? » Elle leva les yeux vers moi, avec un sourire ironique. Je détournai les miens, mais la jupe soyeuse en forme de fleur de lotus qu'elle portait maintenant ne me fut d'aucune aide, délacée à mi-cuisse comme elle l'était !

« Et vous ne savez pas la moitié de ce qui s'est passé. » Je me levai brusquement et allai à la fenêtre. La couche de glace fondait encore et coulait des gouttières de Xanadu ; les gouttes, traversant la lumière de la fenêtre, brillaient comme de l'argent sur un arrière-plan qui s'enténébrait de plus en plus. Mes propres ténèbres s'approfondissaient aussi tandis que je regardais par la fenêtre, et je dis, « Et que font Ntebe et Kraus » ?

« Ils vont arriver bientôt. » Sa voix était redevenue froide et impersonnelle. Elle sortit de sa poche un petit système de brouillage et le posa sur la table, à côté du visophone. « Avez-vous, comme prévu, réussi à obtenir un code d'accès à l'ordinateur ? »

« J'en ai un, mai... »

« Mais ? »

« Mais rien. » Je savais que si je la regardais de nouveau, il ne me resterait plus qu'à me suicider. Je décidai d'en terminer avec l'effraction, et

de l'utiliser comme appât pour le piège de Salad, si nécessaire. Et puis, peut-être apprendrai-je quelque chose qui pourrait nous tirer d'affaire.

J'allai au bar qui était près du lit, toujours sans la regarder, et je me versai un verre.

« Vous êtes gaucher » ; sa voix résonna derrière mon épaule.

« Seulement quand c'est nécessaire. » Je levai ma main meurtrie. Grâce à ETHANAC, je fonctionnais comme si j'étais ambidextre ; laissé à mes propres moyens, je suis droitier.

« Puis-je me joindre à vous ? Je voudrais un verre. »

Je versai un peu plus de Lait de Paradis et lui tendis le verre en silence, incapable de penser à autre chose qu'à me confesser.

« Merci... À l'idée que nous approchons du but, je suis toute émue... Et si nous réussissons, ce sera grâce à vous. »

« Et si vous échouez, ce sera aussi grâce à moi. » J'éclusai mon verre.

« Vous êtes quelqu'un d'étrange, Michael Yarrow. »

« Ethan Ring. »

« Je continue à recevoir de vous des signaux contradictoires. » Elle essayait de capter mon regard.

« C'est dû au dédoublement de ma personnalité. »

« Vous savez, hier soir, au casino, ce n'est pas vraiment à cause de votre manière de gagner que je vous ai remarqué... Et cette après-midi, quand vous avez dit... » Elle se leva brusquement et vint me confronter, les yeux dans les yeux.

« Vous n'êtes pas la seule à recevoir des signaux contradictoires. » Je reculai pour me placer devant la Tri-D. « Et maintenant », me dit le speaker, « voici le dernier épisode du drame historique, *Staline, l'homme d'acier* ».

« Dites-moi », lançai-je désespérément, « que font les membres de la PLI pendant leurs heures de loisir » ? Je réalisai alors que ce n'était pas du tout ce que j'avais eu l'intention de dire.

Mais elle reprit place sur le lit et poussa un doux soupir. « Oh, nous nous asseyons en rond et nous jouons à des jeux intellectuels. »

Juste à ce moment-là, on frappa à la porte. J'allai ouvrir ; c'était Kraus et Ntebe. « Les maîtres chanteurs au dernier rang, je vous prie. »

Kraus me repoussa d'un air dégoûté et Ntebe le suivit dans la pièce. Ils regardèrent Hana assise sur mon lit, un verre à la main et se retournèrent vers moi d'un air agressif.

« Vraiment, Hana », dit Kraus sur un ton de réprimande, « le travail d'abord, le plaisir ensuite ».

« Mais, vous êtes tous dingues ! » criai-je comme un vrai fou. « Êtes-vous ici pour insérer un accès pirate dans un ordinateur, oui ou non ? Je ne suis pas là pour m'amuser et je n'aime pas qu'on me traite en marionnette ! » Je les fusillai du regard, tout en essayant, maladroitement, de recouvrer ma dignité. « Terminons-en avec cette sacrée soirée d'amateurs. »

Je marchai à grands pas vers le visophone, avant que personne n'ait eu le temps de me répliquer vertement quelque chose, et j'y branchai la prise terminale d'ETHANAC. Je formai le nombre que j'avais entendu Salad utiliser, puis le code ; je me donnai une petite tape sur la tête, je restai silencieux pendant près d'une demi-minute, puis je débranchai ; ou du moins, c'est tout ce que les autres perçurent de l'opération. Pendant ce temps, ETHANAC, s'était introduit dans l'ordinateur simplifié du casino et l'avait pompé, comme un vampire. Je sentis les données s'infiltrer dans ma conscience, confirmant ce que j'avais déjà présumé. « Votre supposition était fausse. Ce n'est pas le terminal du réseau d'ordinateur terrestre de Kabir. Mais, j'ai trouvé où il est. » Et le plus incroyable, c'est que c'était vrai.

« Et vous croyez que nous allons gober ça ? » dit Kraus d'un ton glacial. « Pas un homme n'aurait pu pénétrer aussi rapidement dans un système. Vous nous prenez pour des imbéciles ? »

« J'espère que vous ne vous attendez pas à ce qu'il vous réponde. » Hana sirotait son verre.

Ntebe avait l'air impressionné. « Vous parlez à un ordinateur espion et non à un simple être humain, Basil. Si ce que l'on dit chez les spécialistes est vrai, ETHANAC 500 peut accomplir cinq cents milliards d'opérations par seconde. Il a été conçu pour devenir le cauchemar des hommes de la sûreté nationale... Alors, qu'avez-vous donc appris ? » Il me regarda avec une confiance pleine d'espoir, qu'habituellement, on ne place qu'en Dieu.

Et je passais pour un être humain. Alors Ethan Ring, le Judas bouc émissaire, se mit à leur bourrer le crâne.

Très poliment, nous sommes descendus dîner, mêlés à la foule de la soirée et, reportant l'inévitable à plus tard, nous avons décidé d'attendre que le casino se remplisse de nouveau. J'ai dû manger quelque chose parce que

je me suis retrouvé assis devant une assiette vide, avec une brochette pointée, telle un doigt accusateur, vers ma poitrine. J'avais dû, également, soutenir une conversation, Dieu seul sait comment. Je n'en ai pas retenu un seul mot.

Parce qu'ils avaient tout gobé, comme des gogos se jetant sur un domaine sans bonification, situé à l'un des points de Lagrange. Ils avaient avalé le morceau, tout invraisemblable qu'il soit. Et ils étaient là, tout prêts à se glisser furtivement dans le bureau de Salad pendant qu'il n'y était pas, sans aucun scrupule, et qu'ils soient damnés pour ça, les crapules. Pourquoi ne m'auraient-ils pas fait confiance, puisque mon salut dépendait de leur réussite. Et de leur échec... Mes pensées tournaient en rond, prisonnières d'un échangeur. Il devait pourtant y avoir une solution. Il devait y en avoir une. Mais, le traitement des données que j'avais arrachées au système d'ordinateur du casino ne m'en avait inspiré aucune.

Je ne pouvais penser à rien qui puisse nous sauver, eux et moi, de ce sort commun vers lequel nous plongeons. Même si je m'en remettais à leur merci et qu'ils acceptent de ne pas me faire coffrer, je ne croyais guère pouvoir quitter inaperçu le mont Olympe. Et si je les trahissais, je savais leurs Amis tout à fait capables d'attendre le moment de m'épingler, afin de les venger. Hana avait-elle seulement voulu badiner avec une victime sans défense, là-haut, dans ma chambre, ou avait-elle réellement voulu dire ce que je ne lui avais pas laissé le temps d'exprimer... ? Je n'en savais rien et je n'étais même pas sûr que ce soit important. Ce que je ne pouvais faire, c'était livrer la femme la plus intelligente, la plus spirituelle et la plus belle des deux mondes à ce Moloch. « Hana, je... »

Trois mâles vêtus de toile à sac et qui avaient l'air costauds me dévisagèrent en passant devant notre table. Je me fis tout petit, les prenant pour des hommes de Salad, jusqu'à ce que je me dise qu'aucun videur de casino qui se respecte ne s'habillerait comme ça. J'entendis Hana dire quelque chose au sujet de « Végés » et compris qu'il devait s'agir de membres de la Ligue pour la Préservation de la Végétation, un mouvement écologiste terrien particulièrement détesté ici. Je les regardai naviguer vers les toilettes, à travers une mer de nappes ocre, et remarquai qu'une partie de leur apparence brutale était due à leur récent débarquement de la Terre, à leur manque d'adaptation à la faible gravité de Mars.

J'éprouvai de nouveau un douloureux sentiment d'aliénation, coupé que j'étais, par mon funeste destin, de l'animation de cette salle de touristes

heureux et oublieux de leurs soucis... Des touristes. Bien sûr. *Bien sûr !* « Excusez-moi. » Je repoussai bruyamment ma chaise et me levai en titubant. « Je vais aux toilettes. »

Comme je quittais la table, j'entendis Kraus murmurer : « On dirait qu'il a vu passer le Graal. »

Dans le vestibule qui devait me conduire au salut, j'avisai un téléphone. Je fourrai ma carte de crédit dans la fente et envoyai un bref appel avant de pousser les portes de bois sombre.

Il y a, sur Mars, pas mal de bandes d'excentriques qui fuient la Terre et toutes les persécutions imaginables. Habituellement, ils s'en tirent pas trop mal ici, parce qu'il y a assez de misère pour tout le monde. Mais, la protection de la Nature est une cause très impopulaire. Je supposais que les trois hommes à la bouche pincée qui étaient en train de se laver les mains devaient venir effectuer une espèce d'enquête, et donc qu'ils cherchaient les ennuis. J'étais juste le type capable de leur en procurer...

Je commençai par rectifier mon nœud de cravate devant la glace, et lorsque le premier Végé leva les yeux sur moi, je dis, d'un ton débordant de sympathie : « Je ne sais pas comment vous faites, vous autres, pour supporter toutes ces insultes et toutes ces injures. »

Il se redressa lentement : « Quelles insultes et quelles injures... ? »

« Eh bien, je ne veux pas faire d'histoire, mais les deux gentlemen qui sont à ma table ont dit que vous... » Je me penchai et lui chuchotai le reste à l'oreille.

« Des cantaloups ! » hurla-t-il. Et tous trois sortirent en claquant violemment la porte. Tout frais débarqués de la Terre, j'estimai que n'importe lequel d'entre eux pourrait se mesurer à deux Martiens aux muscles atrophiés...

Je demeurai seul en ce lieu carrelé et dépeuplé, tendant l'oreille pour entendre les bruits de la bataille.

« J'ai toujours eu envie d'avoir un œil au beurre noir », dit Hana d'un air hébété, « dès mon âge le plus tendre ».

« Je pense que nous allons pouvoir faire la paire. » Je scrutai, d'un seul œil, la porte solidement bouclée de notre cellule et souris avec sérénité. Elle était allongée sur une couchette, et moi sur l'autre, dans une pièce qui était à moitié aussi grande, mais au moins à moitié aussi agréable, que ma chambre d'hôtel. Avant que le combat ne commence, j'avais appelé les gardiens de la

paix de la Zone Neutre, qui détenaient la juridiction sur tous les problèmes concernant les touristes. Une geôle spécialisée dans les riches pochards, ce n'est pas une geôle ordinaire.

Elle était cependant un petit peu surpeuplée en ce moment – tout le centre de détention était temporairement bourré de clients du Xanadu subitement devenus belliqueux. Ntebe et Kraus avaient été enfermés ici avec nous, mais peu de temps après, on était venu les chercher ; pour des raisons que moi seul pouvais deviner. Tandis que j'étais allongé, l'oreille tendue, je crus les entendre revenir, protestant encore de leur innocence, criant aussi fort que le plus coupable des criminels. Mais même la pensée de qu'ils allaient dire ou faire lorsqu'ils seraient de nouveau ici ne put atténuer mon euphorie.

Un petit peu tout de même.

La porte de la cellule s'ouvrit. Ntebe et Kraus entrèrent en boitant, ensanglantés mais indomptés. Ils me regardèrent comme s'ils avaient l'intention de me tuer et la porte se referma en cliquetant derrière eux.

Je me levai précautionneusement, comme Hana était en train de le faire en disant : « Prenez nos lits, vous deux. Vous avez l'air d'en avoir encore plus besoin que nous. » Je vis l'inquiétude se répandre sur ses traits et je me demandai quelle autre émotion allait l'envahir, dans une minute ou deux.

Ntebe dit : « Espèce de sale hyène », en me regardant dans les yeux. Mais, il me dépassa pour aller s'asseoir lourdement sur la couchette. « Je crois que j'ai une commotion cérébrale. Pas très grave, mais je ne vois pas très bien », dit-il à Hana.

« Tout est de sa faute à lui », dit Kraus en pointant un doigt tremblant sur moi. « Il l'a fait exprès ! » Il regarda autour de lui avec des yeux hagards. « Et j'aurais pu leur dire qui il était et je ne l'ai pas fait ! » Il fit demi-tour et se mit à tambouriner du plat de la main sur la porte. « Gardien ! Gardien ! »

« Basil, je vous en prie. » Ntebe fit la grimace. « Où vous croyez-vous ? Servez-vous donc du téléphone. »

« Attendez un peu. » Hana secoua la tête et posa la main, fermement, sur le combiné avant que Kraus puisse le saisir. « Qu'est-ce qu'il y a ? De quoi parlez-vous ? Calmez-vous, Basil ! »

Il prit une bonne goulée d'air. « Votre ordinateur de première classe a monté ces sacrés Végés contre nous pendant qu'il était aux toilettes. Ils ont porté plainte contre nous pour diffamation !... Qu'est-ce que vous leur avez

dit, Yarrow ? Qu'est-ce que vous avez dit ? » Il parlait drôlement, à cause de sa lèvre enflée.

Je répondis avec franchise, « Nous avons juste parlé melons. » Sachant que, quoiqu'il arrive, il me resterait toujours la satisfaction de les avoir sauvés.

Il vint vers moi, l'air soudain très calme, et alors que je restai là à me demander ce qu'il était en train de manigancer, il arracha ETHANAC de ma ceinture, défaisant la prise de mon épine dorsale.

Je n'avais jamais interrompu si brutalement le contact. Je vacillai, eus des visions de tapis persans rutilants et tombai durement assis sur le sol...

Je secouai la tête, clignai des paupières et regardai cet espèce de macareux satisfait – je ne l'aimais pas plus que Ring ne l'aimait. Il me contemplait de haut avec l'exultation mauvaise du vilain héros d'un roman de cape et d'épée, tout en balançant ETHANAC au bout de son fil. J'avancai vivement la main pour m'en emparer, mais il recula d'un pas, toujours souriant, tandis que les autres restaient là à nous regarder d'un air stupide.

« Kraus, pourquoi ne plantez-vous pas votre nez dans votre oreille pour mieux moucher votre cervelle ? » Un sourire effleura les lèvres d'Hana.

Le visage de Kraus devint tout rouge, mais il avait barre sur moi et il le savait. Il brandit ETHANAC comme un tuyau d'arrosage. « Vous avez poussé ces fanatiques à nous attaquer, pour nous empêcher de réaliser notre plan. Avouez-le. »

Je courbai le dos en remontant les genoux ; j'avais l'impression qu'au lieu de mon cerveau, il avait plutôt volé mon pantalon. Peut-être parce que, pour ces deux-là, c'était la même chose : je me sentis nu lorsque Hana me regarda : « D'accord », je haussai les épaules, « je l'avoue. Alors, portez plainte contre moi. »

« Nous ferons pire si nous ne pouvons obtenir cet accès pirate. » dit Ntebe, les poings serrés.

« Mais pourquoi ? » Hana le regardait de travers, mais elle garda la même expression lorsqu'elle s'adressa à moi. « Pourquoi l'aurait-il fait ? Il y avait une raison n'est-ce pas ? Vous aviez une raison de faire cela, Yarrow. » Sa voix se fit presque suppliante.

Je souris. « Enfin, vous m'appellez par mon nom. » Elle me regarda d'un air déconcerté.

Kraus ouvrit la boîte d'ETHANAC et commença à fourgonner dedans » comme un singe qui cherche une banane. « Si Hana veut savoir pourquoi, Yarrow, vous feriez mieux de le lui dire ! »

« Bon sang, arrêtez de bousiller ce truc ! Un rein artificiel, c'est pas bon marché. » J'en avais marre de jouer les mauvais rôles dans ses rêves héroïques.

« Oh, cessez Basil », Hana referma brutalement la boîte, manquant de peu de lui pincer les doigts. « Ne cassez rien avant de savoir si vous ne le regretterez pas... Maintenant, dites-nous pour quelle raison vous avez fait cela. » Elle tâta son œil au beurre noir et sa mine se renfroga.

Je secouai la tête en les regardant. « Quand allez-vous comprendre que vous n'avez pas besoin de me donner des coups de pied dans le derrière pour me faire marcher ? On ne vous a jamais appris que le mot "s'il vous plaît" ça servait à quelque chose ? Bien sûr que j'avais une raison pour agir ainsi ! » Je leur sortis tout, les poucettes, la poignée de main, tout. « Vous devriez remercier ce sacré blagueur de Ring d'avoir eu une si bonne idée, espèce de sales ingrats, parce que Salad sait tout sur vous depuis longtemps. »

« Mais si vous n'aviez pas eu cette idée, vous nous auriez livrés à ce sadique ? » Hana avait un air menaçant « Vous étiez prêts à faire de même avec moi, et pour des raisons drôlement moins bonnes ! » Je me levai, me sentant comme un câble sous tension. « Vous avez un sacré culot de vous ballader comme ça fièrement, en prétendant savoir ce que vous faites. Et de jouer avec mes vies comme avec un ballon. Votre sale boîte devrait vous enfermer dans une tour d'ivoire et en perdre la clef ! » Je repris mon souffle. « Vous savez ce que c'est que la douleur ? La douleur, ça fait *mal* ! » Je les menaçai du doigt. « Peu importe qu'on utilise des matraques ou des électrodes, ce qui compte, c'est la douleur. Aussi, la prochaine fois que vous voudrez jouer avec elle, espèce d'imbéciles, essayez d'imaginer ce

que vous éprouveriez si c'était à vous que ça arrivait. » Je m'avançai, repris ETHANAC des mains de Kraus et personne n'essaya de m'arrêter.

Le cordon à la main, je tâtonnai sous ma chemise pour trouver la prise, dans mon dos, et Hana dit : « Yarrow, attendez. » J'attendis en la regardant. « Pourquoi ne nous avez-vous pas dit tout cela avant ? Pourquoi tout cet embrouillamini et tous ces tours de passe-passe ? »

Je souris faiblement. « J'avais envie de tout vous dire, Dame Chance ; et j'ai réussi à le faire. Mais la majorité l'emportait contre moi. Ring est un peu paranoïde – n'oubliez pas ses origines. Parfois, il ne sait pas à qui il peut faire confiance. Quant à ETHANAC... eh bien, il aime la difficulté. Je suis vraiment désolé... »

« Vous êtes désolé ? » dit Kraus.

L'expression d'Hana était indéchiffrable. « Vous êtes *vraiment* un autre homme, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas Ethan Ring ? »

Je hochai la tête. « C'est ce qu'il a essayé de vous dire. »...

« Êtes-vous vraiment content de vivre ainsi ? Perdu, noyé, possédé... Tirez-vous vraiment du plaisir de cette... chose attachée à vous comme une sangsue ? »

Je souris. « Si je vous disais combien c'est agréable, vous me colleriez probablement une gifle. Et il y a, en Ring, beaucoup de moi-même. Comme il y a, aussi, beaucoup d'ETHANAC. Le meilleur de nous deux. Il n'est rien sans nous... » Je me branchai, et fis un signe d'adieu.

Et un signe de bienvenue. Le plaisir de se retrouver effaça en partie ma colère. « Salut, les amis. Désolé d'avoir été coupé aussi brutalement. » Je lançai un coup d'œil à Kraus.

« Toutes mes excuses », dit-il, et il avait l'air sincère.

« Et toutes les nôtres », ajouta Hana, aussi sincèrement que lui... « Et tous nos remerciements. A... vous trois. »

« Je les accepte. » Et j'opinai du chef.

« Je veux juste que vous sachiez que ce n'était pas, mais pas du tout, une plaisanterie, pour nous non plus, Yar... Ring. » Ntebe se pencha en avant, soutenant sa tête de ses mains.

« C'est vrai que nous n'aurions pas dû vous entraîner de force dans cette histoire. Mais, insérer cet accès pirate, ce n'est pas un caprice ; ce pourrait être le premier pas vers la libération d'un peuple opprimé. Vous êtes bien placé pour le comprendre. » Il s'étendit sur sa couche, un bras sur les yeux.

« Mais, puisque nous nous sommes trompés quant à l'emplacement du véritable terminal, cette discussion reste stérile... »

L'expression qui envahit le visage d'Hana et celui de Kraus s'harmonisa au ton de voix de Ntebe. Kraus s'assit sur l'autre lit, puis s'étendit avec un soupir. Hana, appuyée avec lassitude contre le mur, secoua tristement la tête. « Je crois que vous aviez raison de parler de tour d'ivoire... »

« Et je ne me trompais pas non plus lorsque je vous ai dit que je savais où était ce point d'accès. »

« Quoi ? » Elle me regarda comme si je venais de lui confesser que j'étais le Mâle Personnifié. « De quoi parlez-vous ? »

« Quand j'ai fouillé dans les secrets de l'ordinateur, j'ai trouvé où Khorram Kabir reçoit son courrier. Et c'est... »

Je fus interrompu par un bourdonnement électronique et la porte s'ouvrit, révélant Bimbaum, le peacenick qui nous avait arrêtés. « C'est bien, Madame vous et votre mari, vous êtes libres. Désolé de ce contretemps. »

« Mari ? » Je regardai Hana, stupéfait. M'avait-elle encore caché quelque chose ? Était-ce une de ces...

« Viens, chéri ! » Elle me prit fermement par le bras et me poussa vers la porte. « Il n'est pas encore tout à fait redevenu lui-même. » Elle sourit avec douceur. « S'il l'est jamais... »

Kraus et Ntebe firent mine de se lever, mais Bimbaum les recoucha d'un geste. « Vous deux, vous restez ici. Nous n'avons pas encore décidé si vous êtes les victimes ou les instigateurs de cette bagarre. »

Hana s'arrêta à son niveau : « Est-ce que cela prendra encore longtemps ? Nous n'avons pas envie de laisser tomber nos amis ! »

« Il le faut, madame. » Bimbaum haussa les épaules. « Vous êtes libres. Ils ne le sont pas. Je ne sais pas combien de temps il faudra pour éclaircir tout cela. Vous en savez autant que moi là-dessus. » Il nous fit signe de sortir, nous expulsant dans un monde froid et cruel.

« Alors, que faisons-nous ? » Hana se renversa en arrière, appuyant sa tête à la grille anodisée du banc. Comme la plus grande partie du complexe touristique des Champs Élyséens, le square est en sous-sol, afin de perdre le moins de chaleur possible. Nous étions assis là comme deux pauvres orphelins, à regarder les touristes agglutinés aux devantures brillamment éclairées.

« Nous pouvons jeter ça là-dedans et faire un vœu. » Je brandis ma carte de crédit, le seul bien qui me restait alors, et fis un geste vers la fontaine érigée au centre du square. Son jet nacré charriait des sphères dorées et des étoiles de lumière colorée.

« Je souhaite que Cephas et Basil apparaissent ! » Elle frappa son genou du poing. Ses articulations étaient écorchées. « Bon sang ! Si jamais Salad soupçonne que vous avez découvert la vérité, notre temps est compté. » Sa bouche se pinça.

« Pour parler franchement, j'ai l'impression que, dans les jours qui viennent, ils nous seraient aussi utiles qu'un cafard pour guider un aveugle. Je me demande s'ils accepteront de se sacrifier comme ça pendant longtemps. »

Elle soupira d'un air un peu agacé et rejeta ses cheveux en arrière. « Enfin, vous pouvez toujours me dire où se trouve Kabir. »

« Il s'est fait moine. »

« Vous plaisantez. »

« Je veux bien être pendu si c'est une plaisanterie. Il est entré dans un monastère qui se trouve sur ses terres, près du pôle, dans le secteur arabe. C'est un de ces groupes de dingues venu d'un endroit de la Terre appelé Debre Damo – c'est une secte chrétienne peu connue. »

« J'ai entendu parler d'eux. Un article a paru dans *Ethnocentricités...* Mais, par tous les dieux de l'antiquité, je n'arrive pas à imaginer Khorram Kabir égrenant son chapelet dans un monastère chrétien ! » Elle scruta mon visage pour voir si je parlais bien sérieusement « Je sais qu'il aime bien se dissimuler, et que personne ne sait quel type d'homme il est réellement ; mais je n'aurais jamais pensé – »

« Je doute qu'il égrène autre chose que des seeyas. » Je haussai les épaules. « Mais, qui sait ? Il est assez excentrique pour recevoir ses informations par courrier et non par liaison-ordinateur. Je parierais tout ce que je possède que là où il est, dans ce monastère, il y a un accès au réseau. C'est le dernier endroit où l'on aurait l'idée de venir le chercher. »

Elle baissa les yeux en se concentrant. « Mais ils n'acceptent pas les femmes. »

« Les moines ? »

Elle hocha la tête. « Ils ne laissent même pas entrer les animaux femelles, de peur de se laisser distraire de leur prétendue méditation... » Elle esquaissa un pâle sourire qui s'effaça tout de suite. « Un de leurs saints

était si dévot qu'il est resté debout sur une jambe à prier jusqu'à ce que l'autre tombe, desséchée. Sur les images, on représente la jambe avec des petites ailes, pour montrer qu'elle est montée au ciel avec lui... Et pendant des siècles, ils n'ont pas vu d'autres animaux femelles que des poulets ! » Elle eut un petit gloussement. « Vous parlez d'une éthique situationnelle. » Sa bouche frémit de retenue, comme si elle ne savait s'il fallait en rire ou en pleurer.

« Eh bien, que peut-on attendre des disciples d'un homme qui est resté sur une jambe jusqu'à ce que l'autre tombe desséchée ? »

Elle ne put se contenir plus longtemps et éclata de rire. « Je ne sais pas pourquoi je ris... bon sang, c'est dégoûtant ! Toute cette histoire est dégoûtante... » Elle laissa tomber sa tête sur mon épaule, et brusquement, la situation fut rien moins que dégoûtante, vue d'où j'étais.

Je posai ma main sur la sienne. « Vous avez dit aux peacenicks que j'étais votre mari ! »

« Excusez-moi. Il ne m'aurait pas laissée dans la même cellule que trois hommes, à moins que je ne sois mariée à l'un d'eux. » Elle se redressa, rajusta son corsage de soie, brossa les plis de son pantalon.

« Vous savez, dans les territoires arabes, il suffit de se déclarer marié pour que ce soit officiel. »

Elle me regarda d'un œil soupçonneux. « Je croyais que ça s'appliquait seulement au divorce. Et puis, il faut le répéter trois fois, je crois. »

« Hum. » J'eus soudain l'impression intangible de laisser filer quelque chose... « Qui êtes-vous, Dame Chance ? D'où venez-vous et où allez-vous ? » *Et pourquoi ai-je tellement envie de le savoir ?*

Elle sourit. « Je suis moitié japonaise, moitié bohémienne. Je suis ethnohistorienne. Je viens... de nulle part en particulier et d'un peu partout sur Terre. Je suis entrée à la Pensée Libre parce qu'ils avaient aimé ma thèse de doctorat sur "Magie et Sympathie", et je suis ici parce que je crois que la liberté de pensée doit être partagée par toute l'humanité... et – s'il vous plaît, ne me posez pas d'autres questions, Ethan Ring, parce que j'ai déjà dit trop de choses pour mon bien et pour le vôtre. Vous avez votre propre vie à mener, et il est temps que je revienne à la mienne. » Son sourire, plein de fleurs fanées, creusa un précipice entre nous. « Merci pour votre aide. Nous garderons votre secret. Je m'excuse de nouveau pour tous les ennuis que... »

« Je vais ouvrir l'accès pirate pour vous », dis-je.

Nous nous regardâmes, aussi surpris l'un que l'autre « C'est vrai ? »
Je hochai la tête.

« Pourquoi ? »

« Pourquoi pas ?... J'ai encore quelques jours de vacances. Et après les dernières vingt-quatre heures passées à Xanadu, un voyage dans un monastère me fera du bien. »

Son sourire fit disparaître le précipice. « Merci. Mais cela ne répond pas à ma question. » Elle étudia mon visage, comme pour y chercher quelque'un d'autre.

« Ce n'est pas vraiment la question que vous aviez envie de poser, n'est-ce pas ? »

« Non... » Elle baissa les yeux et ne la posa pas. « Ethan, Yarrow a dit qu'il était satisfait des dispositions prises entre vous. L'est-il vraiment ? A-t-il vraiment son libre arbitre ? Et qu'en est-il de l'ordinateur ? »

« ETHANAC ne peut voir le monde que par mes yeux. Je suis son terminal ; mais il est content comme cela. Il n'est pas très porté sur les relations mondaines, aussi n'est-il jamais dominant, sauf si je perds le contrôle. Dieu merci, il n'a qu'un seul vice » – dis-je en me souvenant de la veille au soir. « Et les émotions de Yarrow sont... » Je sentis mon visage s'empourprer comme l'enseigne d'un hôtel miteux. « Laissez-moi vous dire quelque chose au sujet de Yarrow, Hana : Il avait l'esprit comme une passoire ; il n'ouvrait la bouche qu'au moment des repas. Quand ils lui ont téléphoné au sujet du projet, il était en train de regarder la télé dans un petit appartement minable, si déprimant qu'on ne s'y serait même pas suicidé... Non, je ne parle pas derrière son dos. Vous connaissez l'histoire du prince qui avait été changé en grenouille ? Eh bien, c'est aussi la mienne, il n'y a que les noms qui changent. » Elle avait encore l'air un peu sévère. « Quand vous projetez deux couleurs différentes sur un mur, Hana, vous en obtenez une troisième, une nouvelle couleur. Mais si vous coupez la source de l'une des premières, la troisième disparaît. Nous avons besoin les uns des autres, nous nous aimons les uns les autres. Nous avons choisi le nom de Ring parce que l'anneau c'est le symbole de l'union. »

Elle toucha légèrement mon épaule et dit doucement. « Michael Yarrow n'est la grenouille de personne. Et *vous* êtes l'homme le moins ennuyeux que j'aie jamais rencontré... » Ses lèvres étaient tout près de mon oreille.

« Eh bien, voilà un bon début. » Je me penchai pour les embrasser.

Nous sortîmes prendre l'air, je ne sais combien de temps plus tard, et elle me chuchota. « Maintenant, qu'allons-nous faire ? Toutes nos affaires sont restées dans ce sale hôtel ? »

Je sortis de nouveau ma carte de crédit. « Nous avons cinquante mille seeayas... »

C'était plus qu'il ne nous en fallait.

« Avez-vous vraiment envie de vous lancer là-dedans ? » furent ces derniers mots, tandis que les banlieusards jouaient des coudes pour entrer dans la navette à destination du pôle sud. Et elle m'attrapa par le col de ma veste et me balança les cinq cents kilowatts de son regard lumineux.

Sachant parfaitement qu'elle connaissait déjà ma réponse, je la pris dans mes bras et l'embrassai longuement une dernière fois. « C'est un petit peu tard pour me demander cela... Mais, merci de l'avoir fait. » Je m'arrachai à elle pendant que j'en avais encore la force et reculai vers l'entrée de la navette.

« Ethan ! » Elle me tendit quelque chose qu'elle tenait à la main. « Prenez cela avec vous. » Elle le fourra dans ma poche en murmurant quelques mots dans une langue que je ne reconnus pas. « Vous saurez ainsi que vous êtes dans mes pensées... »

Peut-être cela ne m'a-t-il pas gardé dans ses pensées, mais je l'ai gardée elle dans les miennes ! Douze heures plus tard, à moitié allongé dans le siège d'un véhicule tout-terrain du genre tape-cul, je fléchissais mon poignet : il était toujours là, caché sous ma grosse moufle – un étroit bracelet d'argent ciselé, poli par les ans, entrelacé de cheveux brillants et noirs comme l'ébène. Je souris bêtement rien que d'y penser ; ou plutôt je continuai à sourire, puisque tout ce sacré voyage à vous arracher les tripes s'était déroulé dans une béatitude embrumée, tandis que je me répétais les souvenirs de la veille au soir. Je rougis, ou quelqu'un, dans ma tête, rougit pour moi, en dépit du fait que Faoud, mon guide, semblait ignorer totalement mes rêves éveillés – et jusqu'à ma présence. Je jetai un coup d'œil sur lui, ses bajoues se répandaient avantageusement sur l'anneau de serrage de son costume pressurisé, ses cheveux étaient ramenés en avant, à grand renfort de vaseline, en une houppe qui n'était plus de mode depuis dix bonnes années. La radio, crachotante et crépitante, braillait de la musique arabe traditionnelle – celle qu'ETHANAC apprécie pour ses subtils glissements de ton mais qui, après un an d'écoute, me donnait envie de devenir sourd. Faoud, souriant de contentement, faisait claquer son

chewing-gum en mesure. Il avait l'air bon enfant et m'avait été chaudement recommandé par l'employé de l'agence de voyage ; mais je voyais bien qu'il pensait que j'étais fou.

Peut-être avait-il de bonnes raisons pour cela. Je vérifiai d'un coup d'œil la présence de ma veste isotherme – ou plutôt l'absence de ma combinaison pressurisée... aucun environnement portatif n'était toléré par les moines de Debre Damo. Je m'étais procuré un respirateur O₂ dont même ces puristes ne pouvaient se passer, mais qui devait me laisser avec l'impression d'être, sur Terre, au sommet d'une montagne de trois mille mètres – perspective qui ne me souriait guère.

Grâce aux informations fournies par Hana et aux compétences techniques d'ETHANAC, je m'étais aménagé un asile d'urgence au sein de l'environnement « naturel » des transplantés de Debre Damo. Mais l'employé de l'agence avait bien souligné que jamais ma tête coiffée d'un casque ne passerait la porte du couvent. La règle était très stricte là-dessus. J'avais du mal à croire qu'un capitaliste influent puisse rechercher, volontairement, un tel ascétisme... et Khorram Kabir demeurait là depuis de nombreuses années. Et d'autres y étaient venus, d'après mes contrôles de données. Était-ce pour conférer secrètement avec lui ? Je me demandai si ce fait me rendrait les choses plus aisées ou plus difficiles. Lors de mes sondages, j'avais découvert un autre détail intéressant ; lorsque les moines étaient arrivés de la Terre, il y a treize ans, on avait construit le monastère sur un terrain dont Khorram Kabir était le propriétaire. Ce qui pouvait signifier beaucoup de choses qu'il valait mieux garder à la mémoire.

Le véhicule tout-terrain aux pneus ballons fit un saut de kangourou en franchissant quelque chose de dur. Faoud ne se laissait détourner par rien, y compris ma tendance au mal de voiture. Je regardai désespérément par la fenêtre émerger de notre propre tourbillon de poussière une étendue de pierres rouges tachées de noir par la suie, grosses comme des maisons. Elles me rappelaient les ruines des villes incendiées par la guerre, et c'était une image particulièrement déprimante. Afin de fondre les calottes glaciaires de Mars et d'empêcher qu'elles ne se reforment – et tirer ainsi profit de toute l'atmosphère virtuellement utilisable – les hommes avaient dû garder, dispersée à la surface des pôles, une réserve permanente de matière présentant un albédo très faible. Cherchant dans leurs expériences passées comment réaliser cela facilement, les colons en étaient venus à utiliser la source la moins coûteuse et la plus sûre : la pollution industrielle. Quand les

Martiens disent, « Notre produit le plus important, c'est la pollution », ils ne plaisantent pas. Les Américains au nord, les Arabes et leurs alliés au sud, raffinent par les procédés les plus encrassants du minerai qui sera expédié sur Terre – et le produit ne tient qu'une place secondaire par rapport au processus lui-même.

Bien que capable d'apprécier le fait que sans la pollution les colons n'auraient pu survivre, et par conséquent moi non plus, je ne m'étais pas encore débarrassé de mon conditionnement de terrien vis-à-vis de la destruction de la Nature. Je ne suis pas un Végé bon teint, mais je suis content de ne pas avoir à visiter plus souvent le pôle sud.

Je tapotai la boîte d'ETHANAC pour nous rassurer tous. Pendant les heures que j'avais passées à penser à Hana, il avait analysé les bandes que j'avais réussi à dégoter sur le Ge'ez, langage qu'utilisaient les moines, et il avait établi une comparaison linguistique avec l'Arabe, auquel il ressemblait. Je laissai son analyse s'infiltrer dans mon esprit conscient et s'y fixer, afin de pouvoir m'y référer facilement. C'est chouette d'apprendre aussi rapidement.

« Nous y voilà, *haji* – » Faoud appelait tout le monde *haji*, titre à la fois religieux et seigneurial. Il me montrait du doigt, au-delà du cadran de bord, le sol plat, brûlé et sinistre qui s'étendait devant nous.

Je scrutai avec soumission le paysage, m'attendant à voir quelque point culminant solitaire et inaccessible, puisque *Debre Damo* signifie *Montagne sainte*, et que, sur Terre, les premiers moines s'étaient installés sur un tel site. Mais, au lieu de cela, je vis que nous allions bientôt plonger dans un canyon qui venait de s'ouvrir en face de nous – « Prenez garde au trou ! »

Faoud me sourit, avec cette tolérance bénigne que l'on réserve aux débiles mentaux. « C'est là que vous allez, *haji*. Le monastère est tout au fond. »

J'écarquillai les yeux tandis que nous poursuivions notre route vers la catastrophe, à la vitesse de dix mètres par seconde, et je me demandai s'il avait vraiment l'intention de nous faire passer par-dessus bord. Mais, au dernier moment, il se souvint qu'il avait des freins et nous nous arrê tâmes brusquement, dans un nuage de poussière.

Elle retomba en se déposant sur le pare-brise, et ce n'est qu'après avoir mis mon casque et être descendu de voiture que je m'aperçus que quelqu'un nous attendait. Une silhouette empaquetée dans des vêtements grossiers et qui ressemblait à une effigie de boue ; en procédant par élimination, j'en

vins à penser qu'il devait s'agir du comité d'accueil du monastère. Comme nous approchions de lui, je vis les mystérieuses profondeurs du canyon rougoyer étrangement. *Était-ce une auréole de sainteté ?* Bien que je sois habituellement agnostique, cette vue m'en imposa.

Faoud et le moine échangèrent quelques salutations en Ge'ez. J'écoutai, essayant d'acquérir une appréhension fonctionnelle de ce nouveau langage... en même temps que je me répétais, par la méthode Coué, que je n'étais pas en train de suffoquer ; ce qui m'empêchait de bien fixer mon attention. Quand la pression atmosphérique n'est que le dixième de celle de la Terre, même l'oxygène laisse quelque chose à désirer. Je haletai poliment tandis que Faoud me présentait avec de grands gestes à ce moine dont le nom pouvait se traduire grossièrement : Frère Prospérité. Le moine me salua d'un geste de tête avec une expression impénétrable ; ses yeux noirs se plissèrent au-dessus de son masque à oxygène et il pointa un doigt soupçonneux sur la boîte d'ETHANAC suspendue à mon épaule. « Pas de machines. »

J'exposai mes explications habituelles en Anglo, et Faoud les traduisit. Heureusement, il ne s'en remettait pas seulement à la prière pour guérir ; je le vis acquiescer de la tête, puis ils discutèrent fric... Fric ?

« Il dit que la descente jusqu'au monastère coûte maintenant deux seeyas, *haji*. »

« Deux seeyas ? D'ici jusqu'en bas ? C'est un tarif un peu... mondain, non ? » *Pas étonnant qu'il s'appelle Frère Prospérité.*

Faoud haussa les épaules. « C'est un dur travail pour lui. Et puis, c'est la tradition ; sur Terre, ils ont fait payer les gens pendant des siècles. Vous pouvez marchander la descente, si vous voulez : vous l'obtiendrez peut-être à un meilleur prix – »

Je fouillai de mauvaise grâce dans la poche de mon havresac et sortis deux billets. « Allons-y, payez-le. » Le froid commençait à rendre collante la pellicule de mes verres de contact ; je clignai des yeux avec beaucoup de difficulté.

Ils hochèrent tous les deux la tête, ce que je décidai d'interpréter comme une approbation. « Eh bien, je reviendrai la semaine prochaine, *haji* », dit allègrement Faoud en regagnant d'un pas traînant son véhicule.

« J'espère que vous allez bien vous reposer », ajouta-t-il, comme si ma venue ici était la meilleure preuve que j'en avais bien besoin. « Sinon – » il haussa les épaules et ouvrit sa portière « – vous serez bien obligé d'y

rester ». La portière claqua derrière lui et il mit en marche le groupe moteur. Le véhicule recula, fit demi-tour et bondit en avant, comme si Faoud était soudain pris d'une envie folle de revenir à la civilisation. Et je comprenais tout à fait ce qu'il éprouvait.

Ils auraient dû appeler cet endroit le Saint Trou... Je me retournai vers le canyon embrasé et Frère Prospérité me tendit un harnais de cuir. Je le regardai, puis regardai le harnais et me sentis défaillir. Il y avait, au bord du canyon, une série de roues et de poulies gigantesques, qui avaient l'air particulièrement délabrées – *Qu'est-ce que je suis venu faire ici ?* « Faoud ! » criai-je en revenant sur mes pas et en agitant ma corde. Mais il n'y avait plus qu'un nuage de poussière qui serpentait et disparaissait au loin, et dans cet air « raréfié », mon cri mourut d'horrible impuissance. Mon bras retomba, lourd comme du plomb, et je soufflai comme un asmathique.

Résigné, je passai devant le moine et traînai la patte jusqu'au bord de la falaise, pour voir ce qui m'attendait. « Ouai. » Je reculai de nouveau, les yeux fermés. « Allah'akbar ! » C'était dommage que je ne me sois pas encore habitué à l'échelle gigantesque à laquelle Mère Nature avait décoré Mars – cette faille, c'était de la broutille, mais elle avait tout de même quatre kilomètres de large sur, au moins, un ou deux de profondeur. Les parois en étaient polies, et cela, j'en étais sûr, n'avait rien à faire avec la Nature. Les hommes avaient bricolé par ici, et le fait que seules la partie supérieure de cette paroi et la partie inférieure de celle qui lui faisait face étaient coupées net et unies comme un miroir, m'en fournit la raison : concentrer la chaleur du soleil. Les parois agissaient comme une série de réflecteurs qui concentraient la chaleur des longs jours de l'été au fond du canyon. Et la seule manière d'y descendre, c'était de se laisser tomber sur cinq cents mètres avec... *ceci ?* Je contemplai de nouveau le harnais. C'était cela ou rester assis sur cette plaine glacée et se transformer en sorbet humain.

Le moine me regardait patiemment, comme s'il avait l'habitude d'assister à cette valse hésitation.

Je me mis à enfiler le harnais.

Je n'ai gardé le souvenir que d'une seule pensée cohérente, qui me vint en descendant le long du versant brûlant et aveuglant de la falaise : j'étais vraiment content de ne pas avoir marchandé et de lui avoir donné les deux seeyas.

Au pied de la falaise miroir, la paroi naturelle du canyon se prolongeait en un chaos légèrement plus raisonnable de crevasses et d'arêtes. Lorsque j'eus surmonté la brève crise d'hystérie de Yarrow, je trouvai enfin une piste zigzagante qui guida mes jambes tremblantes jusqu'au fond du canyon. Cette randonnée me prit presque tout l'après-midi. Lorsque, essoufflé, suant et démoralisé, j'arrivais en bas, les ombres marron de l'automne avaient tout envahi. Tandis que je peinais par les champs en friche jusqu'au dôme transparent qui abritait les bâtiments du monastère, la nuit tomba et je me sentais prêt à supplier afin d'obtenir droit d'asile.

Le moine m'entraîna dans le sas, comme si j'étais le Fils Prodigue ; le dôme n'était pas pressurisé, mais au moins y respirait-on de l'oxygène pur. On me fit traverser, à la lumière d'une bougie, ce qu'à l'odeur je pris pour une basse-cour, et l'on me servit un délicieux bol de brouet, bien chaud, puis on me fourra pour la nuit dans une minuscule hutte. J'y fis de biens étranges rêves.

Aux petites heures encore obscures du matin, Yarrow s'éveilla au bruit des chants et des cloches, et se demanda, avec à propos : « Bon Dieu, où suis-je ? » Après que la mémoire nous fut revenue, je restai étendu dans les ténèbres glaciales, sur cette couche dure, emmaillotté dans des couvertures rêches, à me demander *pourquoi* j'étais là. Ce qui me rappela où j'avais passé la nuit dernière et avec qui, et il me fallut un bon moment avant de revenir à mon sujet... j'étais venu ici pour jouter avec l'ordinateur de Khorram Kabir, au nom de la Liberté et portant au poignet le gage d'amour de ma Dame – ce qui me parut brusquement tout à fait absurde. Ma belle dame – qui était un peu bohémienne. Et ethnohistorienne, disait-elle. Spécialisée dans l'étude des rites magiques soi-disant « primitifs ». Le Vaudou, les envoûtements... les philtres d'amour ? « *Vous saurez ainsi que vous êtes dans mes pensées...* Était-ce possible ? Est-ce que j'avais été ensorcelé ?

Bien sûr que non. Pour lutter contre les ténèbres, je cherchai à tâtons le briquet à silex et allumai cérémonieusement la bougie, dont la flamme était si brillante dans cette atmosphère d'oxygène pur. Quelle sorte de régression était-ce là ? On avait scientifiquement prouvé que les rognures d'ongles et les démêlures de cheveux ne possédaient aucun pouvoir magique. Que tout cela n'existait que dans l'esprit du spectateur. *Meine Gedanken sind frei*, bon Dieu ! Si je n'étais pas capable d'assumer seul cette grotesque situation, alors je ne méritais pas le nom d'homme...

Après un humble petit déjeuner, on m'emmena voir le supérieur, un petit homme vif qui faisait de grands gestes ; il daigna accepter mes billets et parla, beaucoup en Arabe et peu en Anglo, me souhaitant la bienvenue en ces deux langues. Cependant, Khorram Kabir n'apparut pas. J'étais libre de manger, de dormir et de prier, pas nécessairement dans cet ordre. Je pouvais même me faire descendre au fond d'un trou, si je le désirais, et y rester à méditer en paix. Je déclinai l'invitation. Les moines participaient à des offices ; on m'encouragea à les suivre, aussi longtemps que je n'incommodais personne. Je me demandai si j'y verrai Khorram Kabir. Cela paraissait incroyable, pour ne pas dire plus, qu'il puisse contrôler son empire d'une place comme celle-ci – qui était bien, d'après ce que j'en avais pu voir, le néant auquel l'ordre aspirait. Ici, dans les territoires arabes, un homme qui abandonnait la vie du monde pour se joindre à une secte religieuse n'était plus considéré comme une personne ; il n'avait plus de taxes à payer, plus de dettes à rembourser (fait qui tendrait à garantir un bon nombre de recrues) – son corps même était déclaré mort. J'avais entendu dire plus d'une fois que Khorram Kabir était mort ou sénile, et ce dernier cas n'était pas mieux pour un homme dans sa position... à moins que le terminal ne soit réellement ici. Je jetai mon manteau sur ma bure rugueuse, avec un enthousiasme tout neuf, et je sortis, pensif.

Quand le paresseux soleil d'automne apparut enfin dans le canyon, je dressai une carte mentale de tout ce qu'il y avait dans et sous le dôme, et hors du dôme, et cela avec l'aide d'*ETHANAC*. C'était plus compliqué que je ne l'avais imaginé : le complexe était un vrai labyrinthe d'unités plus petites et de huttes faites de pierres indigènes et entassées par un géant interrompu dans son travail, séparées par de hauts murs de moellons et tout un réseau d'allées qui engendraient la claustrophobie. Ce que j'avais pris, hier au soir, à l'odeur, pour un poulailler, était en réalité la cour principale, abondamment peuplée de volaille à qui l'on avait oublié d'enseigner la propreté. À l'une de ses extrémités se dressait l'église, impressionnant rectangle de trois étages dominant la mer de huttes rondes. Ses murs étaient aussi de pierre et des montants en acier soutenaient les étages supérieurs ; ce bâtiment trop rutilant faisait penser à un hélicoptère parmi des ptérodactyles. Je trébuchai sur un poulet en me remémorant l'éthique situationnelle. Dieu seul savait, d'ailleurs, où ils auraient trouvé des montants en bois sur Mars. Ce rejeton de la secte avait dû être progressiste,

pour quitter ainsi la Terre, il y a treize ans... et Quelqu'un avait dû payer le voyage. Je me demandai s'ils avaient jamais eu le choix...

Mais, nulle part je ne vis quelque chose d'assez vaguement anachronique pour être le quartier-général secret de l'empire international mené par un seul homme. Aucune « haute cuisine »[4] révélatrice, mijotant parmi les pots de ragoûts de légumes, aucun écran parmi les fresques représentant des pieds ailés, aucune canalisation laissant soupçonner l'existence d'une installation sanitaire intérieure... malheureusement. Si Khorram Kabir avait fait de ce monastère sa résidence principale, alors il devait mener réellement la vie d'un anachorète ascétique – et n'importe laquelle de ces paisibles silhouettes en robes de bure, s'adonnant à leurs humbles occupations quotidiennes, pouvait être celle de l'homme le plus riche du système solaire. Je me mis à les scruter du regard, mais impossible de découvrir Kabir parmi ces robes de laine blanche et ces Visages solennels. Et ils étaient tous enclins à me bénir.

J'assistai à l'office du soir, à la chapelle, jetant à la dérobée des coups d'œil sur tous ces visages éclairés par la lumière clignotante des cierges. Je laissai ETHANAC chanter en pilotage automatique et mener son analyse de ma carte mentale, et j'essayai de voir si j'avais laissé passer quelque chose. Une pièce secrète ?... Non. Il ne restait que les dépendances de l'église qui, m'avait-on dit, étaient interdites aux étrangers. J'abandonnai mes réflexions et tentai de prier.

En regagnant ma hutte, j'entendis trois moines discuter de l'arrivée d'un autre invité qui, lui, à ce que je crus comprendre, était un habitué. Et j'aurais juré avoir entendu quelqu'un parler d'hélicoptère.

Mais c'est tout ce que je pus comprendre de leur conversation, et je n'étais même pas sûr que cela ait une signification quelconque. Je me retrouvais sans idée sur ce que je pourrais tenter le lendemain. Kabir *devait* être là, je savais que l'ordinateur du Xanadu n'avait pas pu mentir. Mais bon sang, il était donc invisible ! Je pensai à Hana et aux autres que j'allais peut-être décevoir... Et puis, je pensai plus particulièrement à Hana, et restai éveillé sur ma couche jusque tard dans la nuit, en proie à des pensées impures.

Ce qui prouve que même le vice a ses vertus. Parce que si je n'étais pas resté éveillé, peut-être n'aurais-je pas repéré les vibrations presque imperceptibles d'un... hélicoptère en train d'atterrir ? Ce type de vibration et ma tendance à écouter aux portes firent aussitôt bon ménage. Je me levai

et risquai un coup d'œil par la porte de ma hutte. Elle était située tout près de la paroi du dôme, et au travers je vis... des lumières, les lumières d'un atterrissage qui se réfléchissaient sur les parois du canyon, dessinant en ombre chinoise la silhouette vaguement obscène d'un hélico martien à double rotor. On ne voit pas souvent d'hélicoptère sur Mars, la pression de l'air étant ce qu'elle est ; et entrer et sortir de ce canyon, pour un pilote, ce ne devait pas être de la rigolade... Et puis, je vis apparaître une silhouette solitaire en combinaison pressurisée... Je décidai qu'il ne s'agissait pas là d'un visiteur ordinaire.

Je me précipitai sur mes vêtements et me glissai furtivement dans le labyrinthe des allées, aussi vite que possible étant donné que les moines ne croyaient pas non plus aux éclairages nocturnes. J'atteignis la cour principale sans m'être cassé une jambe, juste à temps pour voir l'inconnu la traverser, escorté de deux moines portant des bougies. Ils entrèrent dans l'église. L'église... le seul bâtiment que je n'avais pas exploré puisqu'il était interdit aux profanes.

Ce qui était pourtant le cas. Je pris la mouche : pourquoi lui et pas moi ? Et Kabir alors ? Était-ce lui, ce visiteur nocturne ? Ce monastère n'était-il qu'un leurre où il venait seulement chercher son courrier ? Et consulter son réseau d'ordinateurs : pour quelle autre raison s'introduirait-il ici en catimini, à cette heure de la nuit ? J'étais prêt à parier qu'il ne venait pas prier pour ses péchés.

Je me pelotonnai contre le mur, attendant qu'il ait fini son travail pour accomplir le mien... et j'attendis, j'attendis. Les moines devaient avoir quelques piles solaires qui leur fournissaient de la chaleur et les empêchaient de geler à mort pendant la nuit. J'aurais souhaité qu'ils se montrent un peu plus charitables, quant à leur quantité.

Mais enfin, mon impatience fut récompensée : la silhouette en combinaison et son escorte, nimbées de la lumière vacillante des bougies, se traînèrent hors de l'église et traversèrent la cour ; mais pas vers le sas. Apparemment, il n'avait pas fini de lire son courrier. Je me demandai alors si je devais obéir à mon instinct, c'est-à-dire me recoucher jusqu'à ce qu'il soit parti. Mais, de l'autre côté, plus tard dans la nuit, il ferait encore plus froid, et qui sait combien de temps il avait l'intention de rester ?

Je traversai la cour au galop, traînant derrière moi de vagues ombres, dans ce double clair de lune voilé. Les poulets juchés sur leurs perchoirs ne me prêtèrent pas plus d'attention qu'à Kabir ; peut-être étaient-ils dans le

coma. J'entrai dans l'église, et une fois en sûreté à l'intérieur, je sortis la lampe électrique pas plus grosse que mon doigt que j'avais cachée dans la boîte d'ETHANAC. Et juste pour faire bonne mesure, je tapotai le bracelet d'argent d'Hana : *Ne m'abandonnez pas, Dame Chance*.

J'allumai la lampe et traversai la chapelle où j'avais prié ce soir, jusqu'à un portail garni d'un rideau qui s'ouvrait dans le mur opposé. Et là, j'hésitai un instant, à la pensée de commettre un sacrilège. Le fait que les moines laissent Kabir utiliser leurs lieux sacrés n'impliquait pas qu'ils étaient d'accord pour que je fasse de même. Après tout, il était leur bienfaiteur et devait jouir à ce titre de dispenses particulières ; qui ne s'appliquaient pas à moi, venu ici dans l'intention de le saboter. Mais personne ne pouvait nier que mes intentions étaient pures ; et mon éthique situationnelle était aussi défendable que n'importe quelle autre.

J'écartai la portière et pénétrai dans la pièce. Il y avait un autre portail dans le mur opposé, lui aussi fermé par un rideau. La tapisserie en était plus élaborée et je compris qu'il devait s'agir du sanctuaire qui renfermait les reliques sacrées que seuls certains moines avaient le droit de voir. Je promenai le faisceau de ma lampe dans toute la pièce et il révéla des manuscrits posés sur des tables poussiéreuses, des croix de métal précieux travaillé en filigrane complexe, des fresques de la vie des saints, des écrans encastrés... des écrans ?

Oui, c'était bien là, Contre la surface rugueuse du mur, un écran rectangulaire attendait qu'on lui donne la chance de s'exprimer ; en dessous, une petite console à clavier ; un seul fauteuil : un terminal d'ordinateur. Tout l'empire de Khorram Kabir était devant moi, sans défense et sans défiance... Je restai là debout, assouplissant mes doigts gelés et m'abandonnant aux rêves les plus fous. Puis je m'assis et me mis au travail.

L'écran baigna les saints d'une lueur surnaturelle lorsque j'établis le contact avec le terminal. Je branchai la prise d'ETHANAC dans la console et le laissai me prendre mentalement par la main pour voyager dans cet incroyable esprit mécanique. Il se mit en route avec de petites bribes de code et des mots de passe qu'il avait filtrés des banques de données du Xanadu, se faisant passer pour une entrée des bénéfices de l'hôtel, afin d'attirer l'attention du système. Je me demandai brusquement qui introduisait les comptes du Xanadu, puisqu'il n'y avait pas de liaison directe ; Kabir lui-même, peut-être ? Mais cela n'avait pas grande

importance... ETHANAC se mit à entrer des données incohérentes, pour mettre en éveil le contrôleur de données et se former ainsi une idée plus claire de la manière dont le système fonctionnait. Le contrôleur se manifesta enfin et je me sentis comme un arriviste qui vient d'obtenir sa première invitation à un grand bal.

Mais, il y avait d'autres mondes intérieurs à conquérir : c'était probablement l'ordinateur le plus gigantesque et le plus complexe jamais conçu = un véritable paradis de programmes à l'intérieur d'autres programmes – en casse-têtes chinois –, de hiérarchies de programmes, d'archives constituant comme un panthéon de dieux étranges. Je me demandai ce que l'on ressentait réellement lorsqu'on faisait partie du réseau, lorsqu'on comprenait vraiment ne serait-ce qu'un fragment de ce réseau, et ce que j'éprouverais si ce fragment devenait partie intégrante de mon moi...

Pas cette fois-ci. J'étais ici pour localiser un sous-système spécifique et en relever les points faibles ; je ne pouvais me permettre de traiter cette mission comme un divertissement professionnel. Cela aurait pu attirer l'attention, et l'un de mes plus gros soucis c'était justement d'éviter de me faire repérer par les programmes-portiers du système. Mais toute « l'éducation » d'ETHANAC avait été orientée en ce sens : réaliser ce type d'insertion illégale sans déclencher les systèmes d'alarme, et si quelqu'un pouvait nous faire passer les pièges électroniques, c'était bien lui. Nous avions appris pas mal de choses depuis que j'avais fait sauter les plombs de Big Brother... Cette fois-ci, j'allais bien me garder d'éveiller de nouveaux amis, si c'était possible.

Assis là, je le sentais filtrer, et fouiller, et renoncer ici, et tenter là, et sonder pour trouver une minuscule faille, et puis une autre ; des points faibles qui lui permettraient de se glisser d'un sous-programme à un autre, de pénétrer un peu plus loin à chaque fois. Je pensai au système démodé du Xanadu... s'y introduire avait été aussi simple que d'ouvrir une porte ; pénétrer dans celui-là, c'était l'équivalent de forcer un coffre-fort. Le processus impliquait des milliers d'échecs pour un succès ; mais ETHANAC pouvait le tenter, et à un rythme que j'étais physiquement incapable de suivre. L'analyse sous-sentante était une sensation bien étrange, plus rapide que la pensée... je sentais les choses arriver sans savoir comment, un peu comme un joueur de tennis frappe la balle. Le temps était

devenu informe, le monde extérieur ressemblait à de la mélasse. C'était presque une méditation... Le Zen et l'Art de Mater un Ordinateur.

Mon entrée par effraction dans ce réseau d'ordinateurs serait, et d'une manière très perverse, la plus grande réalisation de toute mon existence : je découvris qu'en pénétrant dans le système par cet accès, j'avais choisi l'approche la plus difficile. Parce que l'ordinateur devait être ici sur Mars... peut-être même dans cette pièce... Il n'y avait pas le moindre retard dans les réponses. Si ses parties mécaniques avaient été situées sur Terre, je n'aurais eu affaire qu'à son système nerveux autonome, à des réflexes de défense très peu adaptables, comme lorsque le médecin vous frappe le genou avec son petit marteau. Le retard aurait effectivement empêché les programmes-portiers de me barrer le passage. Mais, la situation était inverse, ce qui signifiait qu'ETHANAC avait rencontré le défi de sa vie. Même lorsqu'un système n'était protégé que par des défenses à distance, personne n'avait encore réussi à s'y introduire depuis la Terre... Je me demandai si ETHANAC n'était pas en train d'accomplir, ironiquement, le but que s'étaient proposé ses créateurs.

Ce n'était pas seulement le plus grand système auquel nous nous soyons jamais attaqué ; je commençai à penser que c'était aussi le plus étrange. C'était presque comme si je l'avais programmé moi-même... et ce n'était pas un compliment. Je suis le plus fort du système solaire pour découvrir et corriger les erreurs, mais je n'ai absolument aucun sens de l'art de la programmation. Je n'ai pas besoin de m'en occuper, je vais tout droit au langage machine. Ce qui signifie qu'une fois que j'ai fait quelque chose, les autres mettent un sacré temps à démêler mon travail. On dit qu'un chameau, c'est un cheval dont les parties ont été assemblées par un comité ; eh bien, je suis un comité à moi tout seul, une bénédiction et une malédiction en une seule personne, comme m'a dit une fois mon patron... Et le logiciel de cette machine ressemblait tout à fait à ça. C'était peut-être une mesure de sécurité : rien n'était à son emplacement logique, tout était enfoui sous des piles de données sans lien entre elles. J'avais l'impression de me glisser dans les communs du château d'un collectionneur de détritiques, encombrés jusqu'au plafond de bouts de ferraille et de vieux listings. Et pourtant, je devais m'y frayer un chemin jusqu'à la salle de contrôle, jusqu'au donjon du château, où se trouvaient les programmes du superviseur qui me permettraient de tout manipuler à mon gré...

Et puis, avec un sentiment de jubilation, je compris que mon désir s'était réalisé. Les médecins enterrent leurs erreurs, et les programmeurs aussi, s'ils le peuvent... mais la chance de celui-là venait de s'épuiser. J'avais laissé de côté plusieurs erreurs évidentes, justement parce qu'elles étaient trop évidentes. Mais cette fois, je venais de découvrir une anomalie complètement aberrante et j'allais pouvoir utiliser son existence même pour sortir les routines de gestion des anomalies du superviseur. On abaisserait le pont-levis, on me prendrait pour un Noble Programmeur, et je pourrais entrer...

... et vous attirer de gros ennuis. Des circuits se fermèrent, des contacts gelèrent, les gardes vinrent à moi l'épée à la main... j'avais déclenché la sonnette d'alarme. J'étais tombé tout droit dans un piège de sécurité et maintenant j'étais...

Qui êtes-vous ? demanda une voix empreinte d'incrédulité.

Je deviens dingue ? Je secouai la tête comme un chat assommé.

J'ai cru entendre... ?

Vous êtes pris, Ethan Ring. Vous ne pouvez fuir. Je vous attendais...

Des voix. Maintenant, je savais ce que Jeanne d'Arc avait dû ressentir.

Dites-moi qui vous êtes et ce que vous êtes !

Ma première idée fut que je venais, par inadvertance, de créer un autre monstre, d'éveiller ce système à la vie. Mais je n'avais jamais entendu de voix. Même ETHANAC n'avait été qu'à moitié rationnel, pendant ses premières heures... Qui – *qui êtes-vous ?* Je sous-vocalisai cette pensée avec une ombre d'insolence.

Je suis Khorram Kabir.

C'était donc cela : Un ordinateur mégalomane qui se prenait pour son créateur... *Ou était-ce... ?* Était-ce possible ? Ce système en patchwork était-il conscient depuis le début ; est-ce que quelqu'un avait réussi l'impossible... transformer un esprit humain, une personnalité, en logiciel ?

Exactement, dit la voix dans ma tête d'un air fat : la sensation que provoquaient ces paroles télépathiques ressemblait à cette irritation qui vous chatouille la gorge et que la toux ne soulage pas.

Alors, j'allais au moins pouvoir mettre fin à toutes ces rumeurs. Khorram Kabir n'était ni sénile, ni mort. Oh non – il était vivant et bien vivant, au sein d'un ordinateur. Il était littéralement devenu une non-personne, il s'était retiré du monde et il avait renoncé à son corps mortel, au

sens fort du terme. Son corps mortel... Si c'était Khorram Kabir, alors quel était cet étranger que j'avais vu cette nuit ?

Comme pour me donner la réplique, une voix se fit entendre derrière moi, « Tiens, Mr Ring. Quelle agréable surprise. »

Tourner alors la tête, ce fut la chose la plus difficile que j'aie jamais accomplie de ma vie. Parce que je savais que cette voix de lapin étranglé ne pouvait appartenir qu'à un seul homme... Je me retournai pour le voir.

Pourquoi, une fois dans ma vie, ne me suis-je pas trompé ? Salad était là à l'autre bout de la pièce, le casque à la main, son crâne chauve rayonnant tout autant que la satisfaction meurtrière que je lisai dans ses yeux.

Je bondis de mon siège tout en essayant de retirer du panneau la prise d'ETHANAC. Mais, impossible de la libérer. Kabir l'avait verrouillée à la console. Je restai là à tirailler, comme le Garçon qui se serait coincé le doigt dans la Digue. « Mais, laissez-moi partir, bon sang ! »

Salad me lorgna en silence, d'un air méchant et appréciateur, puis il sortit son revolver.

Je m'immobilisai, surpris que j'étais les pantalons baissés et la main dans le pot de confiture. « Je sais de quoi j'ai l'air, je sais ce que vous pensez, mais en fait j'étais seulement... »

Le revolver cracha une seule fois, en silence, et une espèce de hache invisible me frappa au genou. Je retombai dans le fauteuil avec un cri d'angoisse et j'étreignis ma jambe avec incrédulité.

« Je suis si heureux que ce soit vous, Mr Ring, » dit Salad avec amabilité. « Vous qui avez trahi notre accord. Vous qui avez porté un tel préjudice à l'hôtel. Vous qui êtes parti sans rien régler... » Un sourire s'épanouit sur son visage, qui aurait rendu justice à un maniaque homicide. « Eh bien, maintenant, vous allez payer pour tout cela, Mr Ring. Parce que Mr Kabir désire toujours savoir qui vous a engagé. Et je vais vous faire dire de qui il s'agit... Mais, je vous en prie, ne me le dites pas trop vite ; cela gâcherait tout le plaisir ! » D'une seconde à l'autre, il allait se mettre à saliver. Il leva de nouveau son arme.

« Oh, mon Dieu, » me lamentai-je, trop abasourdi pour aligner deux idées. « Oh, mon Dieu. Venez à mon aide, Kabir, je vous en prie, vous n'avez sûrement pas envie de le sentir me faire cela ! Arrêtez-le, vous pouvez l'arrêter ! » Je ne sais d'où me vint cette inspiration, mais il se peut que ce soit du ciel.

Parce que l'écran qui était en face de moi s'éclaira et dit en lettres de dix centimètres, « ARRÊTEZ, SALAD. »

« Regardez ! » braillai-je en tapant l'écran avec frénésie. « Regardez, regardez ! »

Salad baissa son arme et ses yeux s'agrandirent de surprise. Puis ils se rétrécirent de nouveau. « C'est une supercherie. Vous avez trifouillé là-dedans ! »

« Ce n'est pas une supercherie ! » C'est dur de crier sans se mordre la langue quand on claque des dents.

« Salad », de nouveaux mots apparurent, mais en plus petits caractères, « c'est Kabir ». Une séquence en code s'inscrivit à la suite. « Je désire questionner cet homme moi-même, à ma manière. Ne le touchez pas, à moins que je ne vous en donne l'ordre. Compris ? »

« Mais vous aviez dit... » Salad laissa pendre son arme, l'air incrédule. « Compris, monsieur. Je ne savais pas que vous pouviez – nous entendre, monsieur. »

« Il y a beaucoup de choses que vous ignorez à mon sujet, Salad », dit l'écran. « Et que vous ignorerez toujours. »

Y compris le fait que Kabir pouvait lire mes pensées... *Ainsi, vous vous en remettez à ma merci, Ethan Ring ?* Sa télépathie électronique formait des mots, dans mon esprit, à la vitesse de la pensée ; l'écran s'éteignit. *Oui, Mr Kabir*, pensai-je avec soumission. *Merci, monsieur*. Si ma voix mentale avait pu trembler, elle l'aurait fait.

Il y a bien longtemps que je n'ai pas ressenti – la douleur, Ring. J'avais oublié combien je la détestais...

Vous n'êtes pas le seul. Je baissai les yeux sur ma jambe de pantalon trempée de sang, et je me demandai s'il désirait se rappeler ce que cela faisait de vomir. *ETHANAC, au secours* – Cela bourdonna légèrement dans ma tête tandis qu'il amortissait les récepteurs de douleur. Ouf... mon esprit s'éclaircit. *Ça a marché*.

Revenons à ma première question, à laquelle vous n'avez pas répondu, Ring. Qui êtes-vous, qu'est-ce que vous êtes ? Êtes-vous un homme ou une machine ? Je n'ai jamais contacté quelqu'un comme vous auparavant. Je ne savais pas qu'une telle créature pouvait exister.

Je réalisai que la pensée consciente s'exprimait en Arabe. Pour me faire bien voir, je changeai de langue. *C'est mutuel, monsieur. Je suis les deux.*

Un homme assis à votre terminal ; une machine branchée à votre console ; un esprit composé des deux. Je lui exposai mon analogie des trois couleurs.

Une vraie symbiose ? Racontez-moi tout sur vous – Je sentis une avidité poignante envahir mon esprit.

Tout a commencé il y a un an... Pour la seconde fois en deux jours, et sur un ordre que je ne pouvais éluder, je me retrouvai en ballade dans les sentiers de ma mémoire... Et je suis arrivé sur Mars en me faisant passer pour une caisse de mortadelle. J'ai travaillé dans les territoires arabes pendant presque un an, à la maintenance du logiciel.

Bien sûr. J'aurais juré entendre un petit rire. Maintenant, dites-moi comment vous êtes venu vous fourrer dans ce pétrin ?

Je gomme mes souvenirs d'un jet de parasites avant qu'il n'en lise trop. Désolé, c'est top secret.

Je peux vous le faire dire. Et Salad peut...

Oh non – Je jetai un coup d'œil sur Salad qui attendait là comme un vautour – crâne déplumé compris ; la panique s'empara de nouveau de moi.

Ne paniquez pas, Ring. Vous m'intéressez beaucoup trop pour que je vous gaspille au sujet de quelque chose de si peu important. Surtout que vous avez échoué à accomplir ce que vous tentiez.

L'horreur qui avait commencé à m'envahir fit place au soulagement, puis à la consternation. J'avais échoué, ETHANAC avait échoué, ce système était trop malin pour nous. Je me demandai si ETHANAC, relié à l'esprit supérieur qui aurait dû être son partenaire, aurait réussi... Je me sentis pris de vertige et comme vidé. Quelque chose de chaud et de mouillé s'accumulait dans ma botte droite. Merci, pensai-je.

Vous me fascinez, Ring. Et je vous envie.

Moi ?

Oui. Il y a des choses que même moi je ne peux commander. Vous possédez les cinq choses que je n'ai jamais pu acheter, malgré toute ma fortune – les cinq sens de l'être humain. Je ne peux pas vous voir, je ne peux rien voir. Je ne peux ni entendre, ni toucher, ni goûter, ni sentir. Et je ne peux revenir en arrière... mon corps est mort et enterré. Ce bref moment de partage de vos cinq sens – je ne m'étais jamais approché ainsi du monde extérieur depuis treize années. Par Allah, vous ne savez pas ce que cela signifie pour moi d'avoir découvert votre existence. Et vous êtes le seul ?

Le seul que je connaisse. L'émotion qui m'envahit alors me surprit, car elle était totalement mienne. Je réalisai combien ETHANAC avait dû comprendre ce qu'il disait.

Comme moi je suis le seul. L'unique Khorram Kabir, L'homme qui vivra éternellement. Je contrôle un empire... mais je ne peux rien en toucher. Je ne peux voir mon Xanadu bien-aimé...

Alors, pourquoi ? Pourquoi vous êtes-vous ainsi... transformé ? Le monde croit que vous avez voulu échapper à tout cela, que vous ne vouliez plus avoir affaire en rien avec le monde.

J'étais malade, ma santé était ruinée. Mais, je ne voulais pas abandonner le pouvoir. Je me suis fait « anachorète » pour préparer cette transformation – et ça a marché. Seul Khorram Kabir possédait les ressources nécessaires pour accomplir ce que je suis devenu... Et maintenant que c'est fait, je n'y renoncerai jamais. Je resterai aux commandes de mon empire comme aucun souverain avant moi n'a su le faire !

Je luttais contre l'irrésistible flot d'ambition qui tenta de m'engloutir, comme il avait déjà englouti le sixième de la population de la Terre – mais vous ne reverrez jamais la pluie, vous ne boirez jamais plus de Lait de Paradis, plus jamais vous ne caresserez une belle fille et plus jamais vous ne serez caressé par elle... je sentis le flot se briser et refluer, me laissant tout affaibli. Je portai la main à mon poignet et me laissai aller contre le dossier de mon fauteuil. Oh, Hana, pense à ton pauvre Ethan, cette nuit. Je me rappelai la présence de Kabir, tel un voyeur dans mon esprit, et j'essayai de me contrôler. Il m'était de plus en plus difficile de garder mon attention fixée sur un sujet, quel qu'il soit... c'est quoi Hana ?

Hana ? Les émotions de Kabir revinrent m'envahir, et c'était tellement insupportable que je faillis éclater en sanglots... ou était-ce lui ? J'avais déjà partagé les émotions d'un ordinateur, mais elles ne m'étaient jamais revenues ainsi, me rendant incapable de les distinguer des miennes...

Et là maintenant, ce n'était plus le Maître du Monde jouant à colin-maillard dans ma tête. C'était seulement un vieil homme solitaire, enfermé dans un asile, essayant désespérément de rester en contact avec la vie. Et brusquement, je me sentis infiniment triste pour lui, alors je le laissai voir Hana comme je l'avais vue la première fois, à la lumière noire des Cavernes de Glace, et puis dans le Salon du Paon, au Xanadu. Et j'évoquai des

souvenirs de nourritures, de boissons, et je partageai la pluie... *Il pleut, il mouille, c'est la fête à la grenouille...*

Ring ! Ça ne va pas ?

Hein ? Je me retrouvai la tête couchée sur le clavier, et j'essayai de me rappeler ce qui venait de se passer. *Oh !... désolé.* Je me redressai tout tremblant et m'affalai dans mon siège.

Qu'est-ce qui vous arrive ? C'était à mi-chemin entre l'indignation et l'épouvante.

Tout le bas de ma jambe était trempée. *Je crois... que j'ai une voie d'eau.* Ce qui me parut si comique que j'éclatai de rire. *Ce n'est pas drôle ! Ce n'est pas drôle du tout !* Et brusquement, ce n'était pas drôle du tout, et à l'idée d'être obligé de rester assis là à me ressouvenir jusqu'à ce que je saigne à mort, je me sentis glacé d'effroi.

Pardonnez-moi, Ring. Je n'avais pas réalisé... Je ne voulais pas... C'est tellement important pour moi de...

Pauvre homme, ma pensée s'empâtait. Pauvre Khorram Kabir, pauvre type, vous désirez seulement ce que moi j'ai désiré... ce que tout le monde désire... la liberté, c'est tout ce qu'on veut, le droit de mener sa vie à sa guise... se caresser les uns les autres... regarder la pluie tomber... mais vous ne laissez pas les autres obtenir ce qu'ils désirent... et vous non plus, vous ne l'avez pas, alors à quoi bon, mon pauvre vieux ? Comme cela doit vous faire mal de vivre si tristement... J'effleurai, avec une tendresse de pochard l'œil aveugle de l'écran, et j'y laissai une traînée rouge ; j'étais écrasé par la misère et le regret et je ne savais pas bien de qui cela provenait.

Arrêtez, Ring ! Pour l'amour de Dieu – cela me fit l'effet d'une gifle en pleine figure.

Je me réveillai en sursaut et reprenais mon souffle.

Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi êtes-vous venu ici ?

Un accès pirate, pensai-je. Je voulais insérer une saloperie d'accès pirate dans votre système pour... et je réussis à ne pas me rappeler pour qui, des gens qui ont envie d'être libres.

Bon, d'accord. Faites-le.

Quoi ?

Faites-le. Je ne vous en empêcherai pas.

Devais-je en croire mes oreilles... mentales ? Pourquoi ?

Parce que vous avez eu pitié de moi, Ring... Tout le monde est plein de compassion pour le peuple que le tyran opprime. Mais très peu de gens ont pitié de lui pour la manière dont il s'opprime lui-même. Vous, vous êtes plein de compassion pour tous, et en cela, je suis votre obligé. Vous m'avez fait sentir qu'une telle noblesse de cœur méritait récompense – Il se retira, comme une tortue de mauvaise humeur qui rentre dans sa carapace. Mais je reste un homme d'affaires, Ring. Aussi vais-je vous proposer un marché. Vous êtes le seul homme du système solaire qui puisse me donner ce que je désire vraiment. Je veux voir par vos yeux et découvrir quelle sorte d'homme vous êtes réellement. L'accès pirate vous sera accessible aussi longtemps que vous viendrez combler mes besoins, une fois par mois.

Il me fallait faire un gros effort de volonté pour garder mon attention fixée sur ce qu'il disait. *Marché conclu ! Je reviendrai ; si jamais... je réussis à m'en sortir vivant, ce qui n'est pas...*

Je vais faire ce qu'il faut pour cela. Insérez votre accès pirate.

Le système rappela ses gardes, abaissa ses ponts-levis... ETHANAC effectua les modifications nécessaires en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. *C'est si simple...*

Bon, au revoir, Ring. Prenez bien soin de vous... vous m'appartenez. Un petit fantôme de rire et puis il n'y eut plus que moi dans mon esprit.

« SALAD » s'inscrivit de nouveau sur l'écran, suivi des mots les plus beaux que j'ai jamais vus écrits : « Emmenez Mr Ring à l'hôpital immédiatement. »

Salad se laissa glisser de la table aux manuscrits où il s'était patiemment perché, regarda fixement le message, puis baissa les yeux sur moi, tel le bourreau qui vient d'apprendre que le roi vient d'abolir la peine capitale. « Oui, Mr Kabir... »

« “Il n'y aura pas de couvre-feu ce soir”, Salad. » Je souris, en une pâle imitation de bravade. Je rassemblai le peu de forces qui me restaient pour détacher la prise d'ETHANAC du panneau ; bien que cette fois personne n'essaya de m'arrêter ; j'éteignis le terminal, nous plongeant brusquement dans l'obscurité.

Salad sortit une lampe de poche avant que je ne retrouve la mienne et en dirigea avec prévenance le faisceau vers moi tandis que je m'extrayais de mon fauteuil... le genre de faisceau qu'on vous envoie dans les yeux quand vous êtes soumis au troisième degré. Ma botte fit un écœurant bruit de

succion lorsque je fis porter mon poids sur ma jambe blessée, et la douleur se réveilla. ETHANAC l'effaça de nouveau, avec obligeance, mais je me demandai si je n'allais pas provoquer un dommage irréparable. J'avais l'impression que ma tête était un ballon captif. « Donnez-moi la main, Salad. Je crois que vous m'avez disqualifié pour l'épreuve de saut en longueur. »

Il traversa la pièce, en m'envoyant toujours sa lumière dans les yeux, et me tendit la main. Je me penchai pour la saisir et fis porter tout mon poids sur elle. Salad me l'arracha d'une brusque secousse et me laissa tomber de tout mon long.

Je me rassemblai lentement dans la flaque de lumière et louchai vers lui. Je ne pouvais voir son expression, et cela valait mieux pour moi.

« Oh, je suis désolé, Mr Ring, mais j'ai peur de ne pouvoir vous aider. »

« Pourquoi cela ? » Ma voix n'avait pas l'intonation que j'aurais désirée. » Kabir vous a donné l'ordre de m'aider, bon sang ! »

« Non, Mr Ring », dit-il gentiment. « Il m'a dit de vous conduire à l'hôpital. Et je le ferai, si vous arrivez tout seul jusqu'à mon hélico. Voyez-vous, il m'a dit aussi de ne pas vous toucher, à moins qu'il ne m'en donne l'ordre. Et il ne l'a pas fait. »

« Vous savez très bien que c'est ce qu'il voulait dire ! »

« J'obéis toujours formellement à ses ordres. Au pied de la lettre. C'est pourquoi il me fait confiance. » Des ténèbres, jaillit un ricanement.

« Il ne vous fera plus confiance... si je ne suis pas ici... dans un mois. Il veut me voir. » J'essayai de me lever, sans beaucoup de succès.

« C'est bien triste, Mr Ring. »

« C'est vrai ! Appelez-le... demandez-lui ! »

« Vous perdez votre temps, Mr Ring. Pendant que vous restez là, assis, à discuter, votre sang coule. »

Mon pauvre cerveau embrumé comprit enfin que là résidait l'attrait du jeu. Je réalisai tout ce qu'il y a d'horrible dans l'expression « jouer au chat et à la souris ». Je trouvai alors la force de me lever, en utilisant la fureur comme point d'appui, et c'est elle qui m'aida à franchir la porte et à traverser la chapelle jusqu'à l'entrée de l'église.

La distance que je parcourus, de la cour baignée de clair-de-lune jusqu'au sas du dôme, s'étira comme si j'étais plongé dans le cauchemar d'un topologiste ; cinquante mètres... cinq cent... cinq mille. Je me perdis ; ou je crus me perdre. Il n'y avait pas le moindre signe de la présence

d'autres êtres humains – y compris de celui qui me suivait en portant la lampe. Je ne pensai pas que cela améliorerait les choses d'appeler à l'aide, ici, même en Ge'ez. *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

Mais, nous atteignîmes enfin le sas, mon ombre et moi. J'étais toujours dans le faisceau lumineux, trop préoccupé pour me sentir embarrassé par cette humiliante privation d'intimité. Et c'est la lumière qui me rappela, juste à temps, que je ne portais pas de respirateur O₂. Les moines appartenaient à un ordre vraiment bien ordonné, et les leurs miroitaient, tels une rangée de petits anges suspendus en plein vol, près de la porte du sas. J'en volai un sans le moindre scrupule. Je tournai le volant intérieur, haletant comme un poisson hors de l'eau, et rassemblant mes dernières forces, je fis un bras d'honneur à Salad en entrant dans le sas.

Mais, tandis que la fermeture déclenchait le cycle, je sentis que ma détermination à le battre à son propre jeu ne me suffirait pas. Je me dissociai, je me défis... une tempête de poussière s'éleva dans ma tête... de la poussière rouge... La porte extérieure s'ouvrit et l'incroyable froid de la nuit martienne me frappa comme un coup de poing. ETHANAC. *Je vais mourir – retiens moi...*

TOUT VA BIEN, MICHAEL. ALLONS. JE M'OCCUPE DE TOI... PLUS DE FROID. PLUS DE DOULEUR. RÉDUIRE LA CIRCULATION SANGUINE AU STRICT MINIMUM DANS LA MOITIÉ SUPÉRIEURE DU CORPS. RÉEXPÉDIER L'OXYGÈNE VERS LES MEMBRES MOBILES. OUVRE LES YEUX. FAIS UN PAS EN AVANT. FRANCHIS LA PORTE. LÈVE LE PIED PLUS HAUT ! REPRENDS TON ÉQUILIBRE... FAIS ENCORE UN PAS... ENCORE UN... LE VÉHICULE EST SUR TA GAUCHE. NE TE PRESSE PAS. ÉQUILIBRE TON POIDS. BOUGE LES PIEDS. FAIS ATTENTION À SALAD — NE LE LAISSE PAS TE FAIRE UN CROC-EN-JAMBE. N'OUBLIE PAS DE RESPIRER. ATTENDS. IL Y A DEUX VÉHICULES. DEUX ? LEQUEL EST LE BON ? « Salad... lequel est-ce ? » MAIS IL NE PEUT PAS M'ENTENDRE. ATTENDS-LE. ATTENDS. IL VA UTILISER SA LUMIÈRE — TIENS BON, MICHAEL.

PLUS DE LUMIÈRE : DES SILHOUETTES, DEUX, QUI VIENNENT VERS MOI. QUI EST-CE ? NON, NE TOMBE PAS ! RAIDIS TES JAMBES. BOUGE TES PIEDS. IL FAUT LES DÉPASSER. IL FAUT...

« Ring, c'est vous Ring ? »

« Salad, laissez tomber votre arme ! Je vous tiens en joue. Laissez tomber votre arme ! »

DES VOIX : NTEBE, KRAUS... COMMENT ? – NON, NE T'ARRÊTE PAS, PAS ENCORE, PAS ENCORE... TU Y ES PRESQUE.

« Ring, mon vieux ! Tout va bien ! » LA VOIX DE NTEBE, « Nous avions peur d'arriver trop tard ! »

« Qu'est-ce que vous lui avez fait, Salad ? Qu'est-ce qu'il a ? » LA VOIX DE KRAUS.

« L'hélico... Allons à l'hélico. »

« Je n'en sais rien, messieurs. Je l'ai surpris en train de menacer Mr Kabir. C'est un acte illégal. Vous êtes en train de venir en aide à un criminel. » LA VOIX DE SALAD.

« C'est une question d'opinion. » LA VOIX DE KRAUS.

« L'hélico... Laissez-moi ! » LA JAMBE DU PANTALON GELÉE RAIDE. LA JAMBE NE RÉAGIT PLUS. NE TOMBE PAS. NE TOMBE PAS !

« Holà ! Tenez bon, Ring, je vous tiens. » LA VOIX DE NTEBE. DES MAINS, DES BRAS, ON ME SOUTIENT – « Hana attend dans l'hélicoptère. On va vous emmener. Venez, Kraus. »

« Je vous garde en joue, Salad. Ne faites pas l'imbécile. » LA VOIX DE KRAUS, L'HOMME AUX PISTOLETS.

« Je t'en prie, Kraus, viens ! Aide-moi à le tenir ; c'est un vrai poids mort ». LA VOIX DE NTEBE.

« C'est encore plus vrai que vous ne pensez, du moins je l'espère. » LA VOIX DE SALAD. « Il a échoué, vous avez échoué. La PLI va s'en mordre les doigts. »

« Quand on a un bon avocat, on n'a pas besoin de présenter ses excuses. » LA VOIX DE NTEBE. « Adieu, Salad. Et sans vous dire merci ! »

ENCORE PLUS DE MAINS. VOILA L'HELICOPTÈRE : OUI, BIEN... UNE BONNE AIDE, DE BONS COPAINS. ET BON DÉBARRAS, SALAD !

« Ethan, Ethan – » LA VOIX DE TAKHASHI. « Vite – attention à sa tête, Basil ! » LA PORTE SE REFERME. ON EST SAUVÉ. DÉTENDS-TOI... « Qu'est-ce qui lui arrive ?... Je le savais, je le savais que ça allait mal... Non, pressurisez et sortez-nous de là, Basil. Attention aux courants descendants. Laissez-moi m'occuper d'Ethan... oh mon dieu, il est aussi

froid qu'un sein de sorcière ; remontez la température. Et sortez-moi la trousse de premier secours, Cephas, nous aurons besoin de pansement quand il aura dégelé... Ethan, m'entendez-vous ? »

L'ÉTREINTE DE DEUX BRAS CHAUDS... C'EST BON. LA CABINE EST PRESSURISÉE — RESPIRE À FOND, MICHAEL...
« Non. »

« Non ? » LA VOIX DE TAKHASHI « Yarrow ? »

« Non. »

« ETH-ETHANAC ? » LA VOIX DE TAKHASHI.

« Oui. »

« Bon sang, il est en pilotage automatique. » LA VOIX DE NTEBE.

« Est-ce qu'ils vont revenir à eux, ETHANAC ? Sont-ils... ? » LA VOIX DE TAKHASHI... TREMBLANTE.

LE TAUX D'OXYGÈNE S'ELÈVE DANS LE SANG. IL FAUT RESTAURER LA CIRCULATION... UNE INTERFÉRENCE... ces longs tunnels... *au secours... au secours... où est mon corps ?*

BIENVENUE, MICHAEL. TOUT *est remis en place*... Respirer de l'oxygène sous pression normale, c'est aussi bon qu'une transfusion. « Brr. Tenez-moi bien serré... et nous revivrons, Dame Chance », marmonnai-je en étreignant mon masque à oxygène.

« Êtes-vous sûr que c'est l'ordinateur ? » Ntebe se penche sur mes jambes pour me scruter du regard. Plus loin, j'aperçois Orion, habillé dans son étincelant costume du Dimanche, qui nous fait de l'œil à travers la baie vitrée. J'ai un peu de mal à lui rendre son sourire.

« Ça n'a pas d'importance... nous sommes tous d'accord... là-dessus. » Je clignai des yeux ; le givre de mes cils fondait et me coulait dans les yeux. « Vous avez votre accès pirate, Ntebe. Ce soir, Salad... a perdu tous ses paris. »

« C'est merveilleux ! » Mais il baissa les yeux sur ma jambe et son visage s'assombrit « Et vous, vous en avez perdu plus d'un litre... »

« Regardez les choses... du bon côté. Je suis encore à moitié plein. »

« Alors, nous avons gagné. Nous avons vraiment gagné ! » Kraus gloussa de joie aux commandes. « Nous avons vaincu deux des plus grands scélérats du système solaire ! C'est une histoire à... »

« Basil », dit Hana, en soufflant doucement sur mes doigts gelés, « taisez-vous ».

Le reste du voyage s'accomplit en silence.

« Je ne pourrais plus jamais jouer du violon, savez-vous. »

J'étais appuyé sur ma canne, devant la fenêtre du solarium de l'hôpital, en train de regarder le champignon de fumée noire de l'usine voisine se déployer dans l'atmosphère polluée du pôle.

« Parce que vous, vous jouez avec les pieds ? » dit Hana.

Je me retournai, pensif. « Vous voulez dire que l'on peut jouer autrement ? »

Kraus poussa un gémissement.

« Qui est le patient ici, Kraus, vous ou moi ? Je suis le seul à avoir le droit de souffrir. » J'allai m'asseoir, en boitillant, à côté d'Hana, à l'extrémité de l'interminable canapé de plastique, d'un rouge euphorisant.

« Quel casse-pied », dit Kraus en me souriant aimablement de l'autre extrémité.

« En parlant de casse-pied, nous attendons toujours que Salad se manifeste, soit contre la PLI, soit contre nous. Mais je ne pense pas qu'il ait le culot d'attenter une action ! » Ntebe leva les sourcils. De l'autre côté de la pièce, l'un des patients venait de crier, « Belote et rebelote ! » en jetant ses cartes sur la table. Je ne sais pas pourquoi, mais aucun d'eux ne voulait jouer avec moi.

« Si quelqu'un doit jouer au justicier, ce sera moi », dis-je, « et j'attends le bon moment pour porter le coup de grâce... Je ne pense pas que Khorram Kabir soit satisfait d'apprendre ce qui s'est passé après qu'il ait coupé le contact ».

Hana posa un bras réconfortant sur mes épaules. « Khorram Kabir... devenu logiciel. Je ne peux arriver à y croire. C'est inconcevable. »

« L'argent peut tout acheter, il suffit d'en avoir assez. Enfin, pas tout à fait tout. » Je secouai la tête.

« À propos du marché que vous avez passé avec lui, Ring. » Ntebe me regardait, hésitant. « Je ne sais pas si j'ai le droit de vous demander cela, après ce que vous avez déjà fait pour nous, mais si vous pouviez lui rendre visite – pendant quelques mois... »

« J'ai bien l'intention d'accomplir mes engagements. » Je tapotai amicalement ETHANAC. « Il n'y a pas de raison que j'ai subi tous ces ennuis pour rien. Et puis, j'ai envie de le faire – » Je baissai les yeux sur la plante verte en plastique poussiéreux qui était posée à côté de moi, et je me rappelai ses paroles. *Vous m'appartenez, Ring...* Pendant une minute, je me

demandai ce que Kabir avait à l'esprit lorsqu'il avait dit cela en gloussant. Mais, de l'autre côté – « Et puis, combien sommes-nous, dans le système solaire, à pouvoir jouer les Bons Samaritains auprès des Méchants Croquemitaines ? Je ferais peut-être fondre son cœur mécanique. »

Son visage s'épanouit. « C'est peut-être une bonne idée. »

« J'espère qu'il mordra à l'hameçon. »

« Mon vaisseau-flamme. » Hana m'embrassa sur la joue.

« S'il vous plaît », dis-je en rougissant « Pouvez-vous recommencer. »

« Bon, eh bien... » Ntebe se leva en s'éclaircissant la gorge. « Tu viens, Basil. Allons boire une tasse de thé, ou autre chose, d'accord ? »

« Quoi ?... Oh... » Kraus se leva : « Oh, oui. » Ils sortirent sans tambour ni trompette.

« Maintenant, dites-moi. » Je brandis mon poignet, puisque nous étions enfin seuls. « Parlez-moi de ce bracelet ! »

Elle recula. « Quoi, ce bracelet ? »

« Comment avez-vous su que j'avais besoin de vous ? »

Elle éclata de rire. « C'est un traceur. Et puis, je gardai Salad à l'œil. Il vous a suivi... et nous l'avons suivi aussi. »

« Mais, comment avez-vous su que j'avais besoin de vous, juste à ce moment-là ? »

Son sourire devint malicieux. « Vous n'avez pas vraiment envie que je vous dise la vérité, n'est-ce pas ? »

Je tournai cela dans ma tête.

« Je n'y avais pas pensé. » Elle toucha tendrement mon poignet et regarda au loin.

Je me penchai, gorgeant ma vue de son beau visage, et je dis avec une brusque gravité, « Est-ce que j'ai envie que vous me prédisiez l'avenir ? »

Elle me contempla d'un œil clinique. « Eh bien, pour parler en médecin, je prévois que vous aurez besoin d'un long repos au lit et d'un traitement très spécial. »

« Vous n'êtes pas docteur en médecine ! »

« Il ne s'agit pas d'un traitement médical. »

Et pourtant, ça a marché comme un charme.

MATERNITÉ

LE FORGERON

Tout le jour, je suis resté gisant au pied de la falaise. Je ne peux plus bouger, seulement tourner la tête et agiter deux doigts ; je crois que je me suis cassé le dos. J'ai l'impression que mon corps est déjà mort, mais j'ai mal à la tête, et chagrin et honte sont des douleurs que je peux encore endurer. Et je me souviens d'Etaa...

Les Anciens ont peut-être raison lorsqu'ils disent que la mort, c'est le retour au sein de la Mère, et qu'en mourant nous remontons le cours de notre vie pour renaître. Lorsque je sombre dans l'inconscience, je rêve ; je ne revois pas toute ma vie, mais seulement les doux moments que j'ai partagés avec Ettaa, ma bien-aimée. Comme si c'était hier, je revis notre premier été passé à garder les shenns ensemble, de chaudes journées dans les prairies odorantes des hautes terres. Nous ne nous aimions pas encore ; elle n'était qu'une enfant. Je n'étais guère plus âgé et, pour des raisons différentes, nous nous tenions à l'écart du reste du monde.

Ma raison à moi, c'était l'amertume d'être un *neaa*, un enfant sans mère. L'hiver précédent, j'avais perdu mes parents, tués par une meute de kharks qu'ils avaient pris en chasse. La famille de la sœur de ma mère m'avait adopté, selon la coutume, mais je souffrais encore de ma perte et j'étais resté un étranger, autant à cause de mon mutisme maussade que par la faute de ma parenté. Je mettais en doute chacune de nos croyances et ne pouvais trouver nulle part de réconfort. Parfois, lorsque j'étais seul avec les shenns en train de paître, je m'asseyais et je pleurais.

Un jour que j'étais ainsi, je levai la tête pour voir une fille qui avait des yeux couleur de terre fraîchement retournée et de courtes boucles aussi brunes que les miennes. Elle me regardait tristement tandis que, honteux et fâché, je séchais mes yeux.

— Qu'est-ce que tu veux ? signai-je^[5] les doigts tremblants de colère ; et je pris un air féroce dans l'espoir qu'elle se sauverait en courant.

— J'ai senti que tu pleurais. Es-tu trop solitaire ?

— Non. Vas t'en. Elle ne bougea pas. Je fronçai les sourcils. Et puis d'où viens-tu ? Pourquoi est-ce que tu m'espionnes ?

— Je n'espionne pas. J'étais de l'autre côté du ruisseau, avec mes shenns. Je m'appelle Etaa. Elle avait l'air de croire que son nom expliquerait tout.

Et elle avait raison car je la reconnus. Elle appartenait à un autre clan, mais tout le monde parlait d'elle : Etaa, son nom-signé, voulait dire « Bénie de la Mère », et elle avait la vue la plus perçante de tout le village. Elle pouvait voir un oiseau sur une branche de l'autre côté d'un champ, et enfiler l'aiguille la plus fine ; mais, mieux encore, elle était née avec le don de seconde vue, elle sentait la présence de la Mère dans toutes les choses de la Nature. Elle pouvait sentir et toucher les âmes de toutes les créatures vivantes, parfois même, prédire quand la pluie allait tomber. D'autres, dans le village, avaient eu le don de seconde vue, mais pas aussi clairement, qu'elle, et la plupart des gens pensaient qu'elle serait notre prêtresse lorsqu'elle en aurait l'âge. Mais alors, c'était encore une enfant qui gardait les troupeaux et j'avais envie qu'elle me laisse tranquille – Tes shenns vont s'égarer, ô pleine de grâce.

Une douleur, qui m'était familière vint crispier son visage bronzé et elle partit en courant vers le ruisseau.

— Attends ! Je me levai en sursaut, mais elle n'avait pas vu mon signe. Je jetai une pierre qui frôla l'herbe en la dépassant ; elle s'arrêta et se retourna. Je lui fis signe de revenir ; que mon chagrin m'ait poussé à faire souffrir quelqu'un me remplissait de remords.

Elle revint, et son visage exprimait tant de sentiments différents qu'il en demeurait indéchiffrable.

— Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention de te rendre malheureuse, toi aussi. Je m'appelle Hywel. Tout en signant mes excuses, je m'assis.

Son sourire fut aussi soudain et aussi éclatant que son désappointement, et disparut aussi rapidement. Elle se laissa tomber à côté de moi, comme un chien courant, et lissa son kilt rayé. – Je ne voulais pas faire de l'épate... Je n'avais pas l'intention de... Ses épaules s'affaissèrent ; je n'avais jamais imaginé, auparavant, que le don béni puisse devenir un tel fardeau. – Je voulais juste. – Ses doigts hésitèrent entre deux signes – savoir si tu allais bien. Elle me jeta un regard, entre ses longs cils, qui était chargé d'une sorte de désir ardent.

Tout gêné, je fixai l'autre extrémité de la pâture. – Peux-tu surveiller tes shenns d'ici ? Je ne voyais que de mouvantes taches d'un blanc gris, même si mes yeux avaient été secs, et maintenant, ils étaient de nouveaux embués.

Elle fit signe que oui, d'un hochement de tête.

— Tu as une vision parfaite, n'est-ce pas ? Mes mains tremblaient de frustration contenue. Je voudrais bien être comme toi !

Elle cligna des yeux.

— Pourquoi ? Tu as envie d'être un guerrier, comme dans les anciens contes ? Certains désirent aller prendre les têtes des Neaanes, au-delà des collines, à cause de ce qu'ils nous font. Je crois que dans le Sud, certains l'ont vraiment fait. Ses yeux s'agrandirent.

À la pensée des Neaanes, de ceux qui ne connaissent pas la Mère, je fis la grimace ; nous les avons appelé Neaane parce qu'ils ne croient pas, comme nous le faisons, à notre Mère la Terre, mais en des Dieux qui, prétendent-ils, sont descendus du ciel. Nous sommes les Kotaanes, les enfants de la Mère, et que l'on soit un garçon ou un peuple, c'est une pitié et une malédiction que d'être *neaa*.

— Je n'ai envie de tuer personne. Je voudrais avoir une bonne vue pour devenir chasseur et tuer les kharks, comme ils ont tué mes parents !

— Oh. Elle effleura ma joue de ses doigts, pour montrer qu'elle partageait mon chagrin. Quand cela est-il arrivé ?

— À la fin de l'hiver, pendant qu'ils étaient à la chasse.

Elle s'appuya en arrière, sur les coudes, et regarda le ciel d'un bleu terne, là où le Soleil, l'Époux de la Mère, luttait pour libérer, une fois de plus, ses robes scintillantes des mains de la Cyclope. L'œil injecté de sang de sa face verdâtre nous regardait avec malveillance. – C'est sûrement la faute de la Cyclope.

Etaa soupira.

— Elle est toujours plus forte au moment des Midis Obscurs, cette grosse et vilaine face ; elle apporte la douleur en même temps que le froid ! Mais la Mère voit tout.

— La Mère n'a pas vu les kharks. Elle n'a pas sauvé mes parents. Elle n'a pas pu. Elle nous donne aussi la douleur, cette Grande Garce !

Etaa couvrit ses yeux de ses mains, puis les baissa lentement pour les faire parler.

— Hywel, quel blasphème ! Ne dis pas cela où Elle te punira ! Si Elle a laissé tes parents mourir, c'est qu'ils L'avaient offensée. Elle redressa la tête

avec le pharisaïsme d'une enfant.

— Mes parents n'ont jamais rien fait de mal ! Jamais ! Je les revis dans ma mémoire, constamment en train de se quereller... Ils étaient restés ensemble parce qu'ils avaient réussi à avoir un enfant, et bien qu'ils en aient perdu deux autres, ils étaient encore l'un et l'autre féconds et pouvaient espérer en avoir un quatrième. Mais ils ne s'aimaient pas et leur ressentiment était peut-être une faute. Je frappai durement le bras d'Etaa et sautai sur mes pieds. — La Mère est une Garce et toi une mioche ! Puisses-tu être stérile !

Elle sursauta et fit le signe protecteur. Puis elle se leva, le visage rouge de colère et me donna, dans les tibias, un coup de sa sandale grossière, avant de s'enfuir en courant par la pâture.

Après qu'elle soit partie, je restai là à jeter avec fureur des pierres sur les shenns, les regardant courir tout autour du pré, emportés par une terreur imbécile.

Et lorsque ma rage se fut épuisée, je découvris que l'un de mes shenns avait disparu. Je le cherchai en jurant et retrouvai enfin la vieille femelle entêtée tout en haut d'un versant abrupt, à l'autre extrémité du champ. Elle piétinait maladroitement les rocs noirs et déchiquetés, coupant ses tendres pattes et laissant aux buissons d'épines et aux arêtes des pierres, des touffes de laine soyeuse. Je l'attrapai enfin avec ma houlette et la ramenai en la tirant par ses oreilles tombantes, tandis qu'elle me bourrait de coups de tête et marchait sur mes pieds toutes griffes sorties. Je la maudis mentalement, n'ayant pas de main de reste, et maudis ma propre idiotie ; mais, surtout, je maudis la Mère, parce qu'elle semblait être la source de tous mes ennuis.

Tout endolori et tout écorché, je réussis enfin à lui faire redescendre la colline qui s'effritait sous nos pas ; je lui donnai quelques coups de houlette et la regardai trotter, l'air indigné, pour rejoindre le gros du troupeau.

Je me dirigeai vers le ruisseau pour baigner mon corps cuisant de douleur, mais Etaa m'y avait précédé pour boire. De peur de me ridiculiser à ses yeux, je me jetai sur le sol à l'ombre de la colline et fis semblant de me reposer. J'étais incapable de dire si elle me regardait, bien que je plissai les yeux et les étirai avec mes doigts.

Puis, je la vis se relever brusquement et courir vers moi en agitant les bras. Je me mis à genoux, me demandant ce qui lui prenait.

Et alors, tout un morceau de la colline s'effondra sur moi et m'enterra dans les ténèbres.

Je revenais à moi en crachant, les yeux, le nez et la bouche pleins de terre noire pour voir Etaa près de moi, en train de gratter frénétiquement la terre et les pierres qui recouvraient encore mes jambes. Toute sa vie, bien qu'elle ne fut pas grande, même pour une femme, elle posséda une force capable de rivaliser avec celle de beaucoup d'hommes. Et toute ma vie, je me souviendrai de l'expression brûlante et sauvage de son visage lorsqu'en se retournant, elle vit que j'étais vivant. Elle ne fit pas un signe mais continua seulement à creuser jusqu'à ce que je sois libre.

Elle m'aida à me redresser, et lorsque je levai les yeux sur le versant éboulé de la colline, je compris pleinement ce qui venait d'arriver. Je tombai à genoux et frictionnant mes cheveux de poignées de terre, je priai Son Corps et je La suppliai de m'accorder Son pardon. Jamais plus, je ne mis en doute la sagesse de la Mère, ni ne doutai de sa Puissance. Etaa s'était agenouillé à côté de moi et faisait de même.

Tandis que nous partagions notre souper, assis auprès de ma tente, je lui demandai comment elle avait su ce qui allait se produire lorsqu'elle avait tenté de m'avertir.

— L'as-tu vu arriver ?

Elle secoua négativement la tête.

— Je l'ai *senti*, d'abord... mais la Mère ne m'a pas donné le temps de t'avertir.

— Parce qu'il fallait qu'Elle me punisse. Elle aurait pu me tuer pour ce que j'ai pensé aujourd'hui !

— Mais, c'est moi qui t'avais mis en colère. C'était de ma faute. Je n'aurais pas dû dire cela de tes parents. C'était terrible, c'était... cruel.

Je contemplai son visage mélancolique qu'ombrait le crépuscule verdâtre.

— Mais, c'était vrai. Je soupirai. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que je maudis la Mère. Mais je ne le ferai plus jamais. Elle avait peut-être raison de laisser mourir mes parents. Vivre ensemble leur était odieux, ils n'appréciaient pas la bénédiction que représentait leur fécondité, alors que les autres prient en vain pour obtenir la grâce d'avoir des enfants.

— Hywel... peut-être sont-ils plus heureux maintenant, ne le penses-tu pas ? Elle baissa les yeux d'un air gêné. Retourner dans le Sein de la Mère, c'est trouver la paix, m'a dit ma mère. Peut-être savait-Elle combien ils étaient malheureux dans cette vie, alors Elle les a fait revenir à elle pour une seconde naissance.

— Tu le crois vraiment ? Je me penchai vers elle, sans savoir pourquoi les dignes paroles de cette étrange fille me touchaient autant.

La réflexion fronçait son visage.

— Je le crois.

Et je sentis se lever l'ombre qui obscurcissait mon esprit depuis si longtemps, et ce fut comme si l'aube de la Saint Jean était enfin arrivée et que je me tins, debout, dans la lumière revenue.

Etaa insista pour demeurer avec moi cette nuit-là ; sa mère était guérisseuse, et elle m'avertit que je pouvais avoir des « lésions cachées », avec tant de gravité que j'éclatai de rire. Je restai longtemps éveillé, endolori mais paisible, à contempler la lumière verte de la nuit, par-delà le plafond de cuir. Je pouvais voir la pâle Laa Merth, la Sœur Endeuillée de la Terre, fuyant, tel un spectre, vers les ténèbres extérieures, dans son éternel effort pour échapper à sa mère, la Cyclope, qui éternellement, l'attire vers elle. La Cyclope avait détourné de nous son Œil sinistre, et les bandes luisantes de sa robe me firent penser, pour une fois, air tranches des melons mûrissants, en bas, dans les champs, du village.

Je baissai les yeux sur Etaa, sur ses courtes boucles brunes barrant ses joues, sur sa poitrine nue à peine renflée, sous le collier de graines du bonheur. Je me surpris à désirer qu'elle devienne, magiquement, une femme, parce que j'étais juste assez vieux pour commencer à m'intéresser aux choses de l'amour ; et puis, brusquement, je souhaitai qu'alors, elle fasse de moi son compagnon, chose que je n'avais désiré d'aucune autre fille auparavant. Mais, lorsqu'elle sera devenue femme, elle deviendra notre prêtresse et pourra choisir parmi l'élite et n'aura pas envie d'un homme qui ne possède pas la seconde vue... Je me souvins du regard qu'elle m'avait lancé tandis qu'elle creusait pour me sortir du glissement de terrain, et je me sentis rougir en pensant que peut-être, après tout, j'aurais ma chance.

Pendant l'été et les saisons qui suivirent, je passai beaucoup de temps avec Etaa et m'habituai lentement à ses étranges talents. Je n'avais jamais su ce que c'était que de sentir le contact de la Mère ou d'un autre être humain sur mon âme ; et comme j'avais eu très peu d'amis intimes, je ne connaissais pas les manières de ceux qui ont reçu le don de seconde vue. Être en compagnie d'Etaa, c'était vivre avec quelqu'un qui voyait des échappées dans d'autres mondes. Souvent, elle sursautait pour rien, ou me disait ce que nous allions trouver au-delà du prochain tournant ; elle

devinait même parfois mes sentiments, alors qu'il lui était impossible de voir mon visage. Elle sentait ce que la Terre elle-même sentait, l'attouchement de chacune des créatures qui vivaient sur Sa peau.

Je fus initié à l'âge adulte l'année suivante, le soir de la Saint Jean. Au festin qui suivit la cérémonie, je m'assis, heureux et trempé de mon immersion dans la source sacrée, et Etaa vint s'installer fièrement à mon côté. Mais, lorsque minuit vint, je quittai la fête pour aller dans les champs avec Hegga, parce qu'on ne peut demander cela qu'à une femme et qu'Etaa était encore une enfant. Elle en fit la preuve en tirant la langue à Hegaa lorsque nous passâmes devant elle. Mais je souris, parce que ce geste voulait aussi dire qu'elle allait bientôt devenir femme.

Maintenant que j'étais un homme, Teleth, le Forgeron du Village, proposa de me prendre comme apprenti. Les travaux de la forge sont un don du Soleil au clan du Feu, et le Forgeron est toujours un homme appartenant à ce clan, quelque soit celui dans lequel il prend femme. Teleth, le cousin de ma mère, avait un fils qui aurait dû lui succéder, mais ce garçon, presbyte, n'aurait pu exécuter certains travaux de précision qu'exigeait la profession. J'étais le plus proche parent myope de Teleth ; il me dit que j'étais habile de mes mains, et que j'avais l'esprit vif, ce qui lui plaisait plus encore. À moi aussi, cela me plaisait, et plus que je ne pouvais le lui dire ; parce que, outre l'honneur qui m'était ainsi fait, j'aurais plus de chance de faire bonne impression sur Etaa.

Quoiqu'elle soit encore une enfant, lorsque je la voyais passer dans le village, ou lorsque je la regardais signer avec ceux qui venaient la voir, la grâce de ses manières et de ce qu'elle disait me laissait confondu ; moi, j'avais toujours eu du mal à m'exprimer et mes mains montraient mieux mes sentiments lorsqu'elles travaillaient le métal ou le bois. Mais souvent, de la forge, je la voyais prendre seule le chemin du Vallon de la Mère, et je me souvenais du fardeau qui ne la quittait pas, et comment elle avait allégé le mien. Alors, je me remettais au travail, m'appliquant deux fois plus, dans l'espoir que Teleth aurait pitié de moi et me laisserait partir plus tôt.

Mais, habituellement, Teleth me faisait travailler jusqu'à la dernière minute ; il était jeune, mais il souffrait d'une maladie pulmonaire qui le faisait cracher le sang et il avait peur de ne plus avoir longtemps à vivre. Lorsqu'enfin je pouvais rejoindre Etaa, l'excitation embrouillait mes doigts tandis que j'essayais de donner libre cours à tout ce que je ne pouvais partager avec personne d'autre. En ma compagnie, Etaa pouvait enfin se

conduire comme une enfant ; parfois cela m’agaçait, et je me disais qu’elle ne mûrirait jamais, mais je le supportais car je savais qu’elle en avait besoin ; et aussi parce que, de temps à autre, elle attirait ma tête vers elle et m’embrassait, aussi légèrement que l’attouchement d’une mouche arc-en-ciel ; puis elle s’enfuyait en courant.

Nous étions toujours ensemble aux Quatre Festins et aux autres fêtes religieuses, car elle ne serait notre prêtresse qu’une fois devenue femme. Nous nous voyions aussi dans les champs, au moment des semailles ou de la moisson, lorsque nous travaillions tous ensemble ; et parfois, en été, elle allait cueillir avec moi des herbes et des baies. Avec ses yeux capables de voir aussi bien de loin que de près, elle était libre de choisir la tâche qu’elle préférait ; et ce qu’elle préférait, disait-elle, c’était d’être avec moi.

Habituellement, nos cueillettes s’enivraient de liberté et nous piétinions et mangions plus de baies que nous n’en mettions dans nos paniers. Mais un jour qu’il faisait particulièrement chaud et humide, sans un souffle d’air, nous partîmes à la recherche de baies rouges et de mousse de la Mère pour faire des vulnéraires. Toute la matinée, Etaa fut étrangement réservée et solennelle, comme si elle me réservait, à moi aussi sa mine conventionnelle. J’essayai, en vain, de la tirer de cette humeur, et je commençais à désespérer à l’idée que je l’avais offensée sans le savoir – ou pire, que j’avais finalement perdu tout intérêt à ses yeux.

— Par les tétons de la Mère ! je me dégageai d’un arbrisseau épineux, jurant et tâtonnant à la fois, et perdis une autre poignée de baies.

Etaa me regarda, depuis la rive du ruisseau où elle ramassait de la mousse, sensible, selon son habitude, à toutes mes émotions fortes.

— Hywel, comment ça va ?

Je hochai la tête, comprenant à peine, de l’endroit où j’étais, ce qu’elle me signait.

— Garde un peu de cette mousse pour moi. Je viens de me piquer à mort.

Elle grimpa la berge à quatre pattes.

— Laisse-moi cueillir, alors, et toi, ramasse la mousse. Tu calmeras la douleur tout en travaillant.

— Ça va. Je sentis revenir mon ancienne humeur maussade.

— Je m’en fiche, mes écorchures vont déjà mieux.

— ... Regarde ! Voilà un rubit. C’est l’oiseau de la Mère. Elle veut que tu changes de place avec moi.

— Comment peux-tu savoir ce que cela signifie ? Tu n'es pas encore prêtresse. Je fermai à demi les yeux pour regarder dans la direction qu'elle m'indiquait du doigt.

— Ce n'est pas un rubit, c'est un oiseau escorte.

— Si, c'est un rubit, je peux sentir son —

— Non, ce n'est pas un rubit. Je croisai les bras.

— Hywel, elle me regarda fixement, qu'est-ce qui ne va pas aujourd'hui ?

— C'est à toi que je devrais demander cela. Toute la journée, tu t'es comportée comme si j'étais un étranger ! Je me détournai, pour lui cacher ce que mon visage aurait pu lui révéler.

Enfin, elle me toucha l'épaule ; je me retournai et vis qu'elle était aussi rouge que les baies ; ses mains se crispèrent à la hauteur de sa taille. — Je n'avais pas l'intention de... Mais, je ne pouvais pas te dire... J'ai pensé... Oh, Hywel, iras-tu avec moi dans les champs le soir de la Saint Jean ? Son visage bronzé rougit encore plus et ses yeux scintillèrent comme le Soleil.

Soulagé et plein de joie, j'éclatai de rire. Je la soulevai dans mes bras et la fit tourner, mon corps disait *oui* et *oui* et *oui*, et elle se cramponnait à moi et riait, soulagée aussi. Je la remis sur ses pieds et rectifiai les maillons de ma ceinture pour dissimuler mon émotion. Puis, je la toisai en souriant et signalai :

— Alors, loupotte, on s'est enfin décidé à grandir ?

Elle prit un air indigné.

— Bien sûr que j'ai grandi. Et je te prie de ne plus m'appeler « loupotte ». À propos, ma mère ne m'a pas coupé les cheveux depuis près de six mois et tu ne t'en es même pas aperçu !

Je caressai les boucles brunes qui maintenant atteignaient presque ses épaules.

— Oh, m'est avis que oui. Il va falloir que je te fasse un serre-tête, pour aller avec ton collier.

Elle leva la main pour toucher le collier d'argent et de perles de jais que je lui avais fait.

— Il ne tombe plus tout droit, maintenant.

— Je l'avais remarqué. Je souris de nouveau en me rapprochant d'elle.

Elle prit ma tête dans ses mains et la pencha vers elle pour m'embrasser, comme elle l'avait toujours fait ; mais, cette fois, elle ne la repoussa pas

tout de suite et son baiser évoqua plutôt le feu que l'aile d'une mouche arc-en-ciel.

C'est moi qui reculai brusquement. — Hou là ! Je ne t'ai jamais appris ça ! Avec qui es-tu allée ?

— Avec personne. Hegga m'a dit que tu aimais ça ! Elle se mit à danser, ses mains signant des folies, elle glissa et dégringola la berge jusque sur le lit de mousse.

Je sautai à sa suite et atterris à côté d'elle dans la mousse vert-de-gris et si douce.

— Alors, on bavarde à mon sujet ? Et je lui enseignai quelques petites choses dont Hegga ne lui avait pas parlé.

Je crus que la Saint Jean n'arriverait jamais. Mais enfin, un soir, j'étendis ma cape sur la douce terre, entre les sillons de blé. J'attirai Etaa à moi ; sa tunique de femme, toute mouillée, collait à son corps. Nous avons fait l'amour pour la première fois ensemble, et nous avons imploré la fécondité pour les champs et pour nous ; et je me demandai si tout cela était vrai, tant j'avais rêvé à ce moment.

Après, nous sommes restés couchés dans la douce chaleur de cette nuit, à contempler mutuellement notre sourire baigné de luminescence verte, à observer la Cyclope suspendue au-dessus de nos têtes comme un melon rayé géant. Je lui donnai les boucles d'oreilles que j'avais faites pour elle, de petites clochettes d'argent qui ressemblaient aux fleurs de clignettes, symboles de la prêtresse de la Mère. Elle les prit avec un respect religieux, les caressa de ses doigts et me signa qu'elles avaient une belle âme. Et je pensai que demain, jour de la Saint Jean, elle allait devenir notre prêtresse et que tout allait peut-être changer entre nous. Etaa libéra ses mains des miennes pour me demander si, maintenant, elle était vraiment une femme à mes yeux. Je l'embrassai sur le front et répondis, « À tout point de vue », et je sentis son cœur battre très fort contre ma poitrine. Alors, avec fierté, comme si elle avait lu mes pensées, elle me demanda si je voulais devenir son époux...

Nous ne retournâmes au village qu'à l'aube ; et les moissons, cette année-là, furent abondantes.

Mais, maintenant, il bruine un crachin glacé, le ciel est gris de chagrin, je gis au pied de la falaise et même hier est hors de portée de mes mains impotentes. Hier... Hier c'était de nouveau la Saint Jean, le Jour de la

Fécondité, la plus grande fête de la Mère – jour qui devait être joyeux pour nous, Etaa et moi. Hier, notre Mère la Terre fuyait l'ombre de l'envieuse Cyclope et s'unissait de nouveau à son amant scintillant le Soleil, pour défier une fois de plus les ténèbres et la stérile nuit. Et hier, la prêtresse de notre village jouait le rôle de la Mère dans le rituel, et avec un homme du clan désigné pour tenir celui de l'époux, devait assurer à notre peuple une bonne saison des Midis Obscurs et un avenir meilleur. Parce que la prêtresse du village est bénie par la Mère entre toutes les femmes, il est de tradition qu'elle s'unisse, à chaque Saint Jean, avec un homme d'un clan différent, en commémoration, et dans l'espoir d'engendrer un enfant béni comme elle et qui enrichirait le sang du clan de son père.

Cette année, comme les sept dernières, Etaa était notre prêtresse ; mais cette année, c'était au tour de mon propre clan et il m'avait choisi pour époux de la prêtresse. Le visage d'Etaa refléta ma propre joie lorsque je lui appris la nouvelle ; parce que, bien que je sois forgeron et bien que je sois son mari, cet honneur n'était habituellement accordé qu'à l'homme du clan le plus doué de seconde vue.

Le jour de la Saint Jean, Etaa, les yeux remplis d'amour, me réveilla dès l'aube. Elle était encore en chemise de nuit mais elle avait déjà tressé les guirlandes de fête dans ses boucles brunes indisciplinées. Elle sentait les fleurs de l'été. — Hywel, c'est la Saint Jean !

Je riais tout en bâillant à demi. — Je sais, je sais, prêtresse ! Comment aurais-je pu oublier —

— Hywel, j'ai une surprise pour toi. Elle baissa soudain les yeux, et ses mains tremblaient tout en signant. Je vis ses boucles d'oreilles d'argent étinceler dans la lumière. — Je n'ai pas eu mes règles le mois dernier, et je crois... je crois...

— Etaa ! J'effleurai de la main son ventre, plat et ferme sous le fin tissu de sa chemise.

— Oui ! Son sourire se transforma en éclat de rire tandis que je la recouchai dans le hamac à mes côtés.

Huit années de mariage et sept Saint Jean avaient passé et nous commencions à croire qu'Etaa était stérile, comme tant d'entre nous ; mais maintenant —

Je la tins serrée dans la douce étreinte de notre hamac qui se balançait lentement. — Nous sommes vraiment bénis, Etaa. Peut-être la Mère

attendait-elle ce jour. Je commençai à l'embrasser et à relever sa chemise, mais elle me repoussa tout de suite.

— Non, Hywel, aujourd'hui nous devons attendre !

Je souris. — Tu me prends pour un vieil homme, moi le père de ton enfant ? Je ne manquerai pas d'égards envers la Mère aujourd'hui – mais je ne négligerai pas non plus ma femme !

Hier remplit toutes ses promesses : la gloire éblouissante du Soleil dans le ciel, les rutilants champs de céréales... la face radieuse d'Etaa dans le Vallon de la Mère, en ce jour où elle était devenue l'Épouse et la Mère de nous tous et où j'étais Son élu.

Mais, ce matin, comme je partais pour commercer avec les Neaanes, elle me demanda de la laisser chevaucher avec nous. Nous faisons du commerce avec les Neaanes depuis que nous nous sommes installés à leur frontière, et cela fait si longtemps qu'aucun de nous ne peut se rappeler quand. C'est un Peuple étrange et secret qui a perdu toute compréhension de la Mère. C'est pour cela que leurs vies sont sévères et dépourvues de toute joie ; ils persécutent même celles d'entre eux qui ont reçu la bénédiction de la seconde vue, les appelant des sorcières. Ils croient en des dieux qui vivent dans les cieux, qui les ont abandonnés, et qui, disent-ils, ont provoqué la peste qui nous arracha au Temps Béni.

Nous n'avons jamais aimé leurs croyances, mais nous apprécions leurs biens : les palfres aux douces pattes qui portent les fardeaux ou tirent la charrue, de nouvelles espèces de graines pour nos champs et même une méthode pour garder la terre fertile pendant plusieurs années, qui nous ont permis de mener une vie plus stable. Ils désirent nos objets en métal et nos bijoux, parce que, plus que nous, ils aiment afficher leurs richesses, surtout ceux qui en possèdent beaucoup. L'exploitation permanente des mêmes terres leur a donné le temps de développer d'étranges coutumes, comme celle d'établir certains d'entre eux au-dessus des autres, la plupart du temps sans aucune raison valable, autant que nous puissions en juger, car ce n'est ni parce qu'ils sont plus sages, ni parce qu'ils sont plus courageux, ni parce qu'ils ont une bonne vue.

Cependant, c'était avantageux pour eux et pour nous de commercer ensemble, et nous avons vécu en paix jusqu'aux temps, dont nos aînés se souviennent, où les dieux des Neaanes revinrent – ou du moins c'est ce qu'ils croient. Avec le retour de leurs dieux, les Neaanes se sont tournés contre nous, disant qu'ils avaient maintenant la preuve que leurs croyances

étaient bonnes et que nous, les Kotaanes étions une abomination aux yeux de leurs dieux. De vilaines rumeurs d'incidents arrivèrent au village en provenance du sud, et même ici, une certaine rancune envenima nos relations avec le seigneur du lieu et les gens de Barys'town. Je ne voulais pas voir cela dégénérer en guerre, parce que je n'ai jamais désiré tuer personne et parce qu'une guerre avec les puissants Neaanes ne pouvait nous apporter que souffrance et deuil. Je ne voulais pas non plus exposer ma femme, la prêtresse, et son futur enfant, à l'hostilité et aux insultes que j'avais l'habitude d'essuyer à Barys'town. Mais elle insista, disant qu'elle avait envie d'aventure ; elle était aussi irrésistible qu'une journée d'été, et aussi belle, alors je cédaï, parce que je désirais tout partager avec elle.

Lorsque nous arrivâmes à Barys'town la ville fourmillait de soldats du roi, le plus puissant seigneur de leur terre. Il effectuait l'une de ses rares tournées des régions frontalières, sans doute pour s'assurer qu'elles étaient bien protégées contre nous. J'aperçus le roi en personne, à moins de dix mètres, mais à mes yeux, ce n'était qu'une silhouette floue ; il montait un cheval aux pieds vifs et surveillait des nobles avec lesquels nous étions en train de faire du troc. Alors, ses soldats nous entourèrent et levèrent les mains vers Etaa pour la bafouer, et l'appelèrent « sorcière » et « putain ». L'un d'entre eux essaya de la faire tomber de son palfre, mais elle le frappa avec un pot de fer. Le roi ne fit pas mine de les arrêter et, furieux, je donnai l'ordre de remballer les marchandises, sans prendre garde si mon palfre, nerveux, piétinait quelqu'un dans la foule. J'avais déjà été beaucoup trop insulté par les habitants de Barys'town et tandis qu'ils s'ameutaient sinistrement, je leur dis que ces insultes lancées à ma femme seraient les dernières car je ne leur apporterai plus de métal. Nous fîmes demi-tour pour repartir et, en passant devant le gros prêtre des dieux-du-ciel qui était venu pour prendre livraison du signe-de-dieu orné de bijoux qu'il m'avait commandé, je le lui jetai sur un tas de fumier. Je ne me retournai pas pour voir s'il courait le ramasser. Etaa qui chevauchait à mes côtés était très pâle ; elle me signa que c'était là un lieu mauvais et me supplia de tenir ma promesse et de ne jamais y retourner, parce qu'elle avait lu de la haine dans beaucoup trop d'yeux.

Puis, bien que je n'ai rien vu, l'horreur figea son visage ; elle se retourna sur sa selle et fixa la ville de ses yeux hagards. — Hywel !

Mon palfre fit un écart : une flèche venait de heurter son flanc. Je le ramenai sur le chemin et vis des hommes à cheval qui fonçaient derrière

nous ; le soleil faisait étinceler les cottes de maille. Etaa me tira par le bras et nous lançâmes nos palfres au galop, et lorsque nous plongeâmes dans le ruisseau que traversait la piste, l'écume trempa nos vêtements.

Nous nous dirigeâmes vers les collines qui séparaient notre village des Neaanes, espérant ainsi égarer les soldats dans la rude brousse où nos palfres avaient le pied sûr. Mais, il semblait que les Neaanes prévoyaient tous nos mouvements ; nous les perdions de vue, mais eux ne nous perdaient pas et toujours ils nous coupaient la route du salut. Nous ne savions rien des hauts plateaux accidentés, et bientôt notre troupe se perdit et s'égaila et nous nous retrouvâmes seuls tous les deux, Etaa et moi ; mais les soldats nous suivaient toujours, comme des chiens lancés sur une piste.

Jusqu'à ce que les âpres embranchements striés de noir d'une gorge sculptée par un torrent nous amènent à la fin de notre course – le bord d'une falaise d'où l'eau de la fonte des neiges se jetaient dans l'oubli... et il n'y avait plus nulle part où aller. Mon palfre tomba à genoux lorsque je me laissai glisser de son dos pour aller voir la chute. Elle tombait pendant une trentaine de mètres jusque sur des rochers que l'écume argentait. Je me retournai, accablé par le désespoir.

— Nous suivent-ils toujours ?

— Oui ! Etaa se jeta en bas de son palfre ; sa robe était souillée de boue, les fleurs de l'été étaient tombées de ses cheveux. Elle s'accrocha à moi, haletante, puis elle se retourna pour faire face à la gorge obstruée de broussailles. — Mère, ils montent, ils arrivent ! Comment ont-ils pu nous suivre alors qu'ils ne pouvaient nous voir ? Elle tremblait comme une bête prise au piège. — Pourquoi, Hywel ? Pourquoi nous poursuivent-ils ?

Je caressai sa joue tachée du sang des égratignures, de ma main aussi égratignée.

— Je ne sais pas ! Mais... Mes mains essayaient de se refermer sur les mots. — Mais, tu sais ce qu'ils nous feront s'ils s'emparent de nous.

Ses yeux se fermèrent. — Je sais... De peur, elle entoura son corps de ses bras.

— Ils nous brûleront vifs afin que nos âmes ne connaissent pas le repos. Je jetai, en tremblant, un coup d'œil vers le bord de la falaise. — Etaa. Elle avait rouvert les yeux et suivit mon regard.

— Faut-il que nous – Ses mains se pressèrent sur son ventre, caressèrent notre enfant.

Je voyais les cavaliers maintenant, comme une tache brouillée qui descendait le canyon ombragé.

— Oui ; il ne faut pas qu'ils s'emparent de nous.

Nous sommes allés jusqu'au bord de la falaise et nous sommes restés là, accrochés l'un à l'autre, à regarder vers le bas : la tête nous tournait de vertige et de peur. Etaa jeta dans le vide une poignée de boue et pria la Mère de nous recevoir. Et puis, elle me regarda, et elle tremblait si fort que je pouvais à peine comprendre ses signes.

— Oh, Hywel, j'ai tellement peur du vide... Sa bouche se crispa : on aurait presque pu croire qu'elle riait. Elle attira ma tête à elle et nous nous embrassâmes, longuement et tendrement. — Je n'aime que toi, maintenant et à jamais.

— Maintenant et à jamais. Je vis dans ses yeux qu'il était temps. — Allons-y ! Je cherchai sa main à tâtons, je vis les soldats apparaître à la sortie de la gorge, puis son visage meurtrie, puis – plus rien. J'avais sauté.

Et je sentis sa main s'arracher à la mienne au dernier moment. Je vis son visage, encadré de ses boucles brunes, disparaître au-dessus de moi pendant une glaciale et impétueuse éternité ; et puis mon corps s'écrasa sur les rochers et l'inconscience engloutit l'amère angoisse de mon esprit.

Pourquoi me suis-je éveillé de nouveau, je n'en sais rien ; et pourquoi est-ce que je vis maintenant, alors que je serais si heureux de mourir et d'en finir avec ma douleur. Mais, je me suis réveillé dans un cauchemar, pris au piège dans ce corps brisé, seul avec ma honte : sachant que j'ai sauté et pas Etaa. Je l'ai laissée prendre par les Neaanes. J'ai torturé mes yeux pour apercevoir quelque signe, quelque mouvement sur le versant de la falaise striée de noir ; mais rien, sauf l'aveuglant tranchant du jour, l'Œil rouge de la Cyclope. Etaa est partie. La chute d'eau écume et rebondit à côté de moi, narguant mon chagrin et ma bouche endolorie de ses froides gouttes argentées. J'ai tendu le cou jusqu'à ce que mon collier de métal me pénètre dans la gorge, mais n'ai pu bouger. Alors, je suis resté immobile, et j'ai prié, moitié rêvant, moitié délirant, et je ne peux même pas former son nom : Etaa, Etaa... pardonne-moi.

Au-dessus de ma tête, des nuages d'un gris pourpre se sont accumulés, obscurcissant la lune : la Mère, dans son chagrin, s'est drapée dans ses vêtements et a rejeté Son Amant. La récolte est compromise. Elle a maudit

Ses enfants, à cause de cette abomination ; à cause de l'intolérable sacrilège des Neaanes, à cause de la pitoyable faiblesse d'Hywel, Son amant et fils. Elle déchire les nuages avec des couteaux de lumière, elle crie vengeance et Ses larmes tombent, froides et aveuglantes, sur mon visage. Je me noie dans Ses larmes, je me noie dans la douleur... Ô Mère ! Si seulement je pouvais bouger un doigt de plus, pour faire Ton signe... Donatrice de Vie laisse-moi vivre ! Rends-moi mon corps, et je Te donnerai les têtes des Neaanes, je tirerai vengeance de cette profanation, je vengerai Ta prêtresse... mon Etaa... Mère, écoute-moi !

Qui touche mon visage ? Au travail, mes yeux... Ils sourient parce que je suis toujours vivant... ils sont en noir et rouge. Ce sont les hommes du roi ! Et ils vont prendre mon âme ! Mère, laisse-moi mourir avant. Non. Laisse-moi rejoindre mon Etaa, sur les ailes du vent. Et prends pitié de nous...

LE ROI

Ce n'est guère une armée convenable pour un roi... Mais, ces jours-ci, l'Archevêque Shappistre dit ouvertement à mes gens que le roi Meron a été ensorcelé – et ils le croient. Ils croient tout ce que l'Église leur dit. Mon pauvre peuple ! Mais qui les en blâmerait, maintenant que mon enfant unique a disparu, que les Kedonny dévorent peu à peu Tramaine et que les Dieux n'interviennent pas ? Mais, si j'ai provoqué la colère des Dieux en désirant la Sorcière Kedonny, si j'ai provoqué ma propre ruine, ce n'est pas parce qu'on s'était emparé de mon esprit. L'idée était bien de moi et je savais très bien ce que je faisais.

Et pourtant, lorsque je regarde en arrière et me remémore comment j'en suis venu là, je me dis qu'il y a peut-être eu tout de même une espèce d'ensorcellement. Car, c'est le jour où je l'ai vue pour la première fois que ce plan m'est venu à l'esprit, c'est en la regardant chevaucher avec les marchands Kedonny, dans ce village frontalier : ma Sorcière Brune, mon Etaa... Le prêtre du Comte de Barys me l'a montrée et a signé qu'elle était une prêtresse païenne, et ses mains grasses tremblaient en m'expliquant que ces Kedonny sans dieu rendaient un culte au libertinage et à *l'ouïe* ; et arrivé là, il cracha religieusement. Je cherchai à tâtons mes verres pour mieux voir et j'eus la surprise de découvrir, non pas quelque vieille usée par la débauche, mais une jeune fille au frais visage encadré d'une masse de cheveux noirs qui tombaient librement sur ses épaules.

Les Kedonny croient que l'ouïe est une bénédiction divine, et non une malédiction comme le pense notre Église ; quant à moi, toute ma vie j'ai mis en doute les pratiques qui nous enseignent à la réprimer. Pourquoi des dieux qui auraient notre intérêt à cœur exigeraient-ils que nous nous affaiblissions ainsi ? Pourquoi mon père, qui avait reçu une bonne vue, s'est-il senti coupable à son sujet, et a-t-il choisi, pour être la mère de son enfant, une femme qui pouvait à peine distinguer le visage de son époux –

si bien que, sans les verres que les Dieux m'ont si gentiment fournis, je trébucherais sur le seuil des portes d'une façon bien peu royale ? Alors, en contemplant la prêtresse Kedonny, révérée parce qu'elle est la plus douée de son peuple, mon ancien ressentiment prit un tour nouveau. Soudain, je compris que mes héritiers ne devaient pas nécessairement endosser la même faiblesse et la même dépendance que moi. Je n'avais qu'à leur procurer une mère qui leur donnerait les dons que je ne pouvais leur transmettre...

Je fus brusquement tiré de mes pensées par la vue des cavaliers Kedonny s'éloignant au trot de leurs montures, l'air très en colère, tandis que mes hommes d'armes, mêlés aux villageois renfrognés, leur gesticulaient des imprécations.

Sans réfléchir, je réclamai ma voiture et donnai l'ordre à mes hommes d'armes de les poursuivre.

Comme je m'élevais dans les airs, au-dessus de la tête des habitants du village ébahis, je vis le prêtre du Comte fouiller dans un tas de fumier... Si j'avais été un homme religieux, j'aurais pu prendre cela pour un signe.

Ma voiture a été construite par les Dieux, c'est une sphère lisse, d'une texture semblable à celle de l'ivoire qui, non seulement se déplace sur terre sans être tirée par des palfres, mais encore s'élève dans le ciel comme un oiseau. Du haut des airs, je pus suivre aisément la fuite des Kedonny et guider mes hommes pour qu'ils séparent la femme des autres – à l'exception d'un homme qui s'entêta à rester à ses côtés, même lorsque nous les poussâmes dans un piège. Mais, à la fin, il ne nous causa pas d'ennuis puisqu'il se jeta de lui-même du haut de la falaise, apparemment par peur d'être brûlé vif. Je vis son corps s'écraser sur les rochers et je me détournai avec un frisson en songeant combien j'avais été près de perdre ce que je cherchais – car mes hommes m'ont dit que la femme avait reculé du bord à la dernière seconde et qu'ils ne seraient pas arrivés à temps pour la retenir. Quelques-uns d'entre eux l'avaient jetée à terre, sans intention claire, et je les corrigeai du plat de mon épée, dans un accès de colère aiguë par la honte. Quand je la pris dans mes bras, son visage était couleur de cendres, et je dus la porter jusque dans ma voiture.

Comme je suis le roi, je n'eus à rendre compte de ma conduite à personne en arrivant au Château de Barys, mais un sourire entendu flotta sur les visages des nobles lorsque je souhaitai bonne nuit au comte. J'allai directement à mes appartements où m'attendait la prêtresse Kedonny, et donnai l'ordre à mes gardes de ne me déranger sous aucun prétexte.

La femme était pelotonnée dans l'embrasure de l'étroite fenêtre et regardait le crépuscule mouillé ; mais comme j'entrais, elle se retourna brusquement et me fixa de ses grands yeux brûlants. Je souris, parce que c'était la preuve qu'elle entendait bien, et parce que je vis de nouveau combien elle était belle. Mais, à ma vue, elle se rencogna contre la froide pierre, comme si elle voulait se jeter au-dehors.

« Ton amant est mort. »

Elle hésita, l'air déconcerté, et je compris qu'elle ne savait pas lire sur les lèvres. Je répétai ma phrase avec les mains. — Ton amant est mort. Tu as essayé de le suivre et tu as échoué. Je serais toi, je n'essaierais pas une deuxième fois.

Au moins, elle comprenait le langage ordinaire par signes, car elle se laissa retomber sur son siège, le visage enfouie dans ses mains. Je tapai fortement mes mains l'une contre l'autre, et elle leva les yeux en tressaillant. Je remarquai qu'elle avait laissé son souper intact, à côté d'elle, sur mon coffre sculptée. — Tu ne veux pas manger ?

Elle secoua la tête, le visage fermé.

— Lève-toi.

Elle se mit debout, toute raide, ses mains retenaient sa robe déchirée, ses bras minces étaient nus, ornés de quelques bracelets et aussi brûlés par le soleil que ceux des paysannes. Ses cheveux noirs qui retombaient librement, luisaient à la lueur tremblotante du feu et retenaient encore quelques fleurs fanées et des brindilles. Son visage était maculé de la poussière du chemin que les larmes avaient délayées, mais je fus soulagé de voir qu'elle n'avait rien de la barbare encrassée à laquelle je m'étais à demi attendu ; elle avait l'air plus propre que certains membres de ma cour. Sa robe en haillons était grossièrement tissée et d'une couleur terne, mais, je ne sais pourquoi, elle me rappelait les frondaisons vertes et la lumière tamisée des profondeurs des bois... C'était ma prêtresse lascive, l'incarnation de la fertile Terre, qui renouvellerait la lignée royale. Et alors, sa beauté de sorcière me monta à la tête, comme du vin.

Cela se vit à mon expression, car elle recula de nouveau. Amusé, je rejetai ma cape.

— Alors, prêtresse, suis-je si désagréable à regarder ? On dit qu'une prêtresse Kedonny doit coucher avec tout homme qui la désire. Je portai la main à ma couronne. — Je suis le roi de ces terres ; je vaudrais bien n'importe quel berger Kedonny. Je lui pris les bras, et alors, elle revint brusquement à

la vie et se débattit avec une force qui me stupéfia. Elle me frappa au visage, faisant sauter mes lunettes et je les sentis, plus que je ne les vis, se briser en éclat sur le sol. Furieux, je la traînai jusqu'au lit et l'y jetai en arrachant sa robe en lambeaux.

Alors, je la pris impitoyablement de force, comme il sied avec une putain barbare Kedonny. Une fois sur le lit, elle cessa de lutter mais resta sous moi molle comme une morte, se mordant les lèvres tandis que des larmes d'humiliation coulaient à nouveau sur son visage, tachant les oreillers de satin. Seuls ses yeux, aussi bruns que la tourbe, restaient vivants et le chagrin, l'outrage et la supplication que j'y lus me déchirèrent le cœur. Je détournai les miens, trop en colère et trop excité pour admettre que je n'avais pas le droit de la prendre ainsi.

Et quoiqu'il puisse m'arriver d'autre, c'est une chose que je ne me pardonnerai jamais. Parce que, cette nuit-là, je n'ai pas usé d'une catin barbare : j'ai violé une noble femme, le jour même où elle venait de voir mourir son époux. Parce que, plus tard, j'en vins à l'aimer ; mais je ne pourrais jamais réparer le tort que je lui ai causé ; ni espérer voir s'effacer l'amertume dont j'ai empli son cœur.

Elle dormit tard le lendemain matin, du sommeil de l'épuisement ; mais elle était assise, vêtue de ses haillons, lorsque je revins dans ma chambre après m'être préparé pour le départ. Elle avait l'air de ne pas avoir dormi, ou plutôt, l'air de quelqu'un qui vient de se réveiller pour se trouver plongé dans un cauchemar. Puis, elle leva les mains pour former les premiers mots que je lui voyais dire, et ils étaient étrangement accentués : — Me laisserez-vous partir, maintenant ?

Il me fallut un moment pour comprendre qu'elle croyait que j'avais fait tout cela pour une seule nuit de plaisir. — Non, je t'emmène avec moi à Newham.

— Que voulez-vous de moi ? Ses mains tremblaient légèrement.

Je remontai mes verres neufs sur mon nez. — Je veux ton enfant.

Ses mains se posèrent, en un bizarre geste de peur, sur son ventre et puis tracèrent une série de mots que je ne compris pas ; je supposai qu'elle me suppliait dans sa propre langue.

Je secouai la tête et signalai patiemment.

— Je veux que tu portes mes fils. Je veux que tu leur donnes ton don béni. Ils seront les princes héritiers du trône de Tramaine. Ils jouiront d'un luxe que tu ne peux imaginer – et toi aussi, si tu m'obéis.

Elle se retourna, d'un air désespéré, pour regarder par la fenêtre. Je pouvais voir la chaîne de collines qui nous séparait de Kedonny, une terre grise émergeant du ciel gris d'où se déversait une pluie argentée. Ses mains pressèrent de nouveau son ventre.

Je claquai des mains et elle se retourna vers moi. — Quel est ton signe, prêtresse ?

— Etaa.

— Les servantes vont t'apporter des vêtements neufs, Etaa. Mes doigts s'embrouillaient sur ce mot qui ne m'était pas familier. — Nous partons dans une heure.

Nous sommes retournés au palais de Newham, car si j'étais resté dans le territoire des marches, un incident aurait probablement éclaté ; le retour dura plusieurs jours parce que dans l'intérêt de ma suite, ma voiture allait plus lentement qu'à l'ordinaire. Mais, nous avons enfin laissé la pluie derrière nous, et – malgré les routes transformées en bourbiers – le vert tendre du paysage accidenté, les champs fertiles, et les bosquets pommelés de maroubiers, me remplissaient de fierté. Le vert des bandes estompées de la Cyclope, que les paysans appellent l'Œil des Dieux, se confondaient avec celui de la terre, et je pouvais voir la gibbeuse lune supérieure pâlir de sa magnificence. Cette lune était entourée de tourbillons blancs que l'astronome de la cour disait être des nuages, semblables à ceux de la Terre. Dans ma jeunesse, j'avais eu envie de prendre la voiture des Dieux pour voler jusque-là, ayant entendu dire que les hommes y avaient vécu autrefois. Mais, les Dieux m'ont dit que plus je m'élèverais, plus l'air deviendrait ténu et que je suffoquerais si je tentais de monter aussi haut. J'ai essayé et j'ai découvert qu'ils avaient raison.

La Kedonny accepta le fait de voler sans montrer la terreur à laquelle je m'attendais, mais demanda seulement. — Comment votre voiture peut-elle faire cela ?

— Les Dieux lui ont donné la puissance. Ils l'ont offerte à mon grand-père lorsqu'ils sont revenus sur Terre.

— Ce ne sont pas des Dieux ; il n'y a qu'une seule Déesse. La provocation éclaira brièvement son visage.

Je jetai un bref coup d'œil vers le compartiment avant où mon cocher dirigeait notre vol.

— Je suis d'accord avec toi, ce ne sont pas des Dieux. Mais, ne redis jamais cela, prêtresse, tu sais bien ce qui attend les hérétiques. Tu es sous ma protection, mais mon archevêque ne fera pas bon accueil à une païenne.

Elle se réinstalla sur les coussins de velours et dans sa silencieuse résignation ; elle avait l'air déplacée et comme emprisonnée dans cette raide robe de brocart et cette pudique coiffure. De petites clochettes d'argent, en forme de fleurs de clignettes, pendaient aux fils qui perçaient ses oreilles ; elle les tripotait constamment. Parfois, lorsqu'elle jouait avec elles, elle souriait presque, les yeux perdus dans le vague.

En la contemplant, l'image me revint à la mémoire, d'une pauvre enfant sauvage enfermée dans une cage, que j'avais vue à la foire, lorsque j'étais enfant. Les kharks avaient enlevé des enfants humains et les avaient élevés comme les leurs, jusqu'à ce que les Dieux reviennent et détruisent les kharks. Les hommes sauvages ne s'étaient jamais réadaptés à la vie normale, et je m'étais demandé si ce n'était pas mieux d'être un sauvage que d'être un prince, et cela m'avait attristé de penser que tous les kharks avaient disparu. Je cessai de regarder Etaa pour me replonger dans d'autres souvenirs de mon enfance et des Dieux : de ce jour où, jouant à cache-cache avec les pages, je les avais bien involontairement espionnés et vu la chose grotesque et inhumaine qu'ils traitaient comme leur frère. Et sans savoir pourquoi, j'avais compris que cette *chose* était la véritable apparence des Dieux, et que les visages trop parfaits qu'ils nous montraient n'étaient que le résultat d'un enchantement. Je filai sans être vu et courus tout raconter à mon père, mais mon blasphème le mit en colère et il me corrigea, m'interdisant de ne jamais rien dire contre les Dieux. Je lui obéis car je compris très vite que, même s'ils n'étaient pas ce qu'ils prétendaient être, ils possédaient des pouvoirs que même un roi ne pouvait défier. Je me suis souvent demandé si mon père n'avait pas fait, aussi, la même découverte. Mais, dans mon for intérieur, je n'ai jamais renoncé à mes hérésies, et j'ai trouvé de moins en moins vénérable l'enseignement de notre Église. C'est pourquoi mon cousin, l'Archevêque Shappistre, et moi, n'avons jamais été d'accord. Et c'est aussi pourquoi il serait bien heureux de me voir mort et damné.

L'archevêque ne tarda pas à m'informer de son déplaisir, peu après mon arrivée au palais de Newham. Ma bonne épouse, la reine, n'était pas venue à notre rencontre, m'ayant envoyé un mot pour m'avertir qu'elle se sentait souffrante. Je me demandai si elle avait entendu dire que je ramenaïs une

maîtresse ; mais comme depuis quinze ans que nous étions mariés, elle avait rarement été disposée à venir m'accueillir, cela n'importait guère. Cependant, j'avisai parmi les nobles, l'archevêque son frère, qui me regardait attentivement traverser la cour égayée de bannières, Etaa à mes côtés. Il était le seul à ne pas s'en divertir ; mais, comme sa sœur, il s'amusait rarement. Je pouvais prévoir qu'il me rendrait visite avant la fin du jour.

Je ne m'étais pas trompé car, tôt dans la soirée, mon garde entra dans la pièce et resta patiemment le visage tourné vers la porte, attendant que je le remarque. Etaa tressaillit à son entrée et je surpris son mouvement dans le miroir que j'avais fixé sur le côté de mes verres ; il me vint à l'idée que sa simple présence pourrait m'être fort utile. J'allai toucher l'épaule du garde, lui accordant ainsi audience, et il m'informa que l'archevêque désirait me parler. Je l'envoyai chercher et revins à la table où j'étais en train d'examiner laborieusement les rapports envoyés par mes conseillers. Etaa observait tout du long banc où, m'évitant, elle veillait sur le feu. Mais, quoi qu'elle fût, la présence constante d'une femme me réconfortait singulièrement, après tant d'années de solitude.

Cependant, l'archevêque n'eut pas l'air de partager mes sentiments. Son visage décharné, ascétique, avait toujours semblé en désaccord avec la richesse flamboyante de ses robes ; mais l'air de pieuse indignation qu'il affecta en apercevant Etaa touchait au ridicule. « Votre majesté. » Les manches, à la mode, de sa robe de dessus, balayèrent les dalles lorsqu'il s'inclina. « J'avais espérer vous parler seul à seul. »

Je souris. « Etaa ne sait pas lire sur les lèvres, monseigneur. Vous pouvez parler librement en sa présence. »

Je tirai un certain plaisir de sa gêne, car il m'avait trop souvent mis mal à l'aise dans ma jeunesse... et plus récemment, encore.

« C'est au sujet de cette "femme" que je suis venu voir votre majesté. Je proteste fermement contre sa présence à la cour ; ce n'est guère bienséant pour notre roi de prendre pour amante une prêtresse païenne. Vraiment, cela sent le blasphème. »

Je crus voir des flammes avides jaillir au fond de ses yeux ; peut-être n'était-ce que les reflets du feu sur mes verres. « Les Dieux m'ont fait part de leur déplaisir. Et la reine, votre épouse légitime, est extrêmement bouleversée. »

« J'ose affirmer que la reine, votre sœur, a peu de raisons d'être bouleversée à mon sujet. Je lui ai permis d'avoir tous les amants qu'elle désirait, et les Dieux savent qu'elle en a. »

L'archevêque se raidit.

« Voulez-vous dire qu'elle n'est pas dans son bon droit ? »

« Non, pas du tout. » Le divorce était défendu par l'Église, qui place le devoir au-dessus du plaisir. Il en résultait que beaucoup de couples sans enfant cherchaient à se procurer un héritier par le biais de quelque liaison durable ; mais la plupart de celles de la reine étaient loin de l'être. « Mais, comme vous le savez, j'avais seize ans lorsqu'on nous maria, et depuis tant d'années, elle n'a jamais été capable de faire un enfant. Si je ne pouvais lui en donner un, j'aurais reconnu avec joie celui de quelqu'un d'autre. Mais, elle est de dix ans mon aînée – franchement, monseigneur, je commence à renoncer à tout espoir. » Je n'ajoutai pas que j'avais même renoncé à toute tentative effective. « Notre mariage a été conclu pour rapprocher des factions hostiles, et n'a jamais été une union amoureuse. Cette femme me plaît et il me faut un héritier. Ses croyances n'affecteront en rien sa grossesse. »

« Mais, elle n'est pas de sang noble... »

« Vous voulez dire qu'elle n'est pas du sang des Shappistre ? Vous feriez mieux d'étudier plus attentivement les écritures et la loi, monseigneur. La relation entre l'église et l'état est une lame à double tranchant ; prenez garde de ne pas vous y couper. »

Il s'inclina de nouveau, son crâne chauve rougit comme pour s'assortir à sa calotte ornée de bijoux. « Votre majesté... » Tout à coup, il jeta un coup d'œil sur Etaa et claqua dans ses mains. Etaa, qui s'occupait du feu, tressaillit visiblement et se retourna. Un sourire de triomphe éclaira le visage de l'archevêque.

— Elle entend. Je suis obligé d'exiger de votre majesté qu'elle lui fasse crever les tympanes aussi rapidement que possible... en accord avec l'écriture et avec la loi. Ses mains formulaient soigneusement les signes ordinaires.

Je serrai les poings pour retenir une réplique violente. Puis, équitablement, je répondis aussi en signes gestuels. — C'est une étrangère. Tant qu'elle est sous ma protection, elle n'est sujette ni à la religion, ni aux lois de Tramaine. Et maintenant, bonne nuit, Archevêque ; je suis très fatigué par ce long voyage. Je croisai les bras.

Mon archevêque se détourna sans ajouter un mot et quitta la pièce.

Je rejoignis Etaa près du feu – qui se recula lorsque je m’assis – et lui demandai si elle nous avait compris.

Ses yeux croisèrent brièvement les miens, et sa détresse me fit mal ; puis elle signa. — Il m’aurait blessée. Il craint les bénédictions de la Mère.

J’acquiesçai du chef, en lui rappelant qu’ici ces « bénédictions » étaient considérées comme des péchés, mais je l’assurai que personne ne lui ferait de mal tant qu’elle serait sous ma protection. — Dis-moi, Etaa, que penses-tu de l’archevêque ? C’est le grand prêtre de mon peuple.

— Il ne vous aime pas.

Sa réponse me tira un rire, par surprise.

— Et l’homme qui ne peut sentir l’âme d’une autre créature n’est pas fait pour être prêtre. Renier la seconde vue, c’est renier sa... ses dieux.

— Mais les Dieux disent que c’est ce qu’ils désirent.

— Alors, ce sont de faux dieux qui ne vous aiment pas.

Alors, ce sont de faux Dieux... Je regardai un long moment les flammes dévorer l’ombre. — Mais, ils sont ici, Etaa, et ils sont puissants ; et l’Église aussi. L’archevêque serait bien content de te voir brûler comme sorcière, et bien d’autres avec lui. Mais, comme toi, je crois que l’ouïe est une bénédiction – et je désire la partager. Tu donneras la « seconde vue » à mes enfants. Et tu peux me la donner à moi aussi.

— À partir de maintenant, si tu entends quelqu’un arriver en ma présence, tu m’avertiras tout de suite, où que nous soyons. Ce n’est pas facile d’être roi à cette époque, ou à n’importe quelle époque d’ailleurs. J’ai besoin de ton aide... et tu as besoin de la mienne. S’il m’arrivait quelque chose, il n’y aurait plus personne pour te protéger. Tu serais brûlée vive et souffrirais une terrible agonie, et ton âme serait arrachée à ta Déesse à jamais. Me comprends-tu ? Je savais qu’elle avait tout compris aux expressions qui s’étaient succédées sur son visage. Lentement, elle hocha la tête, ses mains serrées sur le drap roux, raide et brodé d’or, qui recouvrait son ventre.

Un peu honteux, je tendis étourdiment la main vers elle en un geste de réconfort, pour la voir se flétrir à mon contact comme une fleur sous le gel. Doucement, je continuai à la caresser, mais sans résultat, et lorsqu’enfin je l’entraînai dans la chambre à coucher, elle demeura aussi molle et aussi froide qu’une morte. Comme elle détournait son visage pour éviter un dernier baiser, je la pris par les épaules et la secouai en disant, « Sois

damnée, putain païenne ! » Je la laissai retomber sur les oreillers, en me souvenant qu'elle ne pouvait pas me comprendre, et je levai les mains à la lumière de la lampe. Elle leva les siennes, en un geste de défense, pensant que j'allais la frapper, et je les écartai. — Regarde-moi ! Penses-tu qu'un homme prenne plaisir à mettre un cadavre dans son lit ? Je sais ce que tu es parmi ton peuple ; pourquoi te détournes-tu de moi ? Quoique tu fasses, j'aurais un héritier de toi, tu es mienne maintenant, pourquoi n'y prendrais-tu pas plaisir —

Son poing jaillit et vint me frapper à la mâchoire. Je me rejetai en arrière, plein d'incrédulité douloureuse, tandis que ses mains s'agitaient, saisies d'une rage hystérique.

— Je sers ma Déesse dans la sainteté, je ne suis pas une putain Neaane ! Vous avez enlevé une prêtresse, vous l'avez profanée, meurtrier, et Elle ne vous donnera jamais d'héritier. Neaa, vous avez tué mon mari que j'aimais. Voleur d'âme, je préférerais brûler des milliers de fois et pleurer à jamais dans le vent plutôt que de vous donner du plaisir ! Jamais plus je ne... jamais... Hywel... Elle s'effondra en sanglotant et en faisant des gestes incompréhensibles, puis elle cacha son visage sous les couvertures.

Lentement, je me levai du lit et, tout en cherchant mes verres à tâtons, je pardonnai à la seule femme qui ait jamais frappé un roi de Tramaine.

Je la pris dans mon lit aussi souvent que je le pus, bien que sa tristesse m'en ôta tout le plaisir ; car, même pour elle, une prêtresse de la fertilité, et pour moi qui suis roi, avoir un enfant, c'est un cadeau que la Fortune nous offre rarement depuis la peste. Et les Dieux n'ont rien fait pour changer cela. Je passai loin d'elle la plus grande partie de mon temps, étant, comme à l'habitude, accaparé par les affaires de l'état. Aussi, j'en crus à peine mes yeux lorsque la grosse et vieille Mabis, que j'avais mise au service d'Etaa, m'informa joyeusement qu'elle avait deviné, à certains signes, que j'allais être père. C'était ma nourrice (elle acceptait donc mes caprices, y compris celui de prendre une maîtresse païenne), et elle m'assura que si quelqu'un pouvait l'affirmer, c'était bien elle. Ivre d'orgueil, j'en oubliai les querelles de mes nobles et les plaintes de mes bourgeois ; je laissai mon garde loin derrière moi et courus, comme un jeune homme, retrouver Ettaa.

Comme elle le faisait si souvent, elle était assise dans l'embrasement d'une haute fenêtre et regardait fixement au dehors ; ses cheveux lui retombaient dans le dos, en une épaisse natte, car Mabis n'avait jamais pu obtenir d'elle

qu'elle les recouvre d'une coiffure. Lorsque j'entrai, elle leva les yeux, comme au sortir d'un rêve. De peur de gâcher ce moment de joie, je me retins de la prendre dans mes bras. Elle sembla comprendre la raison de ma venue et je crus voir, avec soulagement, un peu de fierté éclairer ses yeux noirs lorsque je fléchis le genou devant elle. Je la remerciai de tout mon cœur et lui demandai quel cadeau je pourrais lui offrir, en échange de celui qu'elle me faisait.

Elle regarda un moment par la fenêtre ouverte, le visage éclairé par l'arc-en-ciel que faisait la lumière à travers les vitraux, puis elle tourna les yeux vers moi, les mains raidies par l'émotion. — Laissez-moi me promener.

— C'est tout ce que tu désires ?

Elle hocha la tête.

— Alors, d'accord. Avec précautions, je la pris par la main, j'ordonnai à mon garde de rester en arrière et je l'emmenai dans les jardins du palais. Une fois sa grâce sauvage libérée des pierres grises du palais, Etaa rivalisait de beauté avec les roses et avec les pâles marisettes. Je la conduisis jusqu'au talus vert dominant le placide Aton et les dernières maisons de la ville de Newham, sur l'autre rive du fleuve. J'essayai de lui décrire la cité qui était le cœur même de Tramaine, cette multitude colorée et grouillante, les places de marché, le spectacle pompeux de la Nouvelle Année et les commémorations du jour de l'Armageddon. Elle regardait attentivement et me posait des questions avec un émerveillement hésitant qui m'enchantait, mais elle parut contente de voir se refermer sur elle les paisibles charmilles.

Nous marchâmes, somnolents, au long des sentiers diaprés d'ombres et de lumières, écrasés par la chaleur de cet après-midi d'un automne finissant, et je trouvai difficile de croire que le soleil était déjà à demi caché derrière la Cyclope. Et, tandis que nous avancions ainsi, je vis s'effacer pour la première fois l'expression angoissée du visage d'Etaa. À un moment donné, nous tombâmes à l'improviste sur Lord Tolper et sa belle, couchés dans l'herbe en une position fort compromettante. Je pris Etaa par le bras et l'éloignai rapidement, avant que le lord rougissant ne se croit obligé de se lever et de me saluer ; je vis alors, sur ses lèvres, voltiger un bref et doux sourire, né d'un souvenir, et j'éprouvai les affres de la jalousie.

Puisque je disposai de si peu de temps, j'ordonnai à Mabis d'accompagner Etaa, à l'avenir, dans les jardins – et de faire tout ce qui serait nécessaire pour sa santé et son bien-être. Mabis me confia qu'elle

avait déjà, à la demande d'Etaa, cueilli des herbes salutaires pour le bébé ; car, bénie soit son âme païenne, cette fille avait le talent de dix médecins de Newham, et lui avait même recommandé un cataplasme qui soulagea ses douleurs dorsales de vieille femme. À sa manière, Mabis était profondément religieuse, mais elle n'avait jamais aimé la reine, et les bontés irréfléchies et l'absence d'orgueil d'Etaa avaient conquis son cœur.

Au début, Etaa établit peu de contacts avec la cour, en partie parce que tel était mon désir, en partie parce que c'était aussi le sien. Cependant, avant longtemps, elle se fit un autre ami dans le palais, une espèce de paria : le jeune Willem, l'un de mes pages. Il était étrange, nerveux, avec des cheveux aussi blondasses que les siens étaient noirs ; il tressaillait constamment à des spectacles invisibles et semblait parfois deviner ce qu'il était encore impossible de voir. Il bredouillait, aussi bien dans le langage noble que dans celui des signes, comme si, non seulement ses lèvres mais aussi ses doigts étaient incapables de lui obéir. Un après-midi que je vins rendre visite à Etaa dans ses appartements, je le trouvais assis à ses pieds devant le feu ; leurs visages étaient, d'un côté verdis par la lumière de l'éclipse sur son déclin, de l'autre rougis par la lueur du foyer. Ils levèrent les yeux vers moi presque en même temps et Willem se dressa en hâte sur ses pieds pour me saluer, cachant mal son effroi de voir arriver le roi. À ce que je compris, Etaa était en train de lui raconter une histoire, et je la priai de continuer, sentant que j'avais, moi aussi, besoin d'un peu de distraction.

Elle reprit le fil de son récit, d'un air un peu contraint, un conte Kedonny sur un peuple nomade qui s'installe quelque part et se trouve enfin une patrie. Le réalisme de l'histoire me fascina, bien qu'elle fut criblée d'allusions aux pouvoirs surnaturels de la Mère. L'idée me vint que ce devait être celle de leur arrivée à nos frontières, au temps du second roi Barthelwydde, il y a près de deux cents ans.

J'étais aussi fasciné par les mouvements de ses mains, si vives et si hardies, en comparaison des gestes raffinés des poètes de cour dont les gracieuses romances importées me faisaient habituellement bâiller. Parfois elle hésitait, brisant le rythme hypnotique de son récit, et je me souvenais alors qu'elle devait traduire au fur et à mesure, tour de force qui aurait rendu mes poètes malades de jalousie.

Quand elle eut terminé, je renvoyai Willem aux devoirs qu'il avait négligés, et spontanément, je demandai à Etaa si elle voulait venir voir nos trésors historiques. Elle hocha la tête, se montrant curieuse par politesse.

Avec l'enfant qui grandissait en elle, elle avait quelqu'un à aimer, pour remplacer l'homme qu'elle avait perdu ; c'était peut-être à cause de cela – et parce que je ne la touchais plus – que maintenant, elle me tolérait et semblait même parfois se plaire en ma compagnie.

Je la menai dans la partie du palais consacrée aux Dieux ; elle était ornée de peintures richement encadrées et de tapisseries à sujet religieux. Je venais souvent ici, non pour leur rendre hommage, mais pour consulter nos livres saints. Il m'avait fallu tout le pouvoir et toute l'influence de ma royauté pour braver, avec succès, le clergé, mais j'étais fermement décidé à étudier moi-même les vestiges de l'Âge d'Or que les Dieux estimaient trop complexes – et peut-être trop hérétiques – pour les profanes. Les prêtres qui en avaient la garde passaient la plus grande partie de leur vie à les étudier, et l'on avait tout lieu de croire que leur foi suffisait à les en protéger (ou plutôt, comme je le soupçonnais parfois, leur ignorance). J'avais reçu la meilleure instruction possible, mais je découvris, à mon grand dam, que la plupart des connaissances datant d'avant la peste dépassaient de beaucoup mes compétences. Bien qu'ils se prétendent omniscients, les Dieux ne pouvaient me fournir aucune indication puisqu'ils s'étaient opposés à mon désir légitime d'étudier l'héritage sacré. Il est vrai qu'ils refusaient aussi de venir en aide aux prêtres.

Comme nous entrions dans les salles réservées aux Dieux, un prêtre en robe viridine vint à notre rencontre ; c'était l'Évêque Perrine, le premier sycophante de l'archevêque. Il s'inclina à peine et utilisant ses lèvres, selon l'étiquette, il dit d'un air sévère : « Votre majesté, vous ne pouvez amener cette – cette femme ici ! Ce serait un sacrilège que de révéler les saints ouvrages à une – une païenne. »

Je souris avec condescendance, soupçonnant qu'après l'habituel différend que j'avais eu ce matin avec l'archevêque, cette scène même avait dû prendre secrètement forme dans mon esprit. « Evêque Perrine, cette femme est ici à titre de garde personnel. Je suis tout à fait sûr qu'elle ne peut lire. — »

Etaa tressaillit, je jetai un coup d'œil par-dessus la tête rasée de l'évêque et j'aperçus l'un des Dieux en personne traversant la grande salle dans notre direction. L'évêque Perrine se retourna en voyant mon regard et nous fléchîmes tous deux le genou. Je m'aperçus trop tard qu'Etaa était restée debout, et faisait face, d'un air de défi, à la silhouette en robe, d'une taille et d'une beauté inhumaines, éclairée d'une incandescence interne qui n'était

pas de ce monde. Je lui signai de s'agenouiller, mais elle m'ignora, plongée qu'elle était dans une redoutable stupéfaction.

Pendant que le Dieu regardait à son tour la prêtresse, j'attendais, le genou endolori par la dureté inhabituelle du sol, la tête rejetée en arrière, le cou gagné par le torticolis. Enfin, une expression passa sur son visage, que je pris pour une appréciation, puis, se rappelant que nous étions là, il nous donna la permission de nous relever, en signant. — Pardonnez-moi, votre majesté, de vous avoir gardé dans cette position inconfortable, mais je me suis oublié à la vue de cette attitude rebelle.

L'évêque Perrine entama des excuses, s'emmêlant les doigts d'obséquiosité nerveuse, mais le Dieu l'interrompit. — Ce n'est pas nécessaire, Évêque Perrine... J'ai compris. Et elle est charmante, votre majesté. Je vois pourquoi l'on dit que la Sorcière Noire vous a ensorcelé.

J'inclinai la tête tout en maîtrisant un froncement de sourcils, et je signai avec toute la déférence voulue.

— Ce n'est pas une sorcière, Seigneur, mais simplement une belle femme. Ses croyances ne comptent pas ; ce n'est que de la superstition. — Je suis soulagé de vous l'entendre dire. Ses mains exprimaient une légère moquerie, car chacun de leurs mouvements était un peu trop parfait.

— Etaa, allez-vous continuer à nier la présence des vrais Dieux, maintenant que vous en voyez un devant vous ?

Lentement, elle hocha la tête.

— Vous êtes beau à voir. Mais vous êtes un homme, et vous ne pouvez donc être un dieu. Il n'y a pas d'autre dieu que notre Mère. Son visage était serein, ses yeux brillaient de foi. J'ai souvent envié ceux qui possèdent une foi inébranlable, mais jamais autant qu'à ce moment-là.

L'évêque Perrine frémit visiblement d'horreur et saisit son signe-de-dieu, mais je vis le Dieu éclater de rire.

— Bien signé, prêtresse. Votre foi s'égare peut-être, mais même moi je ne peux nier sa pureté. Évêque Perrine, j'ai cru comprendre que vous empêchiez cette femme d'entrer ici. Je vous félicite de votre zèle, mais je pense que vous devriez la laisser passer. Peut-être cela fera-t-il du bien à son âme d'être un peu confronté à nos croyances.

L'évêque Perrine se laissa tomber à genoux, et je m'affaissai à contrecœur à côté de lui tandis que le Dieu passait. Et tout en conduisant Etaa jusqu'à la bibliothèque sacrée, je m'émerveillai qu'un Dieu nous ait

traités avec autant d'affabilité. Je savais que les Dieux qui nous rendaient visite avaient des manières différentes, exactement comme on en arrivait à distinguer la singularité de leurs visages lorsqu'on s'accoutumait à leur splendeur. Mais, ils étaient rarement si bien disposés envers les hérétiques, ou envers tout ce qui pouvait menacer la stabilité de leur Église.

Etaa effleura le velours bleu de ma manche. — Meron. Elle ne m'appelait presque jamais par mon nom, bien que cela m'agrée. — Comment se fait-il que vous ne croyiez pas en vos propres dieux alors que vous les avez vus toute votre vie ? Ses mains bougeaient discrètement, à demi-dissimulées par ses larges manches garnies de fourrure.

Je me souvins de ce que je lui avais dit dans la voiture, il y avait si longtemps. — Tu ne crois pas en eux parce que, dis-tu, ils ressemblent à des hommes. Nos écritures nous disent qu'ils *sont* semblables à des hommes ; mais j'ai vu qu'ils ne l'étaient pas. Je lui dis alors ce que j'avais vu lorsque j'étais enfant. — Alors, quoiqu'ils soient, ce ne *sont* pas les Dieux des écritures qui nous ont abandonnés, il y a si longtemps. Mais ils dirigent les vies de mon peuple et des peuples de toutes les terres avoisinantes, par leur Église : ces – faux Dieux.

Elle fronça les sourcils.

— Ce n'est qu'après l'arrivée des dieux que votre peuple commença à nous détester. Sont-ils donc cruels, pour rendre ainsi votre peuple cruel ?

Elle regardait les sombres scènes étalées sur les murs.

Je secouai négativement la tête.

— Non... ils ne sont pas cruels avec nous. Mais ils ne condamnent pas la cruauté envers les non-croyants. Je pense qu'ils n'acceptent pas la compétition.

Je détournai les yeux d'une tapisserie représentant une sorcière sur son bûcher. — Ils ont fait des choses utiles et bonnes pour nous – ils ont éloigné les kharks sauvages de nos campagnes, ils nous ont aidé à faire pousser des récoltes plus abondantes, ils nous ont appris à soigner la fièvre convulsive... ils ont rendu notre vie plus... confortable. Trop confortable, comme je le pense parfois. Comme si... Comme si ils désiraient que nous en restions là à jamais, et que nous soyons suffisamment satisfaits pour ne pas désirer recouvrer l'Âge d'Or. Et il y a *eu* un Âge d'Or, j'en ai trouvé la preuve dans les volumes que nous allons voir maintenant.

— Des volumes ? des livres ? L'excitation illumina son visage. – Nous avons un livre, dans notre village, que j'ai étudié avec les aînés ; on dit qu'il

date du temps Béni où tous connaissaient le contact de la Mère.

— Vous avez aussi cette légende ? Je m’arrêtai en chemin. — Alors, elle doit être largement répandue... peut-être dans le monde entier ! Penses-y Etaa ! Mais la connaissance qui nous a été léguée, les Dieux la gardent celée à ceux qui pourraient l’utiliser. Mon amertume crispa mes doigts. — L’Eglise nous enseigne “l’humilité”... ne pas lutter, ne pas tenter le destin ou les Dieux, mais suivre l’ancien chemin rebattu qui assure le salut. Elle enseigne aux gens à détester la “seconde vue” qui pourrait leur donner la liberté, et par-dessus tout, à haïr ton peuple parce qu’il en a fait une religion. Les Dieux rendent notre vie confortable, mais ce n’est pas parce qu’ils nous aiment. Qu’ils soient...

Etaa saisit brusquement mes mains, en une étreinte gracieuse, mais irrésistible ; puis elle les porta de force à ses lèvres, pour un baiser qui lui parut aisé. Je la regardai fixement, étonné, et j’aperçus alors un mouvement dans le miroir qui était attaché au bord de mes verres. De l’autre côté de la salle, l’archevêque nous guettait attentivement ; elle m’avait empêché de maudire les Dieux en sa présence. Je lui fis savoir, par un serrement de mains, que j’avais compris. Elle lâcha les miennes et je signalai. — Viens, mon amour, allons d’abord voir les saintes reliques.

Nous poursuivîmes notre chemin ; l’archevêque ne nous suivit pas. Peut-être en avait-il vu assez.

Je remerciai Etaa ; et, brièvement, elle toucha mes mains de nouveau ; puis elle détourna les yeux et signa avec raideur. — Votre vie, c’est ma vie et celle de mon enfant, comme vous me l’avez dit. Vous n’avez pas besoin de me remercier pour cela.

Mais, je sentis que je la payais de retour lorsqu’en entrant dans la bibliothèque, et en voyant les livres, elle leva les mains, émerveillée — trente-cinq volumes étaient posés sur le satin jaune qui recouvrait la table d’étude minutieusement ornée. Deux prêtres étaient en contemplation devant eux ; n’ayant aucune suite, j’allai moi-même leur taper sur l’épaule et leur demander de nous laisser seuls. Leurs visages exprimèrent la surprise, puis la soumission — et enfin un air scandalisé en passant devant Etaa. Elle s’approcha du pupitre incliné et regarda avec vénération les pages lisses et éternelles des livres ouverts. Et j’appris alors quelque chose de plus sur les barbares Kedonny — que leur princesse lisait les mots imprimés dans l’ancien langage aussi bien que n’importe lequel de nos prêtres.

Au début, je l'emmenai avec moi dans un accès de rébellion orgueilleuse et parce que j'en faisais grand cas comme garde, et ensuite parce que j'accordais beaucoup d'attention à son opinion. Le bruit vint rapidement aux oreilles de l'archevêque que la païenne étudiait les livres saints, et lorsqu'il vint s'en plaindre, je fus obligé de lui rappeler sévèrement qu'il parlait à son roi. Je pense qu'en dépit de son appétit de pouvoir il croyait à ses Dieux et aux dogmes de l'Église, et qu'il était déchiré par le dilemme qu'ils lui posaient : il avait cru que je commettais un sacrilège, mais puisqu'un Dieu l'avait approuvé, il ne pouvait rien faire pour m'en empêcher. C'est ce que je crus, tout en sachant qu'il ferait tout pour accéder à la royauté, pour réaliser les aspirations de sa famille et perpétuer le pouvoir de l'Église.

Comme les midis obscurs de l'automne laissaient la place à la luminosité aveuglante de la neige, je continuai à emmener Etaa avec moi pour étudier les livres, et dans toutes les occasions possibles, comme garde et comme compagne. Sa maternité prochaine devint visible à tous et fut l'occasion de nombreux propos frivoles mais discrets, et aussi de plus sérieuses spéculations. Et de vilaines et déplaisantes rumeurs ayant trait à la sorcellerie, dont je savais bien l'origine. Cependant, je ne pris pas la peine de m'en occuper, étant concerné par d'autres sujets ; en particulier, ces rebelles Kedonny qui s'entêtaient à dévaster nos marches bien que la neige s'accumula sur les terres. Des rumeurs couraient, qu'un nouveau chef s'était mis à leur tête, utilisant la profanation de la prêtresse pour les rallier à sa cause, et j'envoyai des messages à mes seigneurs frontaliers les plus fidèles pour leur dire de se tenir sur leurs gardes. Mais les Kedonny frappaient dès que l'on avait le dos tourné et disparaissaient dans les collines, et leur Mère les couvrait de son manteau neigeux, comme Etaa l'aurait signé – si elle avait été au courant. Mes meilleurs chefs de guerre semblaient impuissants face à la détermination fanatique du chef Kedonny, un homme appelé seulement “le Forgeron”, et qui, en Tramaine, était devenu un croquemitaine capable de rivaliser avec l'Œil de Dieu qui contemplait dédaigneusement la vie pécheresse de mon peuple.

Enfin arriva le jour du Solstice d'Hiver – que je n'aurais pas remarqué si je n'avais trouvé Etaa, gauchement agenouillée devant l'âtre, vêtue de velours vert diapré. Elle jetait des épis de blé mûr dans le feu ardent et récitait un office à la Mère. Le pâle Willem, accroupi, la regardait comme hypnotisé, tandis que son chiot pommelée machouillait impunément le pan

de son justaucorps. Mabis filait dans le coin opposé de la chambre, son visage rond, rougi par le froid, empreint de désapprobation vertueuse. Je fus légèrement troublé de voir Willem ainsi gagné aux mœurs Kedonny, mais son amitié avec Etaa les égayait un peu tous deux, et depuis peu, je trouvais moi-même difficile de ne pas préférer les mœurs d'Etaa à nos propres manières austères. Mais je gourmandai Willem et il disparut comme un fantôme, selon son ordinaire, et j'emmenai Etaa rendre visite aux livres saints.

Ce jour-là, elle s'assit à côté de moi, comme de coutume, bien que ces derniers temps elle eut du mal à se pencher sur le bord de la table sculptée. (Mabis avait dit que mon fils – car j'étais sûr que c'était un garçon, et qu'il entendrait aussi bien que sa mère – allait être un grand et fort bébé, ou alors, il s'agissait de jumeaux.) Sa disgracieuse rondeur me charmait plus encore que sa grâce d'antan.

J'ôtai mes lunettes pour lire de plus près, car avec Etaa je n'avais plus peur d'être attaqué à l'improviste. Elle me regarda poser mes verres sur la table puis, soudain, me saisit par le bras. — Meron, regardez. Elle prit l'extrémité de la mince et sombre bande qui s'était coincée sous mes verres et la recourba entre ses doigts. — Qu'est-ce que c'est ? C'est transparent comme du verre et doux comme du papier. Et regardez, mais regardez donc ! Il y a des mots minuscules, sous vos verres —

Je plissai les yeux, incapable de les voir et je tendis la main vers la loupe. — C'est du plastique, quelque chose dont les Dieux se servent... et que nous avons utilisé, autrefois, pendant l'Âge d'Or. Une étrange excitation s'empara de moi tandis qu'Etaa tirait le reste de la bande de dessous la tablette, pour l'amener à la lumière de la lampe. — Comment est-ce venu là ? Les Dieux auraient-ils oublié...

Etaa prit la loupe et l'éleva au-dessus de la bande de plastique.

— Peux-tu la lire ?

Elle ne vit pas mes signes mais resta les sourcils froncés de concentration, respirant à peine, l'une de ses mains jouant avec la clochette d'argent qui pendait à son oreille. Enfin elle releva la tête et ses doigts bougèrent à peine pour signer. — Je peux le lire. C'est un passage d'un ouvrage écrit dans l'ancienne langue... Mais, cela date d'*avant* la peste.

— Tu en es sûre ? Tous nos saints livres ont été écrits après la peste ; bien qu'ils mentionnent les merveilles de l'Âge d'Or, ils sont obscurcis par

le désespoir d'un peuple en pleine décadence, et beaucoup de références sont peu claires. Mes mains tremblaient. – Lis-le moi.

Je tins la loupe tandis qu'Etaa traduisait, jusqu'à ce que ses yeux rougissent et que ses mains tremblent de fatigue. Et bien que beaucoup de choses restent encore obscures parce qu'elles dépassaient nos connaissances, une vérité indéniable se profila : À l'Âge d'Or, *tous les hommes* pouvaient entendre. J'avais raison ! Les hommes n'étaient pas inférieurs aux Dieux, les hommes *étaient* des Dieux. La peur avait fait perdre la vérité à l'Église, dans les temps de la peste, et ces faux « Dieux » utilisaient notre superstition pour nous diriger. Je pris les mains lasses d'Etaa et les embrassai. — Mais, notre fils marquera le début d'un Nouvel Âge d'Or, il entendra et verra clairement, et montrera la vérité à mon peuple. Il sera notre plus grand roi. Etaa sourit, gagnée par mes rêves, et bien qu'elle sourit pour son fils et non pour moi, cela ne diminua en rien ma joie.

Et c'est à ce moment même qu'une douleur fouailla mon dos, et qu'un coup me fit tomber de ma chaise. Mes yeux, bons à rien, ne captèrent qu'un flot d'indigo tandis que je me retournai et qu'un éclat de lumière m'éblouissait ; désespérément, je levai les mains pour me protéger. Mais, avant que la lame ne me frappe à nouveau, du velours vert intercepta ma vision, c'était Etaa qui se jetait sur le prêtre assassin. Ses belles mains atténuèrent le scintillement de la masse et, je ne sais comment, elle le fit reculer tandis que je me relevais. J'attrapai mes verres et sortai ma dague, pour le voir la projeter contre le mur et se lancer vers la porte. Je le fis tomber tandis qu'il tentait de passer devant moi ; sa tête heurta violemment les dalles et sa main laissa échapper le couteau.

Et je vis Etaa recroquevillée sur le sol, se tordant de douleur. Elle tenait son ventre à deux mains, tachant le velours du sang qui coulait de ses doigts tailladés. Je baissai les yeux sur le visage de mon assaillant, rempli de terreur par la pointe de ma dague que je tenais sur sa gorge. Et je vis que ce n'était pas un prêtre : des cheveux sales s'échappaient de dessous sa calotte, ses traits étaient jeunes, mais encrassés et marqués par les privations. C'était un tueur à gages sorti des lupanars de Newham, et j'étais sûr qu'il entendait aussi fort bien. Je ne pouvais l'atteindre – ni lui, ni son maître. Car l'Église avait juridiction en ces lieux. Ma main se crispa sur le manche de ma dague, je lui aurais bien tranché la gorge. Mais, comme du sang traçait déjà le cheminement de ma lame sur son cou, je sentis les yeux

d'Etaa se poser sur moi et le cœur me vint aux lèvres. « Je laisse l'archevêque te condamner pour ton échec, prêtre », dis-je. « Et je te plains. » Je le frappai du pommeau de mon arme et le laissai retomber, inconscient.

Alors, je m'approchai d'Etaa et vins m'agenouiller auprès d'elle, soulevant sa tête entre mes mains. Ses yeux cherchèrent les miens, presque avec avidité, et se remplirent brièvement d'une joie sauvage tandis que ses mains blessées effleuraient mon visage. Puis, elles se crispèrent sous l'effet d'un nouveau spasme tout en essayant de former des signes. — Meron... mon enfant. Mon enfant... arrive.

Ma gorge se serra de désespoir. Six mois à peine s'étaient écoulés depuis sa conception et il était trop tôt, beaucoup trop tôt. Je sentais le dos de ma tunique se tremper de sang, mais le couteau de l'assassin s'était égaré dans les plis de ma cape et la blessure n'était guère profonde. Je pris Etaa, haletante de douleur, dans mes bras, et je revins par les salles sans nombre.

Des salles qui me parurent éternellement vides jusqu'à ce que je tombe brusquement sur l'archevêque et son Évêque Perrine. L'archevêque nous vit le premier et le sourire s'effaça de son visage pour faire place à l'effroi. Il se précipita vers moi, les bras tendus, jusqu'à ce qu'il croise mon regard ; alors, et pour la première fois, je vis mon cousin en proie à la peur. Il s'arrêta. « Votre majesté ! » Ses lèvres frémirent ; les yeux de l'Évêque Perrine suivirent la traînée rouge, sur les pierres, derrière nous, et il tomba à genoux, débitant des paroles incohérentes.

« Monseigneur... » Je m'appuyai, chancelant, contre le mur, pour protéger mon précieux fardeau. « Si mon fils meurt, monseigneur, pas même les Dieux ne pourront vous protéger de ma colère. » Je le dépassai, l'air menaçant, et je vis dans mon miroir qu'il se précipitait vers la bibliothèque.

Je trouvai enfin un homme de ma garde et des salles plus accueillantes, et réclamai de l'aide. Mes médecins se pressèrent en foule autour de moi, pansèrent ma blessure et me supplièrent de rester allongé ; mais je demeurai debout au seuil de la chambre où ils avaient transporté Etaa, jusqu'à ce que mes genoux fléchissent et que je ne puisse plus tenir debout. Je ne me souviens plus de grand chose, sauf de ma rage impuissante, et de ma faiblesse, jusqu'à ce que je m'éveille sur mon lit à baldaquin, entouré de serviteurs à genoux, pour affronter un Dieu.

— Etaa... et mon enfant ?

Je crus voir le Dieu sourire, bien que ma vision soit brouillée :

— J'en ai terminé avec eux —

« Non ! » Je me jetai sur lui et fus ramené en arrière par mes serviteurs horrifiés.

Ils baragouinèrent des excuses, mais il les repoussa d'un geste de la main.

— La dame va bien et vous réclame. Et votre fils – oui, votre majesté, votre fils – vivra. Il est bien développé pour un enfant né avant terme, et nous veillerons sur lui.

Je retombai sur mes oreillers.

— Pardonnez-moi, Seigneur, je... j'avais perdu la tête. Je vous remercie. Et maintenant, docteur, aidez-moi pour que j'aie voir mon Ettaa... et mon fils.

L'Église proclama que mon assaillant était un prêtre fou qui m'avait, à tort, cru coupable d'un sacrilège concernant les saints livres ; il fut sommairement excommunié et mis à mort pour trahison, sur l'ordre de l'archevêque. On murmura, dans la faction de la cour qui était pour l'Église, que le prêtre était loin d'être fou, mais on les entendit à peine dans la célébration de la naissance d'un héritier royal. Je nommai mon fils Alfilere, du nom de mon père, et pour moi cet enfant était la plus belle vision de la Terre. Et, tout de suite après, c'était sa mère, le visage illuminé de plaisir tandis qu'elle le contemplait dans son berceau doré, ou qu'elle le caressait de ses mains bandées.

Je me mis à l'emmener avec moi partout, pour savoir ses impressions sur ce qu'elle voyait à la cour, et bien qu'elle protestât, je l'installai ouvertement à mon côté, à table. La reine, peu disposée à abandonner quelque privilège de sa position, s'asseyait toujours de l'autre, mais ses yeux m'auraient tué s'ils l'avaient pu. En ces jours, son frère apparaissait rarement dans la grande salle, et je me demandai s'il était en train d'aiguiser une autre lame. Mais, il n'aurait pas osé s'attaquer une deuxième fois aussi ouvertement à moi, et bien que mes conseillers, mis au courant de sa trahison, m'aient prié instamment d'agir contre lui, je refusai. Si j'attaquais mon cousin, je risquais de déclencher une guerre civile, et je ne voulais pas accabler mon peuple pour satisfaire à ma vengeance personnelle. Mais, je ne me rendais plus nulle part sans une suite nombreuse, et je veillais à ce que ma garde protège constamment Ettaa et son enfant.

Bien qu'un vent de tension souffla dans les couloirs, aussi glacé que les courants d'air de l'hiver, il ne put décourager le printemps qui brillait dans mon cœur à la pensée de mon fils nouveau-né, ou lorsqu'Etaa était auprès de moi. En vue des fêtes du Jour de l'Armageddon, je lui appris à danser, prétexte à beaucoup de rires. J'avais toujours détesté cette mémorisation de figures et de pas compliqués, cette attention aux miroirs du plafond, ce besoin de compter constamment. Mais ce nouveau défi lancé à son imagination l'enchantait et son enthousiasme m'entraîna et me fit découvrir les beautés de la danse.

Les célébrations de l'Armageddon, reflétées dans les yeux noirs d'Etaa, me parurent aussi éclatantes que lors de mon enfance, et tout en portant mon fils dans mes bras, j'imaginai combien ces merveilles le raviraient aussi : les poètes, les jongleurs et les acrobates, les chiens dressés, les magiciens qui lançaient des feux de toutes les couleurs, même les Dieux qui présidaient, resplendissant au cœur de leurs brillantes auras. La foule en clinquants oripeaux festoyait et dansait, chassant hors des murs la froide tristesse des midis obscurs qui marquaient l'équinoxe, et la fin désagréable d'un cruel hiver.

Je pense, lorsque je me retourne vers mon passé, que je n'ai jamais été aussi heureux qu'en cette soirée où Etaa dansa avec moi. Vêtue des fragiles couleurs du printemps, ses cheveux relevés par des rangs de perles, elle était la déesse même de la Terre. Ses joues étaient rouge d'excitation et ses yeux rayonnaient ; après la dernière danse, je la pris dans mes bras et l'embrassai, et elle ne me repoussa pas. Tout me semblait possible alors, même qu'un jour elle en vienne à m'aimer... comme moi j'en étais venu à l'aimer, cette déesse captive, l'aimer comme je n'avais jamais aimé aucune autre femme.

Mais, comme je l'avais toujours pensé lorsque j'étais plus raisonnable, toutes choses ne sont pas possibles, même pour les rois. Et peu de temps après, comme j'entrais dans sa chambre, Etaa leva les yeux qu'elle tenait fixés sur les boucles sombres d'Alfilere qu'elle était en train d'allaiter, et c'était des yeux glacés.

J'hésitai :

— Etaa, quelque chose ne va pas ?

Mabis se leva lourdement de son tabouret. Elle alla s'asseoir loin de nous, sans cesser de tricoter, et son visage haut en couleur portait une expression soucieuse et chagrine.

Etaa ne me répondit pas, mais se leva et alla remettre Alfilere dans son berceau, près du feu, où elle resta debout à lui sourire et à le bercer doucement. Elle avait refusé une autre nourrice, préférant nourrir et soigner elle-même son bébé, ce qui avait beaucoup plu à la vieille Mabis. Et vraiment, la mère de mon fils était la meilleure des nourrices puisqu'elle pouvait « sentir » ses besoins ; elle devenait inquiète dès qu'il se trouvait hors de portée de son ouïe. Enfin, elle revint vers moi et son sourire s'évanouit ; je répétai ma question.

De ses mains, marquées de cicatrices roses, jaillit l'accusation.

— Meron, je sais la vérité *maintenant*, au sujet de mon peuple. Je sais qu'ils font la guerre au Tramaine et sont massacrés parce que vous m'avez enlevée. Je sais qu'ils réclament ma libération et que vos brûleurs de sorcières les laissent en paix. Mais vous, vous envoyez des soldats pour les tuer et en brûler encore plus. Et vous m'avez caché tout cela. Et vous m'avez... vous m'avez fait oublier... Une étrange émotion bouleversait son visage, même au repos ses mains se tordaient.

— Qui t'a dit tout cela, Etaa ?

Elle secoua négativement la tête.

— C'est Willem... — Ne le punissez pas ! La colère et la peur nouaient ses doigts.

— Je ne ferais pas de mal à un enfant qui a trop bavardé.

— Mais, c'est vrai ?

— Oui.

Ses doigts tâtèrent le bord rugueux de la tapisserie murale qui oscillait aux courants d'air. — Alors, laissez-moi rejoindre mon peuple.

Je détournai les yeux, le désappointement me poignardait comme la lame d'un assassin. — Je... Je ne peux pas. Tu ne peux pas abandonner ton enfant. Et moi, je ne renoncerai jamais à mon fils. Es-tu si malheureuse ici ? Ne peux-tu dire à ton peuple que tu es contente de rester ? Je ferai la paix avec eux, je paierai des compensations... J'ai... besoin de toi, Etaa. J'ai besoin que tu sois, ici, avec moi... je dépends de toi, maintenant, je...

Elle ferma les yeux.

— Meron. L'homme qui dirige mon peuple, l'homme qui me réclame, l'homme que vous appelez « le Forgeron », c'est mon mari.

— Ton mari est mort !

— Non ! Elle frappa le sol du pied.

— Tu l’as vu toi-même s’écraser sur les rochers ! Aucun homme ne peut survivre à une telle chute. C’était un lâche ; il s’est tué, il t’a abandonnée à moi, et je ne te laisserai pas partir. Je respirai à pleins poumons, pour essayer de reprendre mon contrôle.

— Ton peuple pille et massacre les miens et leur coupe la tête. Vous damnez *nos* âmes – car nous croyons que les esprits démembrés ne peuvent être libérés par la création. S’il y a la guerre, ce sont les Kedonny qui se la sont affligée à eux-mêmes.

Etaa se redressa fièrement.

— Si vous ne me relâchez pas, il viendra me reprendre !

Je fronçai les sourcils :

— S’il a vraiment pu se relever d’entre les morts, alors peut-être le fera-t-il. Mais je doute que tu puisses espérer cela de la Mère.

Elle croisa les bras, les yeux brûlants de colère.

Je quittai la chambre.

Elle resta dorénavant dans sa chambre et refusa de m’accompagner, et son visage était aussi crispé par la douleur qu’il l’avait été à son arrivée ici. Lorsque je venais voir mon fils, elle restait assise près du feu, le dos tourné, sans un mot. Un jour, je vins m’asseoir à côté d’elle sur le banc garni de coussins, avec Alfilere dans son nid d’ange en fourrure, qui se tortillait sur mes genoux, les yeux brillants. Je tapai des mains et il se mit à rire, et tandis que je lui laissai mordiller mes doigts ornés de bagues, je levai les yeux sur Etaa et la surpris en train de sourire. Je libérai mes doigts et signai : — Comment pourrait-on désirer un fils plus beau que celui-là ? Mais, il ne ressemble guère à son père, je le crains bien, ce petit aux yeux noirs. Je souris avec confiance, mais elle détourna seulement les yeux, porta la main à la clochette d’argent qui pendait à son oreille et les larmes coulèrent soudain sur ses joues.

Furieux contre Willem, je lui avais tout d’abord défendu de la revoir ; mais je me laissai fléchir, sachant sa solitude et son chagrin. Peu de temps après, je le trouvai avec elle, sa tête pâle reposant sur ses genoux et ses maigres épaules secouées de sanglots. Comme je m’avançai, elle leva des yeux pleins d’une douleur partagée ; mais Willem ne bougea pas, aussi souleva-t-elle sa tête de ses jupes couleur de lavande. Il se leva en chancelant pour me saluer, puis retomba à côté d’elle, épuisé, sur les coussins lie-de-vin, en essuyant son visage de sa manche.

Je restai figé sur place en voyant les fines traînées de sang séché qui couraient sur son cou et sur ses mâchoires. Soudain, je compris son étrange, son effrayante prescience : mon page entendait, et jusqu'à maintenant, sa famille avait réussi, je ne sais comment, à garder le secret. Jusqu'à maintenant. Mon ventre se noua : l'Église lui avait crevé les tympans.

Comme si elle avait suivi le déroulement de mes pensées, Etaa signa avec amertume.

— C'est votre Archevêque Shappistre. Il a traqué Willem, parce qu'il était pour moi, jusqu'à ce qu'il apprenne que Willem sentait le contact de la Mère, et regardez ce qu'il lui a fait ! Il persécute tous ceux qui ont reçu Sa bénédiction, il a failli tuer mon enfant... il a failli vous tuer ! Votre propre parent ! Comment pouvez-vous le laisser impuni, si vous êtes le roi... pourquoi ne le défiez-vous pas !

Je tâtai la cicatrice, dans mon dos, et je me sentis outragé. Il avait ouvertement tenté de me tuer et avait échoué, et maintenant, il menait une guerre plus subtile, répandant des rumeurs, renversant ceux en qui j'avais confiance, tourmentant ceux que j'aimais. J'avais le pouvoir de l'abattre, malgré les Dieux, seulement je ne le pouvais pas.

— Etaa, ce n'est pas si simple. Il ne s'agit pas d'une dispute de village, je ne peux pas le mener sur le pré et le rosser ! La lignée royale est divisée en deux, et ainsi en est-il de la fidélité de la nation ; je dirige un pays en paix parce que j'essaie de concilier ces deux partis. L'archevêque est mon contrepoids, mais s'il le pouvait, il détruirait cet équilibre, avec ses rêves de théocratie. Il jetterait son pays dans la guerre civile pour le réaliser ; il ne tiendrait pas compte des conséquences. Si je l'accuse de trahison, j'agis de même. Rien ne l'arrêterait, mais moi, je m'arrêterai bien avant.

Etaa caressa la tête penchée de Willem.

— Je ne comprends pas les besoins des nations, Meron... et vous, vous ne comprenez pas les besoins des hommes et des femmes. Soudain, elle leva les yeux sur moi et son visage était bouleversé par l'angoisse. « Il vous détruira, Meron. Ne le laissez pas faire, ne le... » Ses mains retombèrent avec désespoir dans son giron ; elle se leva et se dirigea vers le berceau du bébé, son noble fils, pour le consoler.

Deux jours plus tard, Willem disparut. Les autres pages dirent qu'il s'était enfui chez lui. Mais, une des boucles d'oreille d'Etaa, une des minuscules clochettes d'argent qu'elle portait toujours, avait aussi disparu. Je lui demandai où elle était, et elle me signa, avec beaucoup d'indifférence,

qu'elle l'avait perdue. Et ainsi, je sus que Willem était parti vers l'est rejoindre le Forgeron.

Lentement et dans les douleurs de l'enfantement, l'hiver donna enfin naissance au printemps, tandis que les Kedonny ravageaient toujours nos frontières. Etaa s'affligeait dans sa chambre, et les réjouissances de la Nouvelle Année, sur la pelouse, ne furent qu'une brillante et creuse caricature du passé.

Et ce soir-là, tandis que je dormais et rêvais de temps plus heureux, Etaa et mon fils disparurent.

Fou de douleur, je fis chercher, et chercher encore, dans toute la contrée, mais ne recueillis aucune trace de leur passage. Ni aucune rumeur, ni aucun indice ; c'était presque comme s'ils n'avaient jamais existés. Je ne trouvais plus aucun repos, et les nobles se mirent à dire ouvertement que j'avais l'air d'un possédé. L'archevêque, souriant, dit que peut-être la Terre les avait engloutis... et j'en vins presque à le croire. Mais, j'appris que mon cocher avait disparu la même nuit qu'Etaa, et certains avancèrent que ma voiture était partie dans la nuit et était revenue vide. Alors, je me demandai si la vérité ne se trouvait pas, non sur Terre, mais dans le ciel... et si les Dieux n'avaient pas, enfin, pris leur revanche sur moi.

Mais, les Kedonny s'enfonçaient de plus en plus dans mes terres, et finalement, je fus obligé d'interrompre mes recherches. Je décidai de lever une puissante armée et de les mettre en déroute ; mais en envoyant l'ordre de rassembler les hommes, je découvris comme mon archevêque avait bien accompli son travail impie. Les rumeurs qu'il avait fait courir sur mon ensorcellement avaient fait leur œuvre ; mon peuple croyait que la Sorcière Noire m'avait jeté un sort qui avait troublé mon esprit, et que cette maudite avait disparu en volant mon fils afin de l'utiliser pour quelque but terrible et blasphématoire. Ils étaient convaincus qu'au cours de la bataille je les trahirai pour les Kedonny et que les Dieux eux-mêmes m'avaient abandonné.

Même les seigneurs qui avaient toujours été fidèles à la lignée de mon père me désertèrent pour rejoindre l'Archevêque, et ceux qui me soutenaient encore m'apportèrent bien peu d'aide pour lever mon armée. La rumeur court dans tout le pays que c'est du suicide de chevaucher à mes côtés – car si l'on me renie et que je suis détruit, cela servira les forces du Bien et les Dieux les sauveront des hordes païennes. Au diable l'Eglise !

Les Dieux ne se sont jamais mêlés des guerres entre les hommes ; je doute qu'ils le fassent maintenant.

Alors, je pars aujourd'hui, avec toutes les forces que j'ai pu rassembler, pour aller sauver seul mon royaume, si c'est encore possible. Peut-être cette nouvelle tempête d'ignorance passera-t-elle alors et ne nous noiera-t-elle pas tous. Peut-être. Ou peut-être est-il déjà trop tard...

Aussi, est-ce peut-être mieux qu'Etaa soit partie en emmenant mon fils. Je prie seulement les vrais Dieux, s'il en est, qu'ils soient sauvés et qu'un jour son fils revienne réclamer son trône et qu'il devienne le plus grand de nos rois. Qu'elle m'ait abandonné, je ne peux l'en blâmer, car je n'avais jamais eu le droit de la prendre comme je l'ai fait. Mais, je l'ai aimée, et je prie pour qu'elle se souvienne de cela aussi, et me pardonne un peu.

Je me suis souvent demandé si elle m'avait jamais aimé. Et si alors ce n'était pas plus que je ne méritais. Mais, parfois, un certain regard, un certain signe – Les mains du vent de l'été sont aussi tièdes et aussi légères que ta caresse, Etaa ; peut-être ta Mère t'a-t-elle enlevée, après tout. Veille sur mon fils, et pardonne à son père. Donne-lui tes bénédictions comme tu me les as données. Etaa... Je pense que je ne te reverrai jamais.

Mais venez, mes seigneurs ; l'Œil de Dieu veille sur nous et le soleil est déjà haut. On dit qu'un forgeron peut regarder un roi en face : que ce soit la dernière chose qu'il voit, à jamais !

LE DIEU

Si je parle maintenant, c'est parce que vous vous êtes demandé comment un « naïf gamin » de l'Administration coloniale avait pu résoudre le Problème Humain. La réponse est simple : j'aimais Etaa, et Etaa était la mère d'Alfilere.

Vous vous souvenez probablement tous de la situation à cette époque. Il y avait peu de temps que l'Administration coloniale était entrée en contact avec les Humains, une forme de vie intelligente basée sur le carbone au lieu du silicium, mais qui respire de l'oxygène et vit, à peu près, aux mêmes températures que nous. Cela faisait une espèce de plus en rivalité avec nous, mais en marge de notre zone d'influence, et s'ils avaient été n'importe quoi d'autre, sauf des Humains, nous aurions pu espérer co-exister avec eux. Mais, en étudiant leur culture actuelle et les rares documents qui restaient sur leur passé, nous découvrîmes qu'ils constituaient l'espèce la plus impitoyablement et la plus irrationnellement agressive que nous ayons jamais rencontrée. Cette agressivité combinée à une technologie avancée pouvait en faire, également, l'espèce la plus dangereuse. Nous aurions volontiers vécu en paix avec eux, mais nous pouvions nous poser cette question : *eux* vivraient-ils en paix avec *nous* ? La majorité Conservatrice pensait que c'était peu probable, aussi le Conseil de notre secteur nous donna-t-il l'ordre d'intervenir et de ralentir leur développement culturel. Cela déplut à la faction Libérale qui fit de son mieux pour aiguillonner le statu quo humain ; et c'est ainsi que les ennuis commencèrent.

Je suis xénobiologiste et, à cette époque, je débutai dans ma carrière ; j'étais alors trop inexpérimenté pour mettre en question la politique en cours, aussi je soutenais aveuglément la position prise par la majorité, vis-à-vis des Humains. Surtout depuis que j'avais dû vivre parmi eux afin de les étudier, en tant que « cocher » du roi de Tramaine, qui détestait les Dieux. Lorsque les Libéraux laissèrent le roi consulter des archives réservées aux

initiés, puis incitèrent ouvertement à la guerre leurs voisins, les Kotaanes, nous, les Conservateurs, les payâmes de retour en kidnappant Etaa, la maîtresse Kotaane du roi, et son fils, l'héritier du trône. C'est moi que l'on choisit pour accomplir cet acte, à cause de ma position stratégique – et surtout, à cause de ma naïveté. Tout ce que j'avais à faire, dirent-ils, c'était de les garder tous deux à l'écart, et d'expérimenter, en même temps, ma première étude-changement d'un monde inconnu... Tout ce que j'avais à faire, ainsi que je le découvris, c'était de passer une éternité seul, sur un monde désert et abandonné, sans personne pour me tenir compagnie, sauf une étrangère superstitieuse et un marmot braillard. Je me demandai si je devais me sentir honoré de cette responsabilité, ou honteux d'être exploité. Mais, je fis mon devoir, et je l'enlevai pour la conduire sur la lune.

Je fis boire à Etaa du vin drogué et fermai tous les hublots. Elle ne comprit rien à ce qui se passait, même lorsque je fis atterrir la navette près des ruines de l'ancienne colonie et ouvris le sas. Je l'observai sur les écrans tandis qu'elle le franchissait, attendant que le premier soubresaut d'épouvante l'étourdisse. Elle recula en trébuchant, étreignit son enfant pour le protéger du vent froid qui faisait tourbillonner le sable roussâtre, en cinglantes nuées. Devant elle, la pente pierreuse s'élevait jusqu'aux ruines de la ville humaine, crocs d'amertume cherchant à mordre les nuages. J'avais déjà vu ce paysage désolé, mais jamais en sachant que je ne pourrais plus le quitter. Les yeux me brûlaient de tristesse et du souvenir du vent acéré. Ce serait difficile d'apprendre l'unité de ce monde... C'était facile de comprendre pourquoi les Humains n'avaient pas réussi à le faire.

Je ne sais quelles pensées ont alors traversé l'esprit d'Etaa ; seulement que ce n'était probablement pas celles à laquelle je m'étais attendu. Mais son visage exprimait le désarroi et le désespoir tandis qu'elle remontait la rampe, et que le vent tirait sa longue cape et ses jupes empesées et encombrantes. Son bébé s'était mis à crier, à hurler avec le vent. Pour la première fois, elle me parut réelle, elle me toucha, éveillant ma pitié. C'était une femme enlevée, violée par un roi brutal, et j'avais l'impression d'avoir été lié à ses souffrances dès le début puisque je pilotais la voiture du roi lors de sa capture. Ce n'était qu'une victime de plus des schismes cruels et insensés qui divisent ces misérables Humains, et elle allait souffrir plus encore maintenant, à cause d'eux et à cause de nous, et toujours sans comprendre pourquoi... La gêne succéda à la pitié : Avais-je le droit — ?

Mais, elle n'avait été qu'un gage, elle serait encore un gage ; peut-être était-ce sa destinée, et la mienne.

Je quittai enfin les commandes et je m'armai de tout mon courage pour lui assener l'horreur finale. Je me débarrassai de mon maquillage Humain ; je savais que ma forme allait bientôt lâcher après la tension du vol. Et aucun Humain n'avait encore vu un « Dieu » démasqué, même un Dieu qui passait pour un cocher. Évitant les coussins de velours éparpillés sur le plancher, je me dirigeai vers l'écouille.

— Meron ? Elle se retourna avec un hoquet de surprise pour lever les yeux vers moi, ses mains posant la question. Je me souvins qu'elle était une prêtresse Kotaane et qu'elle pouvait entendre ; on supposait que le roi l'avait prise précisément à cause de cela, par haine pour la tradition. L'espoir, et quelque chose d'autre, éclairaient ses yeux tandis qu'elle se retournait. Lorsqu'elle me vit, cela se changea en horreur et elle recula, les doigts raidis sur le signe qui conjure le mal. Cela ressemblait trop à une obscénité fort goûtée à la cour du roi ; je faillis éclater de rire. Ç'aurait été de la dernière cruauté. Je me retins à temps et tendis seulement les mains, en signe de paix. Je signalai : je ne vous ferais pas de mal, Dame Etaa. N'ayez pas peur. Elle hocha la tête, gardant ses distances. Je me demandai à quoi je ressemblais à ses yeux... à une caricature d'être humain modelée en pâte à pain, ou en terre glaise. Je replongeai dans la « voiture » du roi pour y prendre ma veste à capuchon, pensant que plus je me couvrirais, mieux ce serait. Mais comme je disparaissais, je l'entendis crier d'effroi et courir derrière moi, sur la rampe. Elle apparut sur le seuil dans un tourbillon de poussière et se jeta à genoux à mes pieds.

— Oh, je vous en prie, ne m'abandonnez pas ici ! Le bébé poussa un cri plaintif lorsque son geste le bascula à l'intérieur de sa cape. Je la regardai, stupéfait ; mais en voyant de nouveau mon visage, elle hésita, comme si elle pouvait y lire son funeste destin. Détournant les yeux, elle posa tendrement sur un coussin de velours rouge son enfant, qui se tortillait, puis elle se força à plonger son regard dans le mien en signant : Ayez pitié de mon enfant. Remportez-le avec vous, il ne peut causer de tort à personne ! C'est un prince, rendez-le à – à son père, le roi Meron. Vous en serez récompensé. Portez-le à... n'importe qui, mais qu'il vive...

Je me penchai et ramassai l'enfant ; il me regarda, comme fasciné, puis soudain, il se mit à rire. Inexplicablement ravi, je le tins contre moi ; puis,

lentement, je le remis entre les bras de sa mère. L'espoir qui avait éclairé son visage s'éteignit, et elle frémit lorsque je la touchai.

Je reculai.

— Etaa, vous n'êtes pas abandonnée dans cet endroit perdu. Je suis votre gardien ; je resterai ici avec vous, pour veiller sur vous et sur votre enfant. Vous êtes... exilée, et ce sera, pour vous deux, une existence difficile. Mais cela ne durera pas éternellement, seulement jusqu'à ce que... certaines affaires soient réglées en Tramaine. Il doit en être ainsi ; vous n'avez pas le choix. C'est ici votre nouveau foyer.

Elle lut ces mots sans faire un geste, déchirée entre le besoin de poser une centaine de questions et la certitude qu'il valait mieux ne pas le faire, mais seulement se résigner et endurer cette nouvelle épreuve. Elle baissa enfin les yeux et je vis les traits tremblants de son visage se calmer une fois la décision prise ; elle allait s'adapter. Je me sentis soulagé, et je ne sais pourquoi, surpris.

— Qui en a donné l'ordre ? Pas... pas le roi ? Ses yeux noirs papillotèrent de nouveau, du besoin pressant de savoir.

— Non. Je la rassurai, pensant combien elle devait détester cet homme, et souhaitant que la vérité ne lui semble pas plus dure encore qu'elle n'était. — C'est... la volonté des Dieux, Etaa.

La rougeur que le soulagement fit monter à son visage laissa soudain la place au courroux et elle me regarda d'un air furieux. Mais, elle garda le silence et ne signa plus rien, attendant de voir ce que j'allais faire.

Je lui donnai une combinaison et des bottes pour remplacer sa robe mal commode et j'attendis, dans le vent, hors de l'embarcation, sachant combien ces hétérosexuels avaient honte de leur corps. Elle apparut enfin, les cheveux attachés en chignon, l'enfant suspendu dans les plis de sa cape, sur son dos. La lourde veste ballotait autour d'elle comme une tente. Mais je vis que la combinaison lui allait assez bien pour lui tenir chaud. Tandis que je scellais les fermetures de sa veste, elle me regardait, attentive et méfiante. Puis je déchargeai les provisions et fermai l'écotille derrière nous. Le vaisseau de sauvetage s'éleva en silence ; la voiture du roi serait de retour avant que l'on se soit aperçu de son absence. J'aurais bien aimé qu'il en soit de même pour nous.

Nous avons escaladé avec peine la colline jusqu'à la ville en ruines, battue en brèche par les tourbillons de grains de sable et par une végétation terne que je ne pus identifier. Le labyrinthe déchiqueté de ces murs dévorés

par les arbres nous coupa du vent lorsque nous atteignîmes le sommet ; nous sommes restés là, à souffler et à frotter nos yeux irrités tandis que la bourrasque hurlait de frustration, au-dessus de nous. Je guidai Etaa parmi les moellons, jusqu'à un abri encore intact, une boîte préfabriquée qui avait encore un toit. Tandis que nous parcourions la rue en trébuchant, elle observait tout avec une crainte respectueuse, mais sans cette terreur sacrée et maladive que les habitants de Tramaine éprouvaient pour les cités du temps passé. Je me demandai si elle avait jamais vu, sur son monde, une cité Humaine datant d'avant la peste, et si elle avait ou non compris qu'elle n'y était plus, sur son propre monde.

Les Humains avaient colonisé le plus grand satellite inférieur d'une géante gazeuse qu'ils avaient nommée la Cyclope et qui tournait autour de l'étoile jaune Mehel. Cette lune supérieure, à peine moins grande était tout juste habitable, et ils avaient essayé d'y établir une colonie pour échapper à la maladie qui les décimait sur l'autre satellite. Ils avaient échoué, et cette ville était tout ce qui en restait sous des deux perpétuellement obscurcis par les nuages. Etaa ne vit pas le changement de ciel et ne sut même pas qu'il y en avait un puisqu'elle ne posa aucune question à ce sujet : nous communiquions aussi peu que possible et souvent je la surprénais en train de me regarder fixement, avec une expression à mi-chemin entre la crainte et la méditation.

Mais une fois, elle soutint qu'elle avait besoin de cueillir des herbes pour le bébé, et tandis que j'essayais de lui faire comprendre que nos provisions contenaient tout ce qu'il lui fallait, elle le serra dans sa veste avec précaution et se glissa dehors. Je la suivis, armé, car je ne savais pas quels êtres avaient pu s'installer dans la cité morte. Pendant une heure, je la regardai chercher quelque trace d'une vie qu'elle put reconnaître, mais rien n'avait survécu au départ des Humains. Enfin, frissonnante et vaincue, elle repassa devant moi sans me regarder et retourna à l'abri. Après cela, elle communiqua encore moins qu'avant, me regardant seulement d'un air indigné, comme si elle me tenait pour responsable de cette terrible étrangeté. Elle ne s'aventura plus dehors de son propre gré, et ne laissa jamais son fils seul avec moi.

Je passais la plus grande partie de mon temps à l'extérieur, luttant dans le vent aigre avec mon équipement, pour essayer de recueillir des données pour mon étude-changement écologique. La ville humaine abandonnée était

accroupie au bord du plateau comme une bête à l'attache, attendant avec une patience inhumaine le retour de ses maîtres, tandis que le temps et les membres noueux des arbustes la déchiraient pour la précipiter dans l'oubli. Au-delà, des éons de sédiments, restes de quelque ténébreux océan oublié, se chevauchaient jusqu'aux sinistres cimes profilées à l'horizon. Mais, plus près, la pierre avait été mise en pièces par d'innombrables dislocations, érodée par les pluies d'hiver et le vent chargé de sable, jusqu'à creuser dans cette plaine ondoyante un réseau de canyons tortueux aux parois à pic. Le vent incessant chantait à travers ce dédale, fouettant le sable couleur de rouille des dépôts d'alluvion, là où l'eau des averses torrentielles passait et rejaillissait en rugissant. Le vent bousculait comme une brute les nuages lourds et lents, les éventrait pour un bref aperçu sur le ciel satiné et les refermait de nouveau avant qu'on ait eu le temps d'en profiter. Terre et ciel se fondaient à l'horizon bistré, et les couleurs partout répétées, un violet estompé et un roux, l'orange du roussi et le fragile bleu lavande, tendaient au gris dans cette sombre lumière.

Le peu de flore qu'il y avait était basée sur le carbone ; surtout des lichens et cette omniprésente mousse sombre des tertres. Les formes les plus évoluées, dispersées et clairsemées, c'étaient encore ces arbustes qui parsemaient les ruines, végétation grotesque qui avait l'air d'avoir poussé la tête en bas. Je ne savais pour ainsi dire rien de la vie animale, les relevés préliminaires ayant été effectués à la hâte ; de temps à autre, je voyais des ombres détalier, à la limite de mon champ de vision, et dans les courants ascendants, au-dessus des canyons, j'apercevais parfois une forme vague et ondoyante. C'est en observant ces « planeurs » que je sentis en moi les premiers mouvements du changement, un tâtonnement aveugle pour atteindre un accord, une insatisfaction fiévreuse, le besoin informe de chercher un nouvel équilibre... pour la première fois, je ne serais pas obligé d'entrer dans un moule pré-formé ; cette fois, mon corps trouverait librement sa place dans l'unité d'un nouvel inconnu. Je fus comblé par la certitude que, si maintenant je ne savais rien de la vie sur ce monde... bientôt, d'une certaine manière, j'en saurais tout.

Et je me demandais si ce n'était pas la raison pour laquelle nous avions si peur des Humains : car malgré toutes nos études, jamais nous n'avions été jusqu'à leur lieu d'origine et nous ne nous étions jamais « assimilés » à eux. Contraints à une imitation artificielle de cette lignée transplantée, nous n'avions jamais réellement *sent* ce que c'était que d'être un être Humain.

Nous avions arboré de faux visages, de faux corps ; nous les avions vu agir et réagir, sans jamais savoir ce qui les motivait.

En explorant leur ville morte, je pensais à ce qu'ils avaient dû éprouver : coloniser un monde inconnu, se croire en sécurité et bien établi – et puis être frappé par une épidémie étrange ; voir la moitié de la population succomber, les survivants rester infirmes génétiquement, stériles, sourds et aveugles... perdre le contact avec le reste de l'Humanité, voir sa fière civilisation s'effondrer sous l'action de la peur, et sa technologie se déliter en barbarie... tout perdre.

Et puis, recommencer, repartir de rien dans un univers perfide et silencieux et arriver si loin – pour être arrêtés de nouveau, par nous. Ils s'étaient adaptés et il n'y a rien que nous admirions plus. Cependant, l'Administration coloniale avait mis obstacle à leur développement ; nous nous étions tenus pour heureux que cette espèce ait tant souffert. Et je n'avais jamais eu le moindre doute sur la valeur morale de notre position.

Mais depuis, j'ai partagé un monde abandonné avec Etaa, j'ai subi le changement, et je me suis transformé d'une manière que je n'aurais jamais imaginée.

Au début, il se produisit en moi une résistance au changement, et c'est normal. La détérioration physique de ma forme s'était ralentie tandis que ma chimie corporelle tâtonnait pour comprendre son nouvel environnement ; mais je demeurais de plus en plus longtemps dehors, dans l'âpreté d'un printemps étranger. La présence d'Etaa ralentissait aussi mon changement physiologique ; instinctivement, j'ai tendance à imiter la forme de mon compagnon le plus intime – le seul compagnon pendant de mornes semaines consécutives, jusqu'au retour d'Iyohangziplepi qui nous apporta des provisions et me donna l'occasion de parler avec quelqu'un et de voir un visage amical. D'entendre des comptes rendus de plus en plus navrants sur les événements qui se déroulaient au Tramaine. Les Libéraux avaient excité les Kotaanes et maintenant il n'y avait, semblait-il, plus moyen de les arrêter. Et aussi longtemps que l'incertitude se prolongerait, le fils du roi devait rester en sécurité, à l'écart.

Je commençais à craindre qu'Etaa ne flanche, dans cette solitude ininterrompue, surtout qu'elle n'avait que très rarement l'occasion de s'échapper, comme je le faisais, dans le monde plus vaste qui entourait la ville morte. Mais elle appartenait à un peuple qui avait l'habitude de se

terror pour supporter de longs hivers ; et lorsqu'elle attisait sans nécessité le feu, sous la fenêtre, ou dormait trop longtemps, ou pleurait dans son sommeil, j'essayai de la laisser seule. Chacun fait face à sa manière, et, n'importe comment, elle ne m'aurait pas écouté. Mais, je l'observais lorsqu'elle s'occupait de son enfant, comme j'observais, durant le jour, les planeurs tournoyer au-dessus du dédale, et, chaque fois, je sentais quelque chose remuer en moi.

Un éternel manteau de silence enveloppait ses pensées, et seul son bébé, Alfilere, pouvait l'en tirer. Elle restait des heures à le bercer tandis que la pluie tambourinait sur le toit et que la cloche d'argent qu'elle portait à l'une de ses oreilles tintait doucement. Elle lui fabriquait des jouets avec nos résidus, souriait lorsqu'il lui tirait les cheveux, le chatouillait lorsqu'il jouait nu sur son manteau, près du feu, jusqu'à ce que leur rire illumine la triste pièce. Elle s'accommodait au mieux de leur nouvelle captivité et son fils croyait que ce monde était un endroit délicieux.

Mais, parfois, tout en l'allaitant, son regard dérivait loin de la situation présente, un regret désenchanté remplissait ses yeux comme l'auraient fait des larmes, et se transformait en un savoir plus profond qui m'était totalement étranger parce qu'il était totalement Humain. Quelquefois, elle examinait le visage de son enfant comme si elle voyait en lui quelqu'un d'autre et elle le couvrait alors de baisers ardents. Elle l'appelait d'un nom Kotaane : « Hywel », et jamais « Alfilere », et tout laissait supposer qu'elle savait qu'il était l'enfant de son mari, et non celui du roi – cet enfant de l'espoir et de la douleur. Cet enfant qui était le centre de son univers – auquel Etaa, « la femme bénie », ne pourrait jamais donner la « bénédiction », unique et merveilleuse qu'elle avait reçue, le don de la parole. Parce qu'elle ne savait pas qu'elle la possédait.

Son Alfilere était un bébé intelligent et doux qui souriait plus souvent qu'il ne pleurait, et qui ne criait que lorsqu'il avait une raison de le faire. Son appréhension du monde s'élargissait chaque jour et bientôt je partageai la fascination d'Etaa pour chacun de ses progrès. Mais, lorsqu'il découvrit sa propre voix et se mit à gazouiller et à babiller tout seul pendant des heures d'affilée, elle ne fit que le contempler avec perplexité. Son peuple croyait que ce que l'on entendait était la manifestation de l'âme et des pensées d'un autre, et je savais que c'était son premier enfant. Bien qu'elle battit des mains pour attirer son attention, elle n'émettait jamais d'autres sons pour lui que son rire, mais elle agitait les mains lorsqu'il la regardait,

répétant les signes des mots les plus simples. Alors, le plus souvent, il attrapait ses doigts et tentait de les fourrer tous dans la bouche.

En observant cette femme, qui était forte et fertile et douée d'une ouïe et d'une vue intactes, qui représentait tout ce qu'un être humain pouvait être... ou devait être... je compris soudain que cela ne pourrait jamais s'accomplir, parce que vous aviez même perdu le son de la parole... sa *sensation*. De désespoir, je me mis à réciter, « je suis l'œil qui croise mon regard, je suis le membre... »

Etaa tressaillit et me regarda d'un air ébahi ; je n'avais jamais parlé devant elle. La surprise et la consternation se peignirent sur ses traits ; elle baissa les yeux sur son fils dont le joyeux gazouillis avait, pour elle, autant de sens que mes mots, puis me regarda de nouveau. Spontanément, je répétai ma phrase et elle fronça les sourcils. Elle prit le bébé dans ses bras et s'en alla dans le coin le plus éloigné, se pelotonner dans sa veste comme dans une tente, sur son matelas en mauvais état... elle toucha sa gorge et toussa.

Peu de temps après, je la surpris en train d'imiter les sons que faisait son bébé. En une semaine, ou un peu plus, elle apprit à lui fredonner un air. Tout d'abord, je me sentis un peu coupable ; puis graduellement, je me persuadai qu'il n'en sortirait rien de plus. Je n'étais même plus certain d'avoir fait quelque chose de mal.

Et puis, un jour, les nuages s'écartèrent. Comme je rôdais au bord du canyon en me réjouissant du réchauffement progressif de la température, une clarté m'inonda soudain et la lumière dorée du soleil se déversa sur tout le paysage. Durant un instant, je restai bouche bée devant cette incompréhensible splendeur, puis je levai les yeux et vis « l'œil » rouge et la face rayée de vert de la Cyclope penchée sur moi, remplissant un morceau déchiqueté de ciel, si brillante qu'il en était presque noir. J'avais ôté mes appareillages pour libérer mes jambes, mais je revins en courant vers l'abri – gauche et presque ridicule – et passai la tête par la porte ouverte. « Etaa, venez voir ! »

Elle était en train de faire le tour de la pièce en dansant, avec Alfilere dans les bras, et elle s'arrêta en plein mouvement, me regarda en clignant des yeux, et son sourire s'effaça. Je réalisai que j'avais crié ces paroles. Je les répétai dans le langage par signes. — On peut voir le ciel.

Elle me suivit dehors et, laissant Alfilere se rouler sur la mousse moelleuse, se tint à mes côtés, plongée dans le ravissement par cette terre et ce ciel dorés, tachetés de soleil. J'avais presque oublié la majesté de la Cyclope, portant le soleil pour couronne, à peine moins grande vue ainsi de la „ lune supérieure. Je me souvins de nouveau que ce ciel, que les Humains tenaient pour normal, était le plus beau que j'ai jamais vu.

— Regardez Etaa. Voyez-vous ce point noir qui se détache sur la face de la Cyclope ? C'est votre Terre.

Son visage s'empourpra, comme si je l'avais insultée. Je ne compris qu'alors qu'elle n'avait pas la moindre idée que nous étions sur un autre monde, et dans mon aveuglement de novice, je ne réalisais pas ce que cela pouvait signifier pour elle.

— Nous sommes venus sur Laa Merth, la lune que vous voyez de la Terre, dans la voiture du roi ; les Dieux peuvent l'utiliser pour voyager entre les mondes. Maintenant c'est votre Terre que vous voyez dans le ciel ; ces deux mondes sont les satellites de...

Elle ferma les yeux, furieuse, refusant de me croire.

— La Mère est le centre de toutes choses. *Ici*, nous sommes sur Terre ! Elle croisa les bras puis s'éloigna vers le bord de la falaise, petite silhouette têtue ébouriffée par le vent. Elle était toujours la prêtresse de la Mère, et je me souvins soudain qu'elle était une fervente croyante, comme tous les Tramaniens, et que sa primitive Déesse était, à ses yeux, tangible et tout à fait réelle. Comme pour se plier à sa volonté, les nuages se refermèrent sur un dernier morceau de ciel brillant et la pluie jaillit, en éclaboussures, grêlant la poussière rousse de taches aussi grandes que des boutons de Kiksuye.

Dès que la pluie se mit à tomber, Etaa s'en revint du bord de la falaise, cherchant des yeux son enfant – et elle cria. Je me retournai pour voir sortir des nuages l'ombre d'un planeur plongeant mortellement droit sur le petit Alfilere. Elle se précipita en agitant désespérément les bras. Je sortis mon alourdisseur et tirai, ne sachant pas quel endroit de l'animal était le plus vulnérable, mais espérant que le choc le détournerait. Je courus, moi aussi, et vis l'incroyable ballon de cuir du planeur ondoyer sous le coup et je hurlai, « Par ici, par ici – sale bête ! » Un perçant cri d'outrage me répondit et le ciel s'assombrit sous l'ombre du planeur déviant de sa trajectoire pour m'attaquer. Une peau marbrée et verruqueuse me fouetta et je titubai sous l'impact de cette masse informe. Simultanément jaillirent mon cri de

douleur et le vagissement de l'animal tandis que son bec en tenaille se refermait sur mon bras, le transperçait et faisait claquer mon corps en l'air, comme un fouet. Il frissonna sous mon poids et, perdant le contrôle de mes émotions, je me vis déjà écrasé par sa chute... mais soudain, il lâcha mon bras, l'air s'éclaircit – et je retombai brutalement sur le dos. Le planeur s'éleva par dessus le bord du canyon, tout en continuant d'émettre ses lamentations funèbres.

Je restai couché sur ce bienheureux morceau de mousse, à regarder la pluie tomber ; j'avais l'impression qu'un pieu m'avait transpercé et cloué au sol. Mon bras déchiré m'élançait au rythme des battements de mon cœur ; lorsque je le soulevai, il me parut étrangement léger et je vis que l'extrémité manquait, coupée net. Sans aucune émotion, j'étudiai le moignon suintant où ma main aurait dû être, et le laissai retomber à mon côté.

Mais, il ne retomba pas car Etaa le prit dans ses mains avec de petits grognements d'horreur tandis qu'Alfilere, couché contre ma jambe, gémissait de frayeur.

« Tout va bien, tout va bien », dis-je stupidement, et je me demandais ce qui était arrivé à ma voix et pourquoi elle n'avait pas l'air de me comprendre. Je réussis à m'asseoir, je la repoussai et me mis debout. Pour finalement m'apercevoir que je ne savais pas ce que je faisais, et retomber à genoux, me mettre à jurer et à pleurer ces sacrées larmes visqueuses au dioxyde de silicium. Mais des bras puissants me relevèrent de nouveau et, Alfilere sous un bras et moi sous l'autre, Etaa ramena à la maison ses deux enfants en pleurs, sous la pluie.

Je m'écroulai sur ma couche, avec le seul désir de rester couché en paix et de dormir, mais Etaa me harcela de sa sollicitude effrénée.

— Je suis guérisseuse, laissez-moi vous soigner ou vous mourrez ! Vous saignez...

Et je découvris qu'avec une seule main, je n'avais plus aucun moyen de m'expliquer. Je fronçai les sourcils, la repoussai et brandis enfin mon moignon et le secouai sous son nez ; la blessure s'était instantanément refermée et il n'y avait plus de sang, rien qui justifiât ses soins. Elle recula avec un soupir d'incrédulité et ses yeux me posèrent des questions auxquelles je ne pouvais répondre. Puis elle me caressa doucement la joue du bout des doigts ; elle n'éprouvait plus de répulsion à me toucher. Je la laissai m'envelopper de chaudes couvertures et attiser le feu et je

m'enfonçai peu à peu dans les ténèbres, en traversant des couches de rêves tourmentés.

Je dormis pendant deux jours, et lorsque je m'éveillai mon esprit était clair, en pleine possession de lui-même, et je mourais de faim. Etaa me servit une soupe bien chaude que je fus à deux doigts d'engloutir, quoiqu'elle m'eût probablement empoisonné. Je repoussai tristement son offre, toujours incapable d'expliquer pourquoi. Elle baissa les yeux, blessée et confuse, comme si c'était elle que j'avais repoussée. Je touchai son visage, en un geste de consolation que j'avais vu faire aux Humains et signalai d'une main, – Ne peux pas... ne peux pas. Mes... boîtes. – Je lui montrai mes propres réserves alimentaires, empilées à côtés des provisions humaines, sur les étagères poussiéreuses, près de la porte. Elle releva la tête, comme si elle avait compris, et me quitta. Je regardai ma blessure et vis, à certains signes, que les tissus se régénéraient déjà. Mais cela m'apporta seulement un plus grave problème : j'étais en train de résorber, lentement, tous mes membres. Maintenant que j'avais une raison et un besoin de communiquer, comment allais-je faire ?

Etaa revint avec une brassée de boîtes de conserve qu'elle laissa tomber, à côté de moi, sur le sol. Puis, s'agenouillant, elle me tendit le bloc-notes et le stylet que j'utilisais pour dessiner, lors de mes promenades. Je les pris ; elle signa, rayonnante d'avoir eu cette bonne inspiration. — Ecrivez.

J'avais entendu dire que le roi lui avait enseigné à lire les « saints livres » archaïques, mais je ne l'avais pas cru. J'écrivis maladroitement en lettres d'imprimerie. « Pouvez-vous lire ceci : “Je m'appelle Etaa”. » Et je lui rendis le bloc.

Elle sourit et signa :

— Je m'appelle... Elle leva les yeux, embarrassée. Nous utilisons un système arbitraire signe/symbole basé sur l'alphabet Humain afin d'enregistrer leur langage par signes, et elle n'avait jamais vu son nom écrit. Je la désignai. Elle sourit de nouveau. Je m'appelle... Les médius recourbés et cambrés sur sa main gauche, elle tourna la paume de sa main droite vers la terre. – Etaa. Je suis une prêtresse, je sais lire.

Je souris aussi, de soulagement, et lui enseignai comment ouvrir les boîtes.

Lorsque j'eus fini de manger, elle m'apporta Alfilere, à moitié endormi, et le posa doucement sur mes genoux. Je le couchai dans le creux de mon bras blessé ; il s'installa, tout heureux et essaya de téter ma veste. Etaa

éclata de rire, et un sentiment à la fois étranger et infiniment familier jaillit en moi comme le printemps et me laissa hors d'haleine... et tout content.

— Merci d'avoir sauvé mon enfant. Le regard des sombres yeux d'Etaa croisa le mien sans détour et sans aversion. — J'avais peur de vous, avant, à cause de votre étrangeté. Je pense que je n'avais pas besoin d'avoir peur. Vous avez été... vous avez été très bon. Pénétrée de culpabilité, elle baissa de nouveau les yeux. Je pensai au roi.

J'écrivis laborieusement, honteux de mes torts cachés, « Et vous aussi, bien que vous ayez toutes les raisons d'avoir peur et de me détester. Etaa, mon étrangeté va encore s'accroître. Mais, croyez-moi, je ne vous ferai jamais de mal. »

Elle hocha la tête.

— Je vous crois... Ne pouvez-vous manger la nourriture que je prépare ? C'est meilleur que ces... D'un petit geste du poignet, elle désigna dédaigneusement les boîtes vides ; je me demandai si leur contenu avait l'air aussi répugnant pour elle que les grossiers repas humains l'étaient pour moi.

J'hésitai avant d'écrire ma réponse. « Je ne peux pas manger vos aliments. » Je n'ajoutai pas que je ne pouvais rien manger qui ne soit à base de silicium, comme mon corps.

— Les Dieux agissent très étrangement, sans compter leur changement de forme. Meron était encore plus sagace qu'il ne le croyait. Vous êtes vraiment les faux dieux de son peuple.

Elle me regarda hardiment, tirant presque fierté de sa conviction. Je me souvins de ce que l'on m'avait dit de sa confrontation avec un autre Dieu, là-bas, dans les mornes salles du palais royal.

Elle prit probablement plaisir à voir ma stupéfaction. J'écrivis, « Comment savez-vous cela ? »

— Le roi le sait. Une fois, il a vu un Dieu sous sa forme non humaine ; il sait que vous n'êtes pas ceux qui ont été promis à son peuple.

Je fronçai les sourcils. Ainsi, c'était pour cela que le roi ne faisait aucun cas des Dieux, il avait découvert la vérité. Je vis sous leur vrai jour sa colère réprimée et sa haine mal dissimulée de l'Église, et je compris qu'il y avait chez cet homme bien plus qu'une royale arrogance et qu'une dévorante ambition. Mais, maintenant, cela n'avait plus grande importance. « Qu'est-ce que le roi pense que nous sommes ? »

— Il n'en sait rien, et moi non plus. Nous savons seulement que vous avez tout pouvoir sur nous, sur notre peuple. Elle m'étudiait, et son enfant aux cheveux noirs dormait comme un bienheureux dans mon giron.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi vous êtes-vous immiscés dans nos vies ?

— Parce que nous avons peur de vous, Etaa.

Elle fronça les sourcils en lisant ma réponse et ses mains se levèrent pour d'autres questions, mais je secouai la tête.

Elle hésita, puis un sourire de résignation apaisa son visage. Elle signa.

— Pourquoi est-ce que vous ne portez pas de robes dorées, comme les autres Dieux ?

Je ris et j'écrivis, « Je suis un jeune Dieu. On ne peut pas avoir tous les privilèges. » Et puis, de plus, c'est impossible pour un biologiste d'observer efficacement un xénogroupe s'il porte des robes dorées.

Elle sourit de nouveau, sourire de connivence d'une femme qui est elle-même une Déesse incarnée.

— De quel nom puis-je vous appeler ? »

« Appelez-moi Tam. » Je lui donnai le nom-signe que je portais parmi les Humains, puisque Wic'owoyake n'était guère maniable. Je bâillai, une habitude que j'avais aussi empruntée aux Humains et, à contrecœur, je renonçai au corps endormi d'Alfilere pour céder à mon propre besoin de dormir. Tandis que sa mère le soulevait, il s'accrocha à moi de ses minuscules et fortes mains, et j'éprouvai un mouvement de plaisir à voir qu'il s'attachait à moi. Je dormis de nouveau et j'eus de nouveau des rêves, des rêves de changement.

Je ne sais plus exactement à quel moment j'ai décidé d'apprendre à parler à Etaa. Le désir m'en vint par bouffées d'exaspération, car j'avais de plus en plus de peine à tracer chaque mot de chacune des réponses que je lui faisais. Ma main s'était régénérée mais le changement l'avait déjà frappée, et mon autre main était devenue trop raide et trop empâtée pour faire des signes ou tenir un stylet. Enseigner la parole à Etaa, c'était s'immiscer dans la société humaine en lui apportant un stimulus culturel de première importance, c'était enfreindre les règles, et cela, je ne l'avais jamais envisagé auparavant. Mais alors, pensai-je, qu'est-ce que je fais ici avec elle, et qu'est-ce que font les Libés en attisant la guerre au Tramaine ? Je me rendrais coupable de Libéralisme, mais je devais être en mesure de communiquer ; et je me persuadais que, même si elle s'avérait capable de

parler, cela ne serait d'aucune conséquence pour son peuple dont la plupart des membres étaient sourds.

Et tandis que la dernière tempête diluvienne de la saison des pluies maltraitait la terre délaissée et crépitait sur le toit, j'expliquai à Etaa pourquoi elle savait qu'il pleuvait sur le toit alors que les autres Humains ne le savaient pas. J'attirai son attention sur les sons que faisait son enfant, et sur ceux que j'émettais et sur ceux qu'elle aussi commençait à émettre. Je lui montrai les configurations qu'ils tissaient, semblables à celles que ses mains dessinaient dans l'espace. Je lui chantai une chanson provenant d'un enregistrement humain d'avant la peste, et deux fois elle me redemanda de la lui chanter ; elle écoutait le corps tendu par l'émotion – et par une espèce de peur. La troisième fois que je la chantai, elle se mit à fredonner, faux d'abord, tandis qu'Alfilere, assis sur ses genoux, mâchouillait un lambeau de plastique et joignait son gazouillis de bébé ravi à nos voix. Puis, brusquement, elle s'interrompit, jetant nerveusement des coups d'œil decidelà. S'enveloppant de nouveau dans son manteau de silence, elle signa.

— Ce n'est pas bien ! La Mère nous a dit que nous devions sentir – entendre – l'âme intérieure de toutes choses. Cette « voix » ne vient pas de l'âme, elle n'est pas réelle... : Peut-être ne sommes-nous pas destinés à l'utiliser, ou nous aurions *su* le faire. Sa boucle d'oreille tintinnabulait, soulignant son désir et son incertitude.

« Etaa », griffonnai-je patiemment, « votre peuple savait, autrefois, comme tous les Humains. Mais, après la peste, ils ont oublié comment se servir de leur voix parce que personne ne pouvait plus les entendre. Vous avez vu les nobles du Tramaine remuer les lèvres et se comprendre ainsi ; ils ont oublié leur voix, eux aussi, mais ils se souviennent comment utiliser leur bouche pour faire des signes. À chaque être Humain a été donné une voix, afin qu'il puisse faire savoir aux autres ce qu'il ressent. Réfléchissez combien vous en savez plus sur les autres créatures parce que vous pouvez entendre leurs voix – sentir leurs âmes. Songez combien plus vous en sauriez sur les autres gens s'ils savaient utiliser pleinement leur voix ! »

Elle garda longtemps les yeux fixés sur ce message, puis elle fit une série de signes en Kotaane ; je compris qu'elle priait. Elle ramassa une poignée de la poussière du sol et la laissa glisser entre ses doigts. Enfin, elle prit une profonde inspiration et ses yeux me dirent avant que ses mains ne le signent.

— J'apprendrai à parler.

Dès qu'elle eut pris cette décision, elle ne resta plus jamais silencieuse, s'exerçant aux sons avec moi ou avec Alfilere, ou avec les planeurs glissant sur les vents tièdes de l'été lorsque personne d'autre ne pouvait l'écouter. À mon grand soulagement, elle sut tout de suite distinguer un son d'un autre, dès la première écoute, et je mis de côté mon bloc et mon stylet après lui avoir enseigné les phonèmes de la langue d'avant la peste. Elle eut plus de mal à les reproduire et, au début, elle répondit en une espèce de chant monotone et grave formé d'imitations indistinctes et surprenantes qu'elle traduisait en signes au fur et à mesure. Mais, peu à peu, son instinct à former les sons s'affina ; elle rit et s'émerveilla des surprises infinies que lui réservait sa propre gorge. Et je fis de même, car nous avions tous deux triomphé de l'ignorance et de la peur, et nous commençons à vivre en accord personnel.

Nous passions de plus en plus de temps à converser ensemble. Elle me parla de son peuple, de sa vie de prêtresse, et de l'homme qu'elle aimait, qui avait été son autre moitié et qui l'avait complétée. Et qu'elle l'avait perdu... mais elle n'en dit pas plus. Elle tenait Alfilere dans ses bras, tout en parlant, et c'était le vivant symbole de sa joie perdue. Cela m'émut plus que je ne pouvais me l'expliquer, plus que je ne pouvais le comprendre ; et je commençai à soupçonner, pour la première fois, ce que pouvait réellement représenter l'hétérosexualité, et à sentir quelle sorte d'amour et de désir le rendait possible, quels liens pouvaient brider la terrible blessure d'une telle dichotomie.

Je fus sur le point de lui dire que j'avais vu son mari et qu'il était toujours vivant. Elle m'avait souvent demandé des nouvelles du roi et du Forgeron qui menait son peuple contre le Tramaine. Lorsqu'elle parlait du Forgeron, le chagrin et le regret du passé la faisaient trembler. Mais, je pensais qu'il ne fallait pas qu'elle sache que le Forgeron et son époux étaient une seule et même personne : que les Libés l'avaient trouvé brisé au bas de la falaise et lui avaient sauvé la vie, et qu'ils avaient utilisé l'amour qu'il lui portait et l'outrage qu'elle avait subi pour faire de lui leur instrument de changement. Il avait combattu pour elle comme un héros sorti d'une légende Kotaane... et, en fin de compte, il pouvait encore mourir pour elle. Aussi, bien que je lui transmette ce que j'avais entendu dire au sujet du Forgeron et du roi, je ne lui dis pas tout ce que je savais afin de lui épargner une angoisse de plus.

Comme nous commençons à nous sentir plus libres l'un avec l'autre, Etaa me pressa de question à mon sujet. Qui étais-je ? Qu'est-ce que nous faisons parmi les Humains ? Mon entraînement m'interdisait de lui répondre, mais je le fis tout de même. Coupé de tout, moi, dont le corps même me devenait étranger, je trouvai soudain ce monde que je partageais avec Etaa et son fils beaucoup plus important que le mien propre ; et, en quelque sorte, plus réel. Si j'avais été moins impulsif, ou plus expérimenté, peut-être ne me serais-je pas laissé entraîner, mais alors, la Galaxie ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui.

Etaa s'était confiée à moi, aussi, en retour, je m'ouvris à elle. Je lui parlai de ma planète, très loin parmi les étoiles, plus loin qu'elle ne pouvait l'imaginer – si loin que je ne l'avais jamais vue ; je lui expliquai que j'étais né dans l'espace et que j'avais suivi mes parents dans l'Administration coloniale. Je tentai de lui dire combien il y avait de mondes, et les variétés infinies de formes que l'on y trouvait, toutes illuminées par le feu unifiant de la vie. Me crut-elle, je ne le sais, mais ses yeux s'éclairaient de la lumière d'autres soleils, et elle insista pour en apprendre plus.

Je n'eus jamais l'intention de tout lui dire de nos desseins sur son monde, mais je sentis qu'elle avait le droit de savoir, en partie, pourquoi elle avait été condamnée à cet exil. Aussi lui dis-je que nous étions venus rendre les choses plus faciles pour les habitants de la Terre – afin qu'ils n'aient plus envie de la quitter, ni de se faufiler parmi nos étoiles. Nous avions aidé les Tramaniens à mener une vie plus agréable, et si les Kotaanes nous avaient « réclamés » nous les aurions aidés aussi. Je lui dis qu'il y avait une faction de stellaires qui désiraient fomenter des troubles parmi son peuple (et ranimer ainsi le progrès, mais cela je n'en parlais pas) : comment ils avaient encouragé les Kotaanes à mener une guerre haineuse et pénible, qu'ils perdraient forcément, et qui causerait des souffrances et une misère infinie, alors que nous autres désirions seulement apporter la paix sur la Terre. Mais le roi du Tramaïne avait déclenché la guerre en l'enlevant, et nous avions dû l'arracher à lui pour mettre fin aux ressentiments (mais, d'abord, afin d'empêcher le roi de mettre sur le trône un héritier qui nous serait hostile, mais cela, je ne le dis pas non plus). Laissons le roi en colère gagner la bataille contre les Kotaanes, mais perdre sa guerre pour le progrès, et les Libés subiraient un revers politique dont ils auraient du mal à se relever.

Etaa écouta attentivement, mais lorsque j'eus terminé, je sentis ses yeux sombres fixés sur moi, aussi brillants et aussi durs, à la lumière du feu, que des diamants noirs. Elle dit, « Si vous m'avez enlevée pour m'arracher au roi, alors pourquoi ne m'avez-vous pas laissée retourner chez les miens ? Vous dites que cela aurait arrêté la guerre... »

J'hésitai avant de répondre. « Parce que l'on ne peut plus arrêter la guerre maintenant, Etaa. Beaucoup trop d'éléments sont en cause. Quand la guerre sera finie, vous pourrez rentrer chez vous ; maintenant et tant que le roi vous cherche encore vous n'y seriez pas en sécurité. » La chercher comme le font les Libéraux, et ils la trouveraient, eux.

Elle fit tinter doucement sa clochette, avec des doigts qu'énervait encore le désir de répondre. « Je sais pourquoi la guerre ne cessera pas. Vous dites que les stellaires désirent nous apporter la paix et le bien-être et que seuls quelques-uns d'entre eux souhaitent nous causer des ennuis. Alors, dites-moi pourquoi les "Dieux" poussent les Neaanes à brûler et persécuter les miens ! Ce ne sont pas des imbéciles que l'on peut abuser, ils combattent parce qu'ils ont une bonne raison de le faire, et cette raison, c'est vous ! Les Neaanes étaient nos amis jusqu'à ce que vous veniez chez eux, et maintenant, ils crachent sur nous. Vous nous offrez votre secours, "Dieu". Faites-nous en grâce, nous en avons déjà eu assez. » Elle saisit Alfilere qui était calmement en train de fourrer une poupée de chiffons dans ma botte vide ; elle se leva et me jetant un regard furieux alla s'asseoir sur sa paille, dans un coin.

« Vous parlez très bien, maintenant, Etaa », dis-je faiblement.

Elle me lança un coup d'œil, de l'ombre où elle était plongée, et le désappointement adoucissait ses paroles. « Mieux que vous, Tam. »

Je m'installai dans mon propre coin obscur, écoutant les bruits que faisait Alfilere pour s'endormir, et les soupirs de sa mère. Et je réfléchis aux tensions qu'apportent à une culture des idées trop nouvelles, et à la nécessité d'une soupape d'échappement qui diminue la pression, d'une catharsis... les Humains en avaient souvent eu besoin dans le passé, et les Tramaniens en avaient besoin maintenant ; laissons-les tuer les Kotaanes. C'était une mauvaise soupape, mais c'était aussi de bien méchantes créatures... Mais, cela suffisait-il à nous justifier ? Pas d'après notre philosophie de l'unité ; ni d'après nos critères. Et nous soutenions ces critères, ou du moins, je croyais que nous le faisions. Toute vie est notre vie, aussi ne détruisons-nous jamais sans raison aucune autre espèce, si

repoussante ou menaçante qu'elle nous paraisse. Nous intervenons, oui, pour nous protéger. Mais, jusqu'où devons-nous aller ? Que dire des kharks, de la destruction d'un si grand nombre de kharks, pour le "bien-être" des Humains ? Les kharks étaient l'espèce indigène la plus évoluée de la planète. Était-ce juste de les placer tellement plus bas que ces intrus d'Humains ? Est-ce que ce désir de détruire qu'ont les Humains nous avait contaminée – ou notre politique s'écarterait-elle ainsi partout de notre idéal philosophique ?

J'étais loin d'avoir été partout – j'étais à peine allé quelque part, et je n'avais jamais mis en doute ce que l'on m'avait enseigné ; je n'en avais pas eu l'occasion. La faction libérale discutait pour que plus d'auto-détermination soit accordée aux espèces étrangères, et je n'avais pas compris car dans le cas des Humains, c'était du suicide. Les Libés tripotaient la société des Humains pour renverser notre statu quo, pour forcer le Conseil du secteur à en accepter un « meilleur », et pour cela provoquaient effusion de sang et chaos. Les Libés me révoltaient, mais avions-nous été plus honnêtes, ou seulement plus hypocrites ? Soudain, il n'y avait plus de réponse à rien, il y avait seulement des Humains qui souffraient et mouraient pour leurs « Dieux », et ces mots « C'est au nom de la religion qu'il se commet le plus d'atrocités » ; Une citation humaine. Je tombai enfin endormi, tout endolori de fatigue et d'indécision, et je rêvai que j'affrontais l'empire Humain venu réclamer sa colonie perdue : une colonie de sourds et d'aveugles, vivants dans la stagnation de l'ignorance. Et, les fusils de leurs navires de guerre braqués sur moi, les Humains disaient, « Qu'avez-vous fait de nos enfants... nos enfants... nos enfants ? »

Tandis qu'Etaa passait ainsi par la plus grande transformation de toute sa vie, la mutation évolutive de mon corps s'accéléra, comme si mes instincts s'étaient enfin accordés au rythme de ce monde nouveau, et que mon corps ait enfin choisi la forme qui lui convenait le mieux. Au début, Etaa n'avait jamais fait aucune allusion à mon changement, trop peu sûre d'elle-même pour oser me questionner. Mais enfin, un soir, elle vint à côté de moi tandis que, devenu bien plus gauche que lui, je jouais avec Alfilere, le faisant rebondir et éclater de son rire de bébé. Une grosse brise, froide et sèche, jouait avec ses cheveux, et elle me demanda, des lèvres et des doigts, « Êtes-vous obligé de changer ? »

Je hochai la tête de mon mieux, « Le processus est engagé maintenant. »

« Pourquoi ? »

« Pourquoi est-ce que je dois changer ? Parce qu'il était prévu que je le ferais, pour notre protection à tous les deux sur un monde inconnu. Cela m'aide à prévoir ce qui pourrait arriver. » Le spectre d'un planeur glissa derrière mes paupières ; j'avais consigné le fait que ce monde m'était trop inconnu, que l'adaptation m'avait laissé trop longtemps vulnérable entre deux états. « Ou bien, voulez-vous dire : pourquoi est-ce que je change ? » Je rouvris les yeux. « Parce que... toute créature vivante change lorsque son environnement change, c'est ce que l'on appelle l'évolution ; mais mon peuple possède la capacité de changer très vite. Ce qui demande plusieurs générations à la plupart des créatures, nous pouvons le faire en quelques mois, instinctivement, un peu comme vos mouches arc-en-ciel changent en un instant la couleur de leurs ailes pour s'harmoniser à celle d'une fleur. Nous avons appris à maîtriser nos changements lorsque nous le désirons, à les retenir ; mais lorsque nous avons besoin de comprendre le système derrière la forme, nous laissons la nature suivre son cours. »

« Pourrez-vous encore parler avec moi lorsque vous aurez changé ? » demanda-t-elle.

Je souris, et Alfilere poussa de petits cris de joie en clignant ses grands beaux yeux noirs. « Je le crois. J'ai besoin de ma voix maintenant. »

Son sourire s'effaça, elle abandonna la parole pour revenir aux signes, — Je voudrais pouvoir changer, comme vous ! Mère, laisse-moi changer d'être et repartir à zéro ; laisse s'effacer mes souvenirs et... mes péchés. — Elle se frotta la bouche, comme un enfant, refoulant l'amère détresse.

« Etaa... » Je me soulevai, tenant toujours Alfilere. « Même si vous changiez, votre esprit et votre âme resteraient les mêmes... retenus par les mêmes liens. Mais, quoique vous fassiez, vous ne pourriez choisir mieux que d'être celle que vous êtes. » Je me souvins comme j'avais attendu avec impatience mon changement, comme j'étais tout espoir et toute anticipation, et je dis, « Si vous saviez la vérité... je souhaite n'avoir pas eu besoin de changer. Je... j'aurais préféré rester Humain comme vous. » Je me mis à rire. « Je n'aurais jamais pensé m'entendre dire cela – mais c'est vrai. C'est vrai. »

Elle reprit Alfilere, et comme il frottait son nez contre sa poitrine, elle dégraffa sa combinaison pour le nourrir. Elle caressa sa tête bouclée et me sourit de nouveau, les yeux si plein d'émotion que j'eus du mal à en

soutenir le regard. « Merci », dit-elle ; et je sentis que je venais de gagner ma récompense.

Le changement résorba et reforma mes membres humains, et je m'établis à croupetons sur le sol. Ma peau, qui ressemblait à du cuir, se moucheta de rouille et de gris, des sacs à air extensibles la firent pendre en replis bruissants : j'étais en train de me transformer en planeur, en une créature aérienne retenue au sol par ma pusillanimité. Être un planeur cloué au sol, c'était exaspérant ; j'avais même du mal à utiliser un appareil enregistreur pour mes observations et, pire que tout, le changement me donnait des démangeaisons et je ne pouvais me gratter. Etaa se résigna avec sa bonne grâce habituelle : elle passa ses soirées à chantonner faux pour son enfant tout en me grattant le dos avec un bâton ; et mon corps, étranger, chantait de soulagement.

Durant le jour, je hantais les falaises, guettant les planeurs qui s'élevaient et tournoyaient, chassant leurs proies au-dessus du dédale – et se rapprochant parfois. En me voyant, ils se mettaient à pousser des gémissements qui éveillaient des vibrations tonales dans mes sacs à air. Ils m'alléchèrent et me cajolèrent... jusqu'à ce qu'enfin mes désirs étrangers s'affranchissent de mes inhibitions et que je me jette du haut de la falaise pour les rejoindre. Mes sacs se dilatèrent et se remplirent d'air et mon corps flasque se gonfla : je volai. Frappé et caressé par le vent, mon dieu élémentaire, ivre de joie de vivre et d'effroi, j'explorai les limites du ciel invariant. Je ne fis qu'un avec le vent et les nuées ; dépouillé de toute pensée, mais en communion avec la coulée de lumière dans l'ombre, le temps dans l'éternelle absence de temps, le mouvement perpétuant le mouvement.

Enfin, je redevins moi-même et me souvins de ma mission et de ma réalité. Je retournai vers l'abri, découvrant que les vents chauds et ascendants s'étaient refroidis aux longues ombres du soir. Etaa me jeta un regard étrange, comme si elle savait d'où je venais. Durant un instant, je surpris de l'envie dans ses yeux, l'envie de quelqu'un qui sent qu'un autre a pu partager l'unité de toutes choses.

Mais, tout en m'éloignant ainsi d'Etaa, je découvris soudain, et avec étonnement, que j'étais devenu beaucoup plus proche d'elle, et plus en profondeur : je découvris que j'attendais un enfant. J'étais très jeune pour cela, à peine deux fois son âge, et loin de mon peuple, loin de tous ceux que j'aimais ; il n'y avait eu aucun stimulus, et pourtant, j'attendais un enfant.

Je compris alors que ce qui m'avait stimulé, c'était Etaa et son joyeux Alfilere. Pourtant, ils m'étaient étrangers. Ici, il n'y avait personne avec qui partager une naissance, personne que j'aimais ; l'étrangère n'était même pas enceinte. Comment donner naissance sans une conjugaison, comment mettre au monde un enfant qui ne ferait partie que de moi : un enfant solitaire, sans homonyme et sans famille, qui ne serait jamais l'enfant d'un amour partagé ? Je luttais seul contre mon désespoir, le dissimulant à Etaa derrière l'étrangeté croissante de mon visage, jusqu'à ce que la navette de ravitaillement revienne. Mais Iyohangziglepi ne peut que me dire « rien de nouveau » au Tramaine, et ce partage de ma misère ne fit que l'aggraver jusqu'au moment où je regardai la navette disparaître dans les lugubres nuées et où je retournai seul vers la ville en ruine.

Mais, il était dans l'ordre des choses que, comme toutes les créatures, j'en tire enfin de la joie ; et lorsque l'heure fut venue de la première division, mes peurs s'évanouirent et une fierté étonnée combla le vide qu'elles avaient laissé. Une fierté secrète que je cachais à Etaa comme j'avais dissimulé ma peine, parce que je ne savais pas quelle serait sa réaction. Jusqu'à maintenant, elle avait tout accepté – parce que la culture humaine n'avait pas progressé jusqu'au niveau où les « miracles » deviennent impossibles – mais mon instinct de conservation me fit garder le silence. Je lui fis seulement promettre d'éviter une salle reculée et sombre de notre abri, en espérant qu'elle obéirait. Ne pas lui confier le secret des différences qui existaient entre nous, croire que la mère d'un enfant ne pouvait apprendre à comprendre une autre maternité, ce fut la pire chose que j'aie jamais faite. Et j'en pris conscience lorsque j'entendis son cri d'horreur ; j'en pris conscience tout en me précipitant frénétiquement vers l'abri ; elle était entrée dans la pièce défendue et elle avait découvert mon enfant « Non, Etaa ! Non ! » Je trébuchai sur le seuil, fou de frustration et de douleur.

« Tam, vite, au secours, une bête... ! »

« Etaa ! » Ma voix se brisa de fureur... elle s'arrêta, le bâton à la main, au-dessus de la masse informe et grise, et saignante, qui frémissait encore sur le sol. Les cris pitoyables de mon enfant stridulèrent dans une bande que moi seul pouvait entendre puis s'affaiblirent tandis que sa vie s'écoulait. « Etaa » – les mots m'écorchaient la bouche – « qu'avez-vous fait ? »

Etaa lâcha son bâton et recula, effrayée et interdite. Elle prit dans ses bras Alfilere, pleurant lui aussi d'effroi et d'incompréhension, et ses regards

allèrent de moi au petit tas d'éléments vivants qui se tapissaient dans leur nid, tout ce qui restait de mon enfant à demi inachevé. Ses lèvres tremblaient. « Hywel... Hywel s'est traîné jusqu'ici. Et quand je l'ai trouvé, cette – cette chose rampait autour de lui. »

« Etaa, c'est... mon enfant. »

« Oh non ! » Son visage se révolta contre la vérité, ou contre son acte, ou contre les deux.

« Si... » J'allai jusqu'à l'amas frissonnant, évitant les éléments qui restaient immobiles et silencieux, et le reste se rassembla, miaulant pour réclamer chaleur et réconfort.

L'angoisse arracha un cri à Etaa ; je levai les yeux et la vis cacher son visage dans le cou de son enfant. Elle tomba à genoux dans la poussière en sanglotant de désolation.

Je tins mes petits serrés contre moi et je cherchai à tâtons la force, les mots qui nous aideraient. « J'aurais dû vous dire... J'aurais dû vous avertir. Ils sont réduits à l'impuissance, Etaa, ils n'auraient pas pu faire mal à votre fils. Nous... nous n'avons pas des enfants comme les vôtres, terminés en une seule fois. Nous les formons peu à peu, en reproduisant chaque partie de nous-même ; comme je me fais pousser une main lorsque c'est nécessaire. Certains éléments servent à des fins particulières, à protéger le reste par exemple, et ils sont très spécialisés ; ils auraient peut-être pu le piquer... Mais c'était anodin. »

Elle leva les yeux vers moi et hocha la tête, la gorge trop serrée pour dire un mot.

« J'aurais dû vous en parler, Etaa. »

« Ce sont... » Elle prit une profonde aspiration « ... ce sont... les vôtres ? »

« Oui. »

« Mais, j'avais cru... »

« Vous croyez que j'étais un homme ? Je suis un homme. Mais je suis aussi une femme. Nous n'avons pas besoin de nous unir pour former un enfant : nous formons chacun le nôtre et nous choisissons quelqu'un que nous aimons pour le partager ; une partie de notre enfant pour une partie du sien, après la naissance. »

Elle gémit de nouveau, doucement, luttant pour admettre mes paroles. « Oh ! Mère, viens à mon aide... oh, *Tarn*, qu'est-ce que je vous ai fait ? » Elle étreignit Alfilere si fort qu'il se mit à brailler.

Je détournai les yeux. Elle avait fait ce que font toujours les Humains, elle avait agi par peur, réagi avec violence, infligé douleur et mort aveuglement, par ignorance. J'avais été un Humain et je les avais méprisé ; maintenant que j'avais perdu ma forme humaine, j'avais enfin appris quelque chose de la pensée et de l'esprit humain – et, confronté à cet acte terrible, je trouvais que j'étais le seul à blâmer. « Ce... ce n'est pas de votre faute. Et le mal peut être réparé... Nous avons plus de chance que vous à ce point de vue. Cela ne serait jamais arrivé si vous aviez été au courant. »

Mais, elle resta assise par terre à bercer son enfant, la clochette de son oreille chantant doucement sa peine impuissante.

Dans les jours qui suivirent, Etaa passa de longues heures seule, contemplant depuis le seuil de l'abri le monde gémissant et brisé, ou marchant le long des falaises son bébé sur le dos. Les nuages qui remplissaient alors le ciel, sombres et zébrés d'éclairs, ne laissaient pas tomber assez d'eau pour abattre l'éternelle poussière. Le vent chaud et desséché déchiquetait les nuages et la soulevait jusque dans les couches supérieures de l'atmosphère, décolorant le bleu hardi qui osait parfois affleurer sur cette terre aux mornes teintes. Elle guettait ardemment le ciel car la Saint-Jean approchait ; et ce jour-là, elle accomplit, au mieux, les rites Kotaanes ; mais les nuages s'obstinèrent à dissimuler le triomphe du Soleil et, les yeux hantés et vides, elle n'acheva même pas le rituel.

Au crépuscule, elle vint me rejoindre ; j'étais accroupi sur le seuil, en train de contempler la face lumineuse et bizarre de l'ondoyante Cyclope qui clignotait derrière les nuages. J'entendais Alfilere murmurer dans son sommeil, quelque part derrière nous, auprès du feu. Elle repoussa une boucle brune qui lui retombait sur l'œil, puis la rejeta en arrière avec agacement lorsqu'elle glissa de nouveau. Enfin, elle dit, « C'est vrai, n'est-ce pas, Tam ? »

« Qu'est-ce qui est vrai ? » J'attendis, sachant qu'outre l'enfant que je lui avais caché, quelque chose d'autre la troublait.

« Ce que vous m'avez dit : que nous ne sommes plus sur la Terre. Que nous sommes sur Laa Merth ? Et... » elle lutta pour empêcher sa voix de trembler, « et que cette tache minuscule que nous voyons passer, comme une mouche, sur la face de la Cyclope... c'est la Terre ? J'ai observé le ciel et il est différent ; la Cyclope est moins grosse, les bandes de sa robe sont en spirale... tout est différent ici. Je crois maintenant que c'est vrai. »

« Oui. Tout cela est vrai. »

« Nos légendes rapportent qu'autrefois, Laa Merth eut des enfants à elle, mais que la Cyclope les détruisit. Là, ce doit être leur ville, alors cela était vrai aussi. »

« Oui. » Je m'étonnai qu'il y eut quelque chose de vrai dans les mythes Kotaanes concernant l'origine de la peste humaine.

« Mais, nos légendes disent que la Mère est le centre de toutes choses, qu'Elle est plus grande que tout le reste. Comment peut-Elle être une petite tache sur la face de la Cyclope ! »

En entendant sa voix trembler de douleur, ma gorge se serra et je ne pus répondre.

« Tam. » Elle se mit à gratter ma peau rugueuse. « Je ne sais plus rien ; tout est tombé en poussière. Dites-moi la vérité, Tam. » Elle se laissa tomber à côté de moi ; sa voix se faisait câline mais ses yeux étaient affolés. « En quoi croirai-je maintenant ? »

« Etaa, je... ne peux pas... » Ses doigts se convulsèrent sur mon dos, me disant que je devais le faire, maintenant ; que mon univers égocentrique et impitoyable avait déchiré le sien et l'avait jeté dans les ténèbres du vide. Sa foi était sa force contre l'adversité, et sans sa foi, elle s'écroulerait, nous nous écroulerions tous. « Etaa, la Mère, c'est... »

« La Mère n'existe pas ! Dites-moi la vérité ! »

Je fermai les yeux, me demandant ce que c'était que la vérité. « La "Mère" et la "Terre"... pour vous, c'est la même chose, et dans votre langue et dans votre esprit. Mais, la Terre, c'est aussi le monde où vous vivez, et une mère, c'est ce que vous êtes, ce que je suis, quelqu'un qui porte la vie. Et ce sont deux choses réelles et merveilleuses. Votre Terre a l'air très petite, mais seulement parce qu'elle est très loin ; comme Laa Merth vue de chez vous, dans votre ciel. Quand vous reviendrez, vous verrez de nouveau comme elle est vaste et belle – pleine de tout ce dont vous avez besoin pour vivre. Elle est comme une mère, et ce sera toujours vrai. Les Kotaanes sont très avisés lorsqu'ils s'appellent eux-mêmes les enfants de la Terre, et lorsqu'ils la remercient de ses bienfaits. »

« Mais, la Cyclope est plus grande et plus puissante. »

« Plus grande en taille. Mais, c'est seulement un autre monde. » Et seulement une lueur derrière les nuages, pour le moment. « Vos mythes sont vrais ; elle n'aime pas votre race... Elle vous empoisonnerait si vous tentiez de vivre sur elle ; mais la Terre est assez forte pour rester hors de son atteinte et elle prendra toujours soin de vous. Et le soleil bravera toujours

ses ténèbres, rendant la Terre fertile et capable de vous donner la vie. Vous voyez, vous avez toujours su la vérité, Etaa. »

« Mais... les mondes ne sont pas des êtres vivants... ils ne voient pas tout, ils ne *décident* pas d'intervenir dans nos vies comme vous le faites... »

« Non. Mais, en fin de compte, ils sont plus puissants qu'aucun de nous. Toutes les vies dépendent d'eux, même le peuple des étoiles a besoin d'air, et d'eau, et de nourriture pour survivre. Nous sommes de simples mortels comme vous. Tout ce que nous connaissons est mortel, même les mondes... même les soleils. »

« N'y a-t-il rien rien d'autre, alors ? N'y a-t-il aucun Dieu, aucune Déesse, qui nous ait donné forme ? »

« Nous n'en savons rien. »

Etaa regarda fixement l'obscurité grandissante, en silence, et ses mains formèrent des signes que je ne connaissais pas. Et puis, lentement, elle porta la main à son oreille et ôta la clochette d'argent. Elle la laissa tomber dans la poche de sa casaque comme si elle lui brûlait les doigts.

« Oh, Meron », chuchota-t-elle, « comment avez-vous fait pour supporter cela si longtemps, ne jamais savoir ce qui était vrai, ou même s'il y avait quelque chose de vrai » ?

Surpris, je lui lançai un coup d'œil ; mais, elle se leva et regagna sa paillasse, cherchant une réponse dans la proximité d'Alfilere. Je me glissai dans la nursery obscurcie pour voir mon enfant, et je pensai au chagrin que nous nous étions mutuellement affligé, et à nos joies. Et couché auprès de mon enfant en train de prendre forme, je souhaitai qu'il existe un moyen de nous donner, l'une à l'autre, le plus grand don de tous.

Nous restâmes sur Laa Merth pendant plus d'un tiers d'année Cyclopéenne, presque la moitié d'une année Humaine. Alfilere, les yeux brillants, fit ses premiers pas vacillants accroché aux doigts de sa mère, et mon bébé, complètement formé maintenant, doux, argenté et tendre, ouvrit à la lumière du monde d'immenses yeux aux nuances changeantes. Je m'émerveillai à la pensée que j'avais été aussi beau autrefois, car S'elec'eca était, à la fois, mon enfant et mon vrai jumeau.

Etaa l'aima tout de suite et lui parla toujours comme à une « fille ». Et si ce sentiment naquit d'abord de sa culpabilité, je le vis grandir au fur et à mesure qu'elle prit en charge les deux enfants, tandis que je m'attachais à l'étude du monde extérieur. Elle appelait mon enfant « Argentine », sa

traduction de S'elec'eca, le nom que je lui avais choisi. Elle n'aborda plus le sujet de la religion, elle ne parla plus de ses croyances, et son amour pour les enfants suffit à remplir ses journées ; mais, lorsqu'elle invoquait la Mère sans y penser, elle détournait les yeux en battant des paupières et un silence douloureux tombait entre nous. Je remarquai qu'alors, elle touchait parfois sa gorge, comme si, en découvrant sa voix, elle avait mordu à l'amer fruit défendu d'un mythe Humain plus ancien que les siens, et trouvait maintenant bien trop élevé le coût de cette connaissance.

Lorsque la navette revint, je me laissai glisser jusqu'en bas de la colline pour l'accueillir, oublieux de tout, sauf de cette occasion d'entendre de bonnes nouvelles. Iyohangziglepi faillit m'anesthésier d'un coup d'étourdisseur, en me prenant pour une bête en train de le charger.

Mais, après des excuses embarrassées, j'entendis enfin les nouvelles que j'attendais depuis si longtemps : la guerre entre le Tramaine et les Kotaanes était finie. Mais, c'était les Kotaanes qui l'avaient gagnée – et ils n'avaient pas seulement gagné des concessions, comme les Libés l'avaient prévu, mais conquis le Tramaine. Le roi avait été tué dans la bataille, en combattant pour sauver son peuple ; parce que, grâce à notre Archevêque Shappistre, ce peuple ne s'était pas défendu, il avait maudit son roi et s'était attendu à ce que nous le soutenions, alors que nous ne le pouvions plus. Et ainsi les Libéraux avaient gagné, eux aussi, et l'Administration Coloniale devrait soutenir les Kotaanes, mais les Kotaanes ne savaient pas quoi faire de leur victoire. Ils désiraient seulement leur prêtresse, et la paix, et les Tramaniens vaincus ne leur inspiraient que du dégoût : c'est ce que signait le guerrier Forgeron. Autrefois, j'aurais dit qu'il mentait ou qu'il était insensé, ou bien qu'il n'était pas un Humain. Mais, c'était le mari d'Etaa et je le crus.

Alors, si c'était vrai, la situation ne s'était guère arrangée, et le monde d'Etaa était à deux doigts d'un Chaos pire encore. Iyochangziglepi dit amèrement que même les Libés étaient consternés par leur succès. À cause du changement qu'ils avaient opéré, nous ne pouvions plus que laisser les Humains en proie à des malheurs pire que ceux déjà causés par nous, ou intervenir dans leur culture d'une manière qui détruirait le peu d'intégrité qui nous restait. Etaa pouvait enfin rentrer chez elle, et moi aussi. Mais pour quel avenir ?

Etaa m'attendait avec anxiété ; elle guettait mon retour, au sommet de la colline. Elle tenait un enfant dans chacun de ses bras, bien protégé contre le

vent chargé de sable, et moi, tout en gravissant péniblement la colline pierreuse, je pouvais voir l'espoir éclairer ses yeux tandis qu'elle regardait la navette restée au sol, derrière moi.

« Tam, allons-nous rentrer ? »

« Oui ! » J'arrivai auprès d'elle, tout soufflant.

Elle dansa de joie, et l'un des bébés se mit à rire tandis que l'autre poussait de petits cris de stupeur. « Ça y est, ça y est, mes petits... »

« Etaa... »

Elle s'arrêta, me regardant avec curiosité.

« Le navire nous attend. Allons chercher nos affaires et je vous dirais les nouvelles. Mais, ne restons pas exposés au vent. »

En quelques minutes, nous avons rassemblé nos quelques effets, puis elle s'installa avec les enfants, sur la mousse empilée à côté du foyer plein de cendres. Je m'accroupis à côté d'elle et nos regards se croisèrent tandis que nous réalisions qu'il en était ainsi pour la dernière fois. Je dis, « La guerre est finie, Etaa. Votre peuple a vaincu les Tramaniens. »

Elle hocha la tête, étonnée. « Comment est-ce possible ? »

« Votre peuple compte de braves guerriers. Le roi Meron est mort, parce que les Tramaniens ne voulaient plus se battre ; ils s'attendaient à ce que les Dieux... »

« Le roi est mort ? »

Je fis signe que oui, oubliant que cela ne pouvait plus se voir. « Vive le roi. » Je souris à Alfilere qui était venu vers moi et tentai d'escalader mon visage. Etaa berçait mon petit aux yeux d'arc-en-ciel, comme je désirais tant le faire, et comme je le ferai bientôt, enfin. « Vos souffrances et celles de votre peuple ont été vengées. »

« Comment... comment est-il mort ? »

« Percé par une flèche, au cours de la bataille qu'il menait contre votre peuple. »

Un spasme crispa son visage, comme si elle sentait la flèche frapper son cœur ; sa tête s'inclina sur sa poitrine, elle ferma ses yeux pleins de larmes. « Oh, Meron... »

« Etaa », dis-je, « vous pleurez cet homme ? Alors que votre peuple le déteste pour vous avoir enlevée, pour avoir souillé leur Déesse ? Alors que son propre peuple le déteste pour vous avoir gardée et avoir ainsi attiré sur eux le courroux des Dieux ? Même les Dieux l'ont détesté. Mais vous qui avez plus de raisons que n'importe qui de le détester... vous le pleurez ? »

Elle secoua seulement la tête, les mains sur les yeux. « Je ne suis plus ce que j'étais. Et le monde aussi. » Elle laissa retomber ses mains et me regarda en face. « La vérité de l'un est le mensonge de l'autre, Tam ; comment savoir qui a raison alors que tout est bouleversé ? Nous ne savons que ce que nous ressentons... »

Je sentis l'air remuer doucement dans les cavités de mon corps étranger et les courants des sensations étrangères bouger doucement dans mon esprit. « Oui, oui... Je suppose que c'est vrai. Etaa, désirez-vous toujours retourner auprès de votre époux, au sein de votre peuple ? »

« Hywel... il est vivant ? Oh, mon amour, mon amour... » Elle saisit son fils à la tête bouclée et le couvrit de baisers. « Ton père sera si fier de toi... Je le savais, je le savais ! » Elle riait et pleurait tout à la fois, le visage illuminé de joie. « Oh, merci, Tam, merci ! Emmenez-moi tout de suite, je vous en prie ! Oh, Tam, cela fait si longtemps ! Oh, Tam... » Soudain, son visage se chiffonna. « Voudra-t-il encore de moi ? Comment pourrait-il vouloir de moi, comment supporterait-il de me voir, alors que je l'ai trahi ? Lorsqu'il a sauté de la falaise pour sauver son âme des Neaanes, n'ai-je pas reculé ? Comment pourrait-il me pardonner, comment pourrais-je retourner chez moi ? »

« Pourquoi avez-vous reculé ? » dis-je doucement.

« Je ne sais pas ! Je crois... je crois que c'était à cause de mon enfant. » Elle le serra contre elle et appuya sa joue contre sa tête tandis que lui se tortillait pour se libérer. « J'ai reculé pendant une demi-seconde... et alors, il était trop tard, les soldats... Mais, comment pouvais-je savoir ? J'avais tellement peur, comment pouvais-je savoir que ce n'était pas pour *moi* ? Le laisser mourir ainsi, en pensant que... » Elle se mordit la lèvre. « Il ne voudra plus jamais me revoir ! »

« Mais qui fut le plus lâche des deux, Etaa ? Qui s'est jeté du haut de la falaise en vous abandonnant aux Neaanes ? Est-ce vous qui avez trahi, ou Hywel ? »

« Non ! Qui dit que... »

« Hywel lui-même. Il est le Forgeron, Etaa, le vainqueur de cette guerre, et quelques soient les raisons de combattre des autres lui a combattu pour vous. Tout ce qu'il désirait c'était vous retrouver, et s'acquitter envers vous de ses torts. Tout ce qu'il désire, c'est que nous vous amenions à lui – mais seulement si vous le désirez aussi. Il ne peut vous transmettre ses sentiments, mais il vous envoie ceci, et vous demande... de vous

souvenir. » Avec précaution, je sortis d'une poche de ma peau la boîte qu'Iyohangziglepi m'avait donnée.

Elle la prit, l'ouvrit et en sortit une clochette d'argent semblable à la boucle d'oreille qu'elle avait portée. Elle fouilla dans sa poche à la recherche de celle-ci, et les posa toutes deux sur ma paume. Elle referma sa main sur elles pour en étouffer le son ; elle tremblait et des larmes jaillirent d'entre ses cils. Puis, lentement, un sourire aussi doux qu'une musique se répandit sur son visage et elle les serra sur son cœur.

Alfilere avait retiré Argentine de son giron et tous deux se roulaient sur la mousse à côté d'elle, en soulevant un nuage de poussière. L'exil et le chagrin d'Etaa allaient prendre fin ; elle allait rejoindre son peuple, et moi le mien. Nous ne nous reverrions probablement jamais plus, et les enfants... Je détournai les yeux. Quelle vie aurait Alfilere dans le monde que nous lui laissions ? Le fils du Forgeron, l'héritier de Tramaine, l'enfant fort et plein de dons d'Etaa la Bénie... qui aurait également pu être mon enfant, si cela avait été possible. Qui m'était aussi cher que le mien. L'enfant de l'unité dans un monde brisé. L'enfant de l'unité...

Et ce fut soudain évident : la réponse à toutes les questions avait été à ma portée dès le début. Nous pourrions nous-mêmes élever Alfilere afin qu'il hérite de tout son patrimoine, devienne un chef tel que son monde n'en avait jamais connu – qui leur rendrait leurs droits et nous rendrait notre fierté.

« Etaa ? » Elle me jeta un regard vague, encore à moitié perdue dans sa rêverie. J'essayai de contrôler mon excitation, ne sachant pas si elle sentait les choses comme moi, et quelle serait sa réaction. « Vous savez qu'actuellement, la situation est très instable, sur votre Terre. Les Kotaanes ont gagné une guerre qu'ils ne s'attendaient pas à remporter, et ils ne savent pas quoi faire de cette victoire. Votre mari désire seulement rentrer chez lui avec vous, et non pas diriger un royaume. Votre peuple méprise les Tramaniens, et maintenant les Tramaniens se méprisent eux-mêmes. Ils ne savent plus que penser de leurs Dieux, ils n'ont personne pour les diriger ; toutes les nations qui entourent le Tramaine vont être bouleversées, et votre peuple sera entraîné dans plus de guerres et plus d'épreuves, à moins que nous ne fassions quelque chose... »

Elle fronça les sourcils et rattrapa les enfants qui s'écartaient.

Je relâchai l'air de mes sacs, en un soupir. « Oui, je le sais. *Nous* en avons déjà fait beaucoup trop. Même l'Administration en a pris conscience,

finalement. Mais si nous ne proposons pas une réponse nouvelle, un nouveau compromis, les choses vont empirer de plus en plus. Nous pourrions vous détruire par notre intervention, Etaa, à moins que, d'une manière ou d'une autre, vous cessiez d'être une menace pour nous. Et si nous vous détruisons, nous pourrions bien nous détruire, par la même occasion. »

Elle fit sauter les bébés sur ses genoux, d'un air gêné.

« Vous avez un moyen de mettre fin à cela ? »

« J'ai... je *crois* avoir... Lorsque je vous ai rencontrée, je croyais que tous les Humains étaient violents et cruels, sans raison. C'est pourquoi nous avions peur de vous, nous désirions que vous restiez où vous êtes. Mais maintenant, je ne le crois plus. Vous êtes plus agressifs que nous, et vous devez apprendre que le progrès implique des responsabilités que l'on ne peut se permettre d'ignorer ; vous devez croître en sagesse comme vous croissez en force.

« Mais, votre culture est encore tout jeune, et peut-être, si vous apprenez dès maintenant à vivre en paix les uns avec les autres, serez-vous capables de vivre aussi en paix avec nous lorsque vous viendrez à nous en égaux, parmi les étoiles. C'est le bon moment, en période de changement, pour qu'une religion révèle aux Humains l'unité de toute vie, et comment la respecter... comme votre peuple le fait lorsqu'il suit les enseignements de la Mère. Et voici le signe parfait de l'unité, *l'Humain* capable de l'amorcer : votre fils. » Je bougeai nerveusement, tremblant d'espoir et d'amour.

« Etaa, me donnerez-vous votre fils ? Laissez-moi l'élever, parmi mon peuple, et donnez-lui la possibilité de changer votre monde à jamais. »

Ses regards me poignardèrent, empreints d'incrédulité et de la douleur d'avoir été trahie. « Mon fils ? Pourquoi me prendriez-vous mon fils ? »

Aveuglément, je dis « Parce qu'il est l'enfant des Kotaanes et l'enfant des Neaanes. Laissez-le hériter du trône de son père et refermer à jamais la blessure qui sépare vos peuples. »

« Ce n'est pas le fils du roi ! C'est celui de mon mari et de moi. »

« Vous êtes la seule à le savoir, Etaa. Les Tramaniens croient qu'il est l'héritier de leur royaume. »

« Mon mari le sait aussi. Il ne sera pas d'accord, il ne renoncera pas à mon fils, au fils du clan. »

« Hywel serait fier de voir un tel honneur échoir à son fils ! Je sais qu'il le serait, je... » J'avais échoué, dans mon terrible besoin d'avoir raison.

« Non ! » Elle leva le bras, le poing serré, « Je ne veux pas ! Vous nous croyez donc inférieurs aux bêtes, pour penser que vous pourriez nous prendre nos enfants et que cela nous serait égal ! » Sa voix se brisa. « Tam, nous avons attendu huit ans avant d'avoir cet enfant – huit *années*. Comment pouvez-vous croire que nous pourrions l'abandonner ? » Elle baissa les yeux vers moi et son expression changea. « Mais, j'avais oublié que vous n'êtes même pas humain. » C'était la première fois qu'elle m'insultait Et soudain, je me souvins que je ne l'étais pas, que nous étions encore deux êtres totalement étrangers l'un à l'autre, qui ne connaîtraient jamais vraiment leurs besoins et qui ne partageraient pas leurs rêves ; et il n'y aurait jamais de réponse valable pour nos deux peuples. « Je ne savais pas ce que je vous demandais, Etaa. Je suis désolé, je... »

« Renoncerez-vous à votre enfant, Tarn ? »

Je regardai Argentine du coin de l'œil, et ses minuscules imitations de main explorant avec contentement la vraie main d'Etaa. Je me forçai à croiser le regard d'Etaa. « Pour ceci, je renoncerais à mon enfant, Etaa. Même si c'était le seul enfant que je porte jamais. Si cela assurait l'avenir de mon peuple, je le ferais. Et cela *peut* assurer l'avenir de nos deux peuples. » Froidement, elle dit, « Tam, me donneriez-vous Argentine si je vous donnais mon fils ? Pour l'élever à sa place ? »

« Oui... *oui* ! » Je me demandais farouchement quelle émotion révélait ma face de planeur. « Etaa, si vous pouviez savoir quel honneur vous me faites là, tout ce que cela signifie de partager un enfant avec vous. Si vous saviez combien j'ai désiré que vous aimiez mon enfant comme j'aime le vôtre... je ne peux pas demander plus ; le partager avec vous, et lier ainsi nos vies. »

Elle sonda désespérément mon regard, tenant ainsi les enfants et l'avenir entre ses mains. Enfin, elle baissa les yeux sur son giron, sur les deux petits visages en fleurs levés vers elle, et elle demanda, « Lui enseignerez-vous à utiliser sa voix ? »

« Et à écrire, et à lire, et à parler par signes aussi. Et à respecter toute vie, et à faire que les autres la respecte aussi. C'est un bon et beau bébé, Etaa. Laissez-le devenir un grand homme. Faites qu'il soit tout ce qu'il peut être. Il peut sauver votre monde. »

Elle hocha la tête et aucun son de clochette ne répondit pour lui apporter du réconfort. « Est-ce vrai ? Est-ce la seule manière d'arranger les choses ? Est-ce que cela viendra en aide à tous ? »

« C'est la seule voie, si vous désirez que les Humains aient leur mot à dire sur l'orientation de leur avenir. Si vous désirez sauver votre peuple de notre intervention. » L'idée vint me déchirer que c'était moi qui intervenait le plus, non pour modifier le destin d'étrangers anonymes, mais pour briser la vie de quelqu'un que je connaissais et que je chérissais, et qui avait tellement souffert... pour un rêve qui ne se réaliserait peut-être jamais. Et si je me trompais ? « Etaa... »

« D'accord », dit-elle doucement sans m'écouter. « Il le faut si nous voulons avoir un avenir. Si dans cet avenir vous aimez mon fils, si mon fils devient tout ce qu'il peut être ; si le monde peut aussi le faire, alors... je partagerai mon enfant avec vous. » Ces derniers mots, elle les dit tout bas. Mais, elle leva les yeux, et pour un instant, sa voix redevint forte et assurée. « Je ne le ferais pour personne d'autre, Tam. Que pour vous. Faites que je ne me trompe pas. »

À cause de ma forme inhumaine, je restai caché dans la navette lorsque nous nous posâmes au Tramaïne, dans la ville proche de Barys Castle, où tout avait commencé. Etaa se leva dès que la porte s'ouvrit ; je vis, dans cette après-midi assombrie de début d'automne, la congrégation de faux dieux resplendissants – et de déesses, – notre manière de manifester l'empressement de la Mère à accepter cette nouvelle union des croyances ; derrière eux, la foule des représentants humains et, quelque part au milieu d'eux, un guerrier aux cheveux noirs qui désirait seulement son épouse. Etaa prit pour la dernière fois Alfilere, vêtu de sa robe royale, dans ses bras, et je la vis frissonner tandis qu'il fourrait son nez dans son cou en gazouillant. Son visage avait la blancheur de la craie ; il était figé en un masque trop fragile pour fondre en larmes. Elle laissa Argentine se tortiller seule sur le siège capitonné.

« Etaa... ? » dis-je. « Vous ne partagez pas mon S'elec'eca ? »

D'une voix cassante comme du verre, elle dit, « Je ne prendrai pas Argentine, Tam. Je l'aime, bien sûr, mais comment pourrais-je lui enseigner ce qu'elle est appelée à être. Ce ne serait pas juste. Je vais essayer... essayer de les préparer à accueillir mon fils. Et peut-être, un jour, Argentine aussi. Me l'apporterez-vous alors ? »

« Je le ferai », dis-je, désirant en dire plus. Des larmes épaisses comme de la glue coulèrent sur mon visage.

« Resterez-vous toujours avec lui, et Argentine aussi ? »

« Oui, toujours... et je ne le laisserai pas vous oublier. »

J'hésitai, les yeux baissés. « Etaa, vous aurez d'autres enfants. Et cela ne prendra pas huit ans de plus. Nous pouvons vous aider si vous le désirez. »

Sa bouche se durcit de colère avant de lancer un refus, puis elle s'adoucit et, baissant la tête pour embrasser Alfilere, Etaa dit très faiblement, « J'aurais aimé que... Tam, je devrais vous détester, pour tout ce que vous avez fait, mais non, je ne le peux pas. Au revoir, Tam. Prenez bien soin de nos enfants. » Elle s'agenouilla et caressa ma peau tachetée tandis que je l'entourai des mains soupirantes du vent, les seules mains que je possédasse.

Etaa quitta la cabine et Iyohangziglepi vint prendre Argentine qui se mit à crier en se trouvant dans des bras étrangers. Ensemble, nous regardâmes sur l'écran Etaa présenter Alfilere aux déités, avec le petit discours que je lui avais appris. Elle le récita sans faute, aussi droite et aussi mince qu'une tige d'acier, et s'il y eut sur son visage quelque signe de son agonie cachée, je n'en pus rien voir. Mais l'Archevêque Shappistre qui était là, par la tolérance des Dieux, la regarda avec une expression qui me surprit et me troubla. Alors, après qu'une des Déesses eut accepté Alfilere, Etaa se tourna vers lui et l'accusa, dans le langage des signes, de trahison, au nom d'Alfilere III et de son père Meron IV. L'archevêque pâlit et les Dieux se consultèrent du regard. Puis l'un d'entre eux fit un signe et des gardes apparurent pour emmener celui qui avait trahi le roi Meron. Je vis Etaa adresser un sourire à quelqu'un d'invisible.

Mais, déjà, elle se retournait vers la foule des Humains que je vis se séparer pour laisser passer un grand homme brun vêtu comme un Kotaane, le guerrier célèbre, le Forgeron – le mari d'Etaa. Une cicatrice encore fraîche balafrait sa joue, au-dessus de sa barbe, et il boitait des suites de sa terrible chute. Il s'arrêta, une fois sorti de la foule, et son visage sévère, barré par ses lunettes, se tordit soudain d'incertitude et de désir ardent.

Etaa lui rendit son regard, de l'autre côté du terrain, bizarre silhouette dans sa casaque flottante et poussiéreuse, et dont le visage reflétait les mêmes émotions. C'était deux étrangers : la prêtresse de la Mère qui avait découvert la voix et perdu la foi, le paisible forgeron qui avait fait tomber des têtes ; étrangers l'un à l'autre, étrangers à eux-mêmes. Et tous deux, ils avaient perdu ce que ces pauvres infirmes possédaient de plus précieux, une

vie nouvelle pour remplacer l'ancienne. Ce moment gelé s'étira entre eux jusqu'à me faire mal.

Et puis soudain, Etaa se mit à courir, sa chevelure brune flottant derrière elle. Il vint à sa rencontre et ils s'étreignirent, aussi perdus l'un dans l'autre que deux êtres qui se seraient fondus en un seul, comme si rien, désormais, ne pouvait les séparer.

LE PHŒNIX EN SES CENDRES...

L'ardente face aveugle du soleil se hissa par-dessus le bord balafré du canyon ; des tisons de lumière vinrent brûler les paupières closes d'Hoffmann. Il remua et poussa un soupir. La température s'élevant avec le soleil, les mouches et les fourmis rouges prirent la relève des moustiques.

Hoffmann rejeta sa couverture à coups de pied et s'assit. Il chassa les mouches posées sur son visage et brossa le sable qui recouvrait sa montre piézoélectrique. « Six heures... » Quelque chose le piqua au pied. « Saleté ! » Il écrasa une fourmi et sentit les élancements d'une douleur qui lui était familière ; il était allergique aux piqûres de fourmi. Il n'y avait pas d'antidote... et il allait encore souffrir de nausées et de douleurs pendant une demi-journée. Il enfila son pantalon et clopina jusqu'au bord de la rivière pour s'asperger la tête et les épaules d'une eau encore fraîche du petit matin. Elle coulait lentement, à deux cents kilomètres seulement du Golfe ; ses eaux étaient tellement chargées de limon qu'elles avaient la couleur d'un café crème – avec trop de crème. Pourtant, Colorado, cela voulait dire « rouge ». Il se demanda si la rivière était différente, autrefois, ou si, quelque part en amont, elle coulait toujours aussi rouge... « Un jour, il faudra y aller voir, Hoffmann. » Il se releva, tout dégoulinant, et remarqua un petit morceau de métal à demi enterré dans le sable. Il s'accroupit de nouveau et creusa le sol de ses doigts. « De l'acier... Pour être vraiment loin de tout, c'est vraiment loin de tout. Ouais. Il a l'air en bon état. » Il remonta sur la rive.

Il ramassa quelques brindilles pour le feu et se fit cuire des œufs et du bacon réhydratés. La dernière chauve-souris à céder devant le jour passa au-dessus de sa tête en stridulant, dans sa course erratique vers les cavernes obscures creusées au flanc du canyon. Derrière lui, des passereaux faisaient bruire les feuilles poussiéreuses des arbres. Il leur lança du pain rassis et les regarda descendre en piqué pour le picorer et se le disputer ; la chaleur du soleil évapora l'humidité de son dos et décolora l'extrémité de ses mèches brunes et ébouriffées. Il se remit à étudier le rouleau de cartes de l'USGS[6], traduisant laborieusement les noms en anglais. « Tiens ! Le bassin de Los Angeles ! San Pedro ; une jolie baie... je me demande à quoi elle ressemble maintenant ? Probablement à un cratère, Cristovão ; des chantiers navals à Long Beach. » Il prononçait cela « Lona Bêcha ». « Bon, n'importe comment, nous saurons cela à la tombée de la nuit. » Il éclata

soudain d'un rire moqueur. « On dit que lorsque l'on parle tout seul, c'est la preuve qu'on est fou. Bon sang, Hoffmann, seulement si l'on fait les demandes et les réponses. »

Il força pour entrer son pied enflé dans son soulier de marche, enfila sa chemise fripée, mit son chapeau de cuir et lança son sac de couchage dans l'habitacle, derrière l'unique siège de l'hélico. Gonflé par des réservoirs d'une taille au-dessus de la normale, il avait le profil d'une femme enceinte, aussi Hoffmann l'avait-il baptisé « La Faute ». Il tapota le métal brûlant de la porte. « Ne recommence pas à me faire le coup du court-circuit, machine... on ne t'a pas fabriquée pour que tu me causes des ennuis. Emmène-moi jusqu'au bassin, tiens un jour de plus, et je vérifierai tes circuits ; c'est promis... » Son regard se posa sur le ciel étoilé du drapeau brésilien peint sur la porte. Il regarda au loin le sable uni de la pente qui s'élevait jusqu'aux pics nus et torturés, d'une noirceur basaltique ou du gris jaunâtre d'ossements érodés par le temps. Il se souvint des photos de la lune : il se vit photographié là, le premier homme marchant sur un autre monde depuis l'Holocauste ; le premier homme depuis deux cent cinquante ans... il sourit.

En grim pant dans l'habitacle, il heurta son pied tout endolori contre l'encadrement de la porte. « Mère de Dieu ! » Il se laissa tomber en grimaçant, dans le siège du pilote. « Ça ne peut pas devenir pire, aujourd'hui. » Il mit le moteur en marche. L'hélico s'éleva dans un tourbillon de sable.

Amanda buvait son thé à petites gorgées tout en regardant les reflets étincelants du soleil danser sur les eaux de la baie, par la fenêtre grande ouverte de la maison de sa sœur. Elle reposa son gobelet et se remit à brosser la chevelure sombre et soyeuse de sa nièce Alicia. Des reflets rougeâtres se jouaient entre ses doigts tachés par les teintures comme la lumière sur l'eau, écho acajou des mèches auburn qui s'échappaient des bords de sa propre coiffure. Alicia se tortilla sur ses genoux, un désir impatient anima soudain son visage au petit nez retroussé : « Oh ! Tante Amanda, raconte-nous une autre histoire, s'il te plaît ? » Elle tira sur les lacets du corselet en cuir d'Amanda et en défit les nœuds.

Amanda secoua la tête. « Non, Alicia, je n'ai plus d'autres histoires ; je t'en ai déjà racontées trois. Emmène Chien promener, Mano et toi vous pouvez vous amuser à lui lancer des bâtons. » Elle fit glisser la petite fille

de ses genoux, cala ses petits pieds nus sur le sol et rattacha les lacets de son corselet. Chien gémit sous la table lorsque les enfants le tirèrent par la peau du cou. Il leva sa tête couverte de poils jaunes ; ses mâchoires, dans un claquement de dents, se refermèrent sur un bâillement. Il se gratta, soupira et obéit. Elle entendit ses ongles cliqueter sur le carrelage, puis un rire heureux éclater dans la cour : c'était là des sons qu'elle entendait rarement.

Sa sœur revint de l'âtre, marchant lentement à cause de son pied bot, invisible sous sa longue robe. Elle appuya sa béquille contre la table et s'assit dans un fauteuil à haut dossier. « Es-tu sûre, Amanda, que ce soit sans danger pour eux de jouer avec Chien ? Après tout, c'était un... euh... »

Amanda sourit. C'était un bâtard affamé et hargneux lorsque, le surprenant en train de voler ses œufs, elle lui avait jeté des pierres et cassé la patte. Alors, prise de remords, elle lui avait donné à manger et l'avait recueilli. Lorsqu'il se dressait sur ses pattes de derrière, il était aussi grand qu'elle ; sa toison moutarde était constellée de cicatrices et ses oreilles pendantes étaient toutes déchiquetées. Il attaquerait tout homme qui viendrait la déranger, et c'est pourquoi elle le gardait... Mais, il dormait paisiblement à ses pieds pendant les longues heures vides, et il appuyait sa vilaine tête contre ses genoux lorsqu'elle était assise à son métier à tisser ; et ceux qu'elle aimait, il les aimait aussi... c'est aussi pour cela qu'elle le gardait. « C'est sans danger, Teresa. J'en suis sûre. »

Sa sœur hocha la tête en faisant tourner sa tasse dans sa soucoupe. Des arcs-en-ciel tournoyèrent dans l'émail opalescent du récipient. Soudain, Teresa porta ses mains à son ventre renflé. « Ah ! Le petit démon ! Il me donne des coups de pied jour et nuit... j'en ai des bleus, tu te rends compte ? » Elle poussa un soupir.

Amanda rit par sympathie, dissimulant son envie comme Teresa essayait de dissimuler sa fierté.

« Où vas-tu chercher ces histoires que tu racontes aux enfants ? » Teresa insista trop gaïement, Amanda sentit son sourire se figer. « Toutes ces merveilles cités et ces étranges visions, de ballons assez gros pour porter des hommes dans un panier... sincèrement, Amanda ! Parfois, je pense que José en tire encore plus de plaisir que les enfants... Tu t'y prends si bien avec les enfants... » Amanda vit son enjouement fondre. « Oh, Amanda, pourquoi as-tu désobéi à Père ! Tu aurais aussi des enfants, et un mari... »

« Ne reparles plus de tout cela, petite sœur. Ne gâchons pas notre après-midi... » Amanda étudia le bois sombre de la table ; la belle dentelle de la

nappe que Teresa avait faite à la main s'accrocha à ses doigts calleux. *Avoir de l'argent, avoir le temps...* « J'ai fait mon choix ; j'ai appris à vivre avec. » *Même si je me suis trompée.* Elle détourna soudain ses regards vers la mer.

« Je sais. Mais tu déperis... cela me brise le cœur de te voir ainsi. » Les yeux bruns de Teresa se posèrent sur les mains d'Amanda et devinrent tout brillants en se noyant de larmes. « Tu as toujours été si mince. »

Mais, une fois, un homme lui avait dit qu'elle était belle et il l'avait caressée – Amanda sentit ses joues s'enflammer de honte. « Par la Parole, Teresa ; huit ans ont passé ! Je ne déperis pas. » Teresa sursauta en l'entendant jurer. Gênée, elle reprit sa tasse.

« Je suis désolée. Je suis très... mal lunée, ces jours-ci. »

« Non... Teresa... Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi et sans José. Vous avez été si bons, si généreux envers moi. Je n'aurais jamais pu m'en tirer. » Il n'y avait en elle aucune rancune.

« C'était seulement justice. » Une indignation de longue date voltigea sur le visage de Teresa. « Après tout, Père m'a donné ta dot en même temps que la mienne ; ce n'était pas juste. J'aurais voulu que tu nous laisses t'aider encore plus. »

« J'ai déjà reçu plus qu'assez. Vraiment. Que Père m'ait laissé la chaumière, c'est plus que je ne méritais. Et que José t'ai permis de disposer de ses biens comme tu l'as fait... C'est un homme bon. »

Teresa se caressa le ventre et sourit de nouveau. « Il me traite vraiment très bien. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour le mériter. »

« Moi, je le sais. » Amanda sourit en même temps qu'elle, et sans se forcer. Le vent apporta jusqu'à elles le son des cloches du temple de Sanpedro.

« Les cloches du soir ; José devrait bientôt rentrer... » Teresa saisit sa béquille et se hissa hors du fauteuil. Amanda se leva et baissa son voile en entendant un brouhaha dans la cour, des voix aiguës et joyeuses, et l'abolement de Chien. José entra, brun et souriant, un enfant accroché à chaque bras. Amanda baissa les yeux, comme Teresa, et jetant un coup d'œil furtif, aperçut José relever doucement, du bout du doigt, le menton de sa femme. Un désir ardent la transperça ; elle pressa ses mains rugueuses contre le tissu lavande de sa robe informe.

« Mon époux... »

« Ma femme. Et Amanda ; c'est bon de vous voir, sœur de ma femme. »

Elle leva les yeux et les baissa de nouveau, embarrassée, comme à l'accoutumée, par la chaude sollicitude qu'elle lisait dans ses yeux. « José. Merci. »

Deux autres silhouettes entrèrent, surpeuplant la petite pièce. Amanda sursauta de colère en reconnaissant son autre sœur, Estella, et son mari Houardo.

« José, pourquoi ne pas m'avoir dit que nous avions d'autres invités ! » Teresa, affolée, tirailla sur son voile.

« Je pensai que puisque Amanda serait là, Femme, il y aurait assez à manger pour deux personnes de plus. » José rayonnait d'avoir trouvé une excuse, pourtant si simple.

« Bien sûr, José, il y aura assez », dit Amanda en croisant son regard, rendue téméraire par son ressentiment. « Je ne peux pas rester. J'ai beaucoup trop... de travail... à faire. » Elle jeta un coup d'œil sur Estella. Elle ne pouvait voir que ses yeux, dédaigneux, beaux et noirs comme du charbon, par-dessus le fin tissu de son voile. Le souvenir qu'elle en avait l'aida à reconstituer le reste du visage, pâle, rond comme la lune, parfait ; et le corps doux, sensuellement rond ; pas anguleux et osseux comme le sien. Estella était de deux ans son aînée, mais paraissait maintenant de deux ans plus jeune qu'elle. La main d'Houardo reposait, possessive, sur l'épaule d'Estella ; un geste qui n'éveilla en elle aucun désir. Teresa lui avait dit qu'Houardo, pris de crises de jalousie, battait sa femme sans raison.

Mais, s'il n'y avait pas de désir, il n'y avait pas non plus de sympathie en elle, tandis qu'ils la regardaient ainsi fixement. Estella s'était plu, non à aimer, mais à épouser, le fils du marchand le plus riche de la ville ; et elle ne laissait pas sa sœur déshéritée l'oublier. Amanda remarqua que le riche tissu de la robe d'Estella avait le rose détrempé de la teinture artificielle, et non le pur et fragile bleu lavande que seule la sienne pouvait produire. Elle sourit, cachée par son voile. « J'ai une pièce de tissu à terminer si je veux l'emporter au marché. »

« Amanda... » Teresa s'avança, appuyée sur l'épaule de José.

« Au revoir, Alicia, Manolito... » Elle s'enfuit par le vestibule, jusque dans la chaleur pâlissante de l'aride après-midi. Chien la rejoignit au moment où elle sortait dans la cour ombragée ; il lécha ses mains et ses pieds nus et poussiéreux. Elle caressa son dos maigre. Chien n'aurait jamais partagé la même pièce qu'Houardo.

Amanda suivit la route bordée de palmiers qui menait aux champs de son père, martelant de ses pieds nus la chaude terre battue, essayant d'abandonner derrière elle sa vaine colère. Elle ralentit enfin, à bout de souille, torturée par un point de côté après cette pénible montée. Elle se retourna vers la baie et vit les navires, grands comme des jouets, courant sous le vent. *Ils s'en vont, à jamais...* « Il reviendra ! »

Chien aboya en remuant la queue.

Elle baissa les yeux, les épaules voûtées pour lui tapoter la tête. « Et que retrouverait-il, s'il revenait... ? » Ses mains calleuses se nouèrent, se dénouèrent. *Ils partent à jamais.* Mais l'impuissance, l'amertume, le chagrin et les rêves ne la quittaient jamais, ne lui laissaient jamais de répit. Les yeux toujours baissés, elle vit quelque chose de ridé, dans la terre du chemin, quelque chose d'aussi gros que son pouce ; elle s'accroupit pour le ramasser et en vit d'autres éparpillés sur toute la route, sous les ombres qui s'allongeaient. Des dattes pendaient, en grappes, sous les feuilles des palmiers, au-dessus de sa tête. L'heure de la cueillette était venue, celles qui avaient mûri les premières étaient déjà tombées sur la route. Elle les ramassa avec avidité et en remplit les poches qu'elle avait cousues dans les coutures de sa robe.

En arrivant à un tournant, au dernier champ avant la pâture, elle aperçut son père au milieu de la route. Elle s'arrêta ; il n'était pas seul, mais avec trois autres hommes. Des négociants, supposa-t-elle, venus marchander une cargaison de céréales... Elle vit que l'un d'eux portait la chaîne enjolivée d'incrustations des maires : il était venu désigner le tribut qui devait être envoyé à la forteresse, dans les collines de Palos Verdes. Son cœur s'emballa : les hommes du maire prenaient aussi parfois les femmes, pour tribut. Mais ils l'avaient vue, elle ne pouvait plus faire demi-tour. Elle reprit sa marche vers eux, comme sur des charbons ardents.

Lorsqu'elle fut plus près, l'agent du maire, perdant tout intérêt pour elle, se retourna vers les champs. Elle sentit les regards des autres hommes, vaguement curieux, se poser sur elle et sur le large dos de son père, inébranlable. Il ne lui avait pas consacré un regard, plus jamais il ne la regarderait, ni ne lui parlerait. Elle garda les yeux soigneusement baissés, voyant seulement le bord de sa longue veste, sa longue robe d'un somptueux rouge-terre, ses pieds dans des sandales. *Je n'ai plus que deux filles*, avait-il dit. Elle n'existait plus pour lui, il ne lui adresserait plus la parole, aussi ne lui avait-elle plus jamais parlé. Ses pas ne faisaient aucun

bruit sur la route ; les hommes se remirent à parler du blé tandis qu'elle passait devant eux.

Ils s'interrompirent brusquement. Amanda leva la tête, regardant au-delà des champs, vers la rivière. Un vrombissement faisait vibrer l'air ; elle fronça les sourcils, fouillant dans sa mémoire, mais elle ne le reconnut pas. L'un des hommes murmura quelque chose. Il tendit le doigt et elle vit un point noir en forme d'oiseau, dans le ciel, et qui grossit de plus en plus, jusqu'à ce qu'il n'ait plus la forme d'un oiseau, ni celle d'aucune chose qu'elle connaisse. Le bruit grandit et vint heurter ses tympans avec la force d'une vague. Elle couvrit ses oreilles de ses mains, glacée de terreur, tandis que le monstre passait au-dessus du mur de feuilles de l'oliveraie. Dans les champs, les travailleurs pris de panique se mirent à fuir, laissant tomber leurs faux dans le blé, et leurs cris se perdirent dans le tonnerre monstrueux... Qui cessa brusquement pour faire place à un silence écrasant.

Le monstre tomba comme un boulet vers le blé à demi fauché, en chantant une mélodie funèbre. Au dernier moment, il eut une toux déchirante, remonta brusquement, ses ailes redevenant invisibles... puis il retomba pour s'écraser dans le champ avec le craquement déchirant d'un navire drossé sur les récifs. Des doigts de flammes jaillirent pour fouailler le cadavre broyé, une fumée claire s'éleva en spirale. Pendant l'éternité d'un battement de cœur, elle comprit que cette chose brisée n'était pas vivante, que c'était un navire volant semblable aux ballons du Sud. Et puis, elle vit quelque chose bouger et les flammes donnèrent naissance à une forme humaine. L'homme tomba, les bras en feu, rampa, fuyant désespérément. Derrière lui, les flammes gagnèrent tout le navire, la puanteur du brûlé l'atteignit ainsi que le bruit du crépitement. La machine explosa, fendue par l'éclair de Dieu, imprimant sur sa rétine l'image de l'homme, en train de courir, jeté au sol par une main puissante et invisible. Aveuglée et assourdie, elle s'écroula sur la route tandis que du ciel pleuvaient des débris enflammés. « Pitié... Doux Ange, prend pitié de nous... » Chien se mit à hurler.

L'un des marchands la prit par les bras et l'aida à se relever. Elle distingua mal son visage stupéfait, masqué par les taches noires qui obscurcissaient sa vue.

« Ça va, jeune fille ? »

Elle l'entendit à peine. Elle hocha la tête, puis d'autres voix émergèrent du brouillard de sa surdité.

« Ange, Fils de Dieu... » Son père se détourna lorsqu'il vit qu'elle le regardait. « Avez-vous vu... Julio ? Une chose maudite... abattue par Dieu dans mon propre champ ! Mon champ de blé ; pourquoi est-ce que ce... miracle est arrivé dans mon champ ? » Il secoua la tête, comme pour clarifier sa vue, ou se débarrasser de ses regrets. Les autres hochèrent la tête, murmurant des paroles qu'elle ne put entendre. L'homme du maire restait au bord du fossé d'irrigation, le visage encore gris de la commotion.

Amanda regarda de nouveau les ruines fumantes éparpillées dans le blé écrasé. Elle ne voyait plus aucun faucheur, seulement la forme écartelée de l'homme frappé par Dieu. Elle pressa en boule le tissu de sa robe, sur son ventre, en entendant un son percer l'ouate qui bouchait ses oreilles : l'homme, dans le champ, avait levé la tête. Elle vit quelque chose de rouge... était-ce un éblouissement ou du sang : « ... secours... » Elle ferma les yeux.

« Regardez ! Écoutez... » L'homme du maire le montra du doigt. « Il est encore vivant. Il faut le tuer. »

« Non ! » dit son père. « Vous stériliseriez mon champ en y faisant couler le sang. » Il frissonna légèrement tandis que l'autre se retournait froidement vers lui. « N'importe comment, il va mourir. Laissez Dieu le punir comme bon lui semble. Laissez-le mourir lentement, c'est un sorcier, il a mérité de souffrir. »

Les doigts d'Amanda se tordaient sur sa robe, la sueur chatouillait ses côtes. La tête de l'étranger retomba en avant, ses mains s'agrippèrent aux épis cassés et dorés.

« ... à mon secours... pour l'amour du Christ... secours... »

« Écoutez-le ! Il appelle les démons », dit l'un des marchands.

« Si vous alliez dans le champ, il pourrait vous jeter un sort. »

« Dieu le punira. »

« Cette chose de métal... »

« ... *ayuda*... »

« Ne vous approchez pas. Dieu seul sait quels démons sont encore là-dedans... »

« ... je vous en prie... »

Amanda entendit un sanglot et refoula ses propres larmes d'angoisse. *Père, il nous voit ! S'il vous plaît, secourez-le !* Elle se retourna, l'air suppliant, mais personne ne la regardait.

« ... qu'une telle chose soit arrivée ici. Il faut que nous consultations le Livre du Prophète... » Leurs voix continuaient à bourdonner, les cris en provenance du champ s'affaiblirent, entrecoupés de silences désespérés.

« ... *pelor amor de Deus*, je vous en prie... »

Amanda s'approcha du fossé. Elle entendit un juron, vit les visages effrayés des hommes et s'arrêta en remarquant l'expression de son père. *Amanda, vas-tu encore m'humilier, devant le maire et devant Dieu ?* Elle recula sur la route, la tête baissée.

Le marchand qui l'avait aidée à se relever s'approcha d'elle et dit gentiment, « Ce n'est pas un endroit pour vous, jeune fille ; le mal est là, et ces choses-là sont trop fortes pour l'esprit d'une femme. Rentrez chez vous ».

Elle hésita ; jeta de nouveau un coup d'œil vers son père, fit un signe à Chien et reprit sa route.

Amanda pénétra dans l'obscurité fraîche de sa chaumière aux volets clos. Elle claqua le battant inférieur de la porte, se laissa aller contre le mur d'adobe blanchi à la chaux, sentit les briques s'émietter sous ses doigts en minuscules particules d'argile. Dans la cour, Chien harcelait les poulets en aboyant. « Chien, arrête ! » Il cessa, le silence retomba lorsque cessa le remue-ménage des volailles. Elle entendit crier une mouette qui tournoyait au-dessus de la rivière, et ce cri fut pour elle comme celui de l'homme qui était dans le champ de son père. *Ce n'est pas bien...*

Mais, ce n'était pas bien pour elle de penser cela, c'était un péché de se mêler de magie, d'utiliser le pouvoir des démons. C'était hors nature. Le livre du Prophète Ange enseignait qu'il fallait renoncer à ces choses-là, qu'elles avaient été condamnées par Dieu. Et, assurément, elle avait vu le courroux de Dieu abattre l'étranger, sous ses yeux. Assurément...

Elle s'éloigna de la porte, ôta son voile, détacha les lacets du corselet si raide qui la serrait. Les plis humides de sueur de sa robe usée retombèrent librement. Elle soupira de soulagement en s'étirant. Il fallait qu'elle termine le tissage ce soir, ou jamais l'étoffe ne serait teinte pour le jour du marché...

Il s'éveilla dans l'obscurité, secoué de hauts-le-cœur par un atroce mal de tête. La paille emmêlée était trempée de sang sous sa joue. La faiblesse clouait son ventre au sol ; il resta sans bouger, à frissonner dans l'air chaud et à contempler sa main qui bougeait à tâtons. Il lui restait un seul souvenir, tel un phare dans l'océan noir de sa douleur : ils n'étaient pas venus à son

secours... Ses yeux se refermèrent, le blé que ses doigts froissaient devint la matière même de ses rêves, devint l'herbe de la Pampa ondulant à l'infini.

Il avait quinze ans, il vivait au ranch de son oncle, dans la province d'Argentine. Ses cousins l'avaient enivré à l'alcool abominable que les hommes du ranch suçaient aux calebasses. Il avait fait le fanfaron, et ils avaient sellé la jument à demi sauvage couleur de sang... Et elle avait rué et s'était roulée sur lui, lui tordant le dos.

Il était couché dans l'herbe froissée, chacune de ses respirations lui brûlait la poitrine comme un fer rouge ; il regardait fixement les bottes noires et brillantes de son oncle, barreaux contre la liberté infinie du ciel.
« Aidez-moi, oncle Josef... »

Lève-toi ; Cristovão.

« Je ne peux pas ; j'ai trop mal, s'il vous plaît, aidez-moi. »

Aide-toi toi-même, Cristovão. Tu dois apprendre à devenir fort, comme mes fils. Tu dois devenir indépendant. Lève-toi.

« Je ne peux pas. Je ne peux pas. »

Lève-toi. La botte souleva son épaule, il cria.

« Je ne peux pas ! »

Lève-toi, Cristovão. Ce qu'il faut faire, on peut toujours le faire.

« Je vous en prie, aidez-moi. »

Lève-toi.

« Je vous en prie... »

Lève-toi. Lève-toi... !

Amanda se leva de son tabouret et sortit la pièce de tissu, enfin terminée, du métier à tisser. La lumière des chandelles vacillait, son ombre dansait avec elle sur le mur. Tisser pendant les heures paisibles du soir la calmait, rythmait paisiblement ses pensées. Souvent, elle chantait, avec Chien pour seul auditoire, et les criquets, dans la cour, pour chœur.

Elle plia soigneusement l'étoffe, prenant bien garde à ce que le bord ne balaie pas le plancher... et remarqua que les criquets s'étaient tus. Elle demeura immobile, écoutant, et elle entendit un bruit, dans la cour, qu'elle ne put identifier. Chien, qui dormait, remua et grogna doucement. Il se mit sur ses pattes, alla à la porte et flaira la fente. Un autre bruit léger, plus proche de la chaumière. Les poils de Chien se hérissèrent. Un coyote ou un chat sauvage sorti du désert pour chasser... un berger ou un ouvrier agricole, ivre, qui sait qu'elle vit seule...

Quelque chose frappa à la porte, frappa une deuxième fois. Chien se mit à aboyer, étouffant son cri de surprise. « Chien ! tais-toi ! Qui est là ? Que voulez-vous ? » Aucune réponse. « Partez ! Laissez-moi tranquille ou je lâche le chien ! »

Elle entendit quelque chose tâtonner puis gratter le bois en glissant, et c'était un son qui pouvait passer pour humain. Elle se rapprocha de la porte, toute raidie, comme prise soudain d'un effroyable pressentiment. Sa main trembla en soulevant le loquet, elle ouvrit la porte. « Non ! » Elle couvrit de ses mains sa face dévoilée, comme pour nier ce visage de cauchemar qui se tenait là devant elle.

L'homme qui était tombé dans le champ de son père s'agrippait au battant inférieur de la porte avec des mains boursouflées et noircies. Une entaille bâillante balafrait sa tête et sa joue et suintait goutte à goutte ; on ne voyait que le blanc de ses yeux dans ce masque de boue et de sang encroûtés.

« Doux Ange ! » chuchota Amanda ; couvrant toujours son visage, elle recula en trébuchant. « Je ne peux pas vous venir en aide ! Partez, partez... » Chien s'était ramassé sur lui-même, les muscles bandés.

« Je vous en prie... » Des larmes coulèrent sur le visage de l'étranger, formant des ruisselets sur le masque encroûté. Elle se demanda s'il la voyait. « Je vous en prie. »

Elle laissa tomber une main sur le cou de Chien, le frotta et sentit sa tension se relâcher. Elle souleva le loquet de la partie inférieure de la porte et l'ouvrit.

L'étranger entra en titubant Amanda le rattrapa et soutint son poids écrasant jusqu'à sa pailleasse où elle le laissa glisser de ses bras sur la couverture qui recouvrait la paille. Il s'étendit en pleurant, sans honte, comme un enfant. « *Obrigado, obrigado...* » Chien flaira ses jambes.

Elle prit un bol, versa de l'eau de l'*olla*, près de la porte, retransversa la pièce et prit l'étoffe nouvellement tissée qu'elle avait posée sur le banc du métier à tisser. *N'importe comment, il mourra...* Elle hésita, les yeux baissés ; puis, en se mordant les lèvres, elle se mit à la déchirer en bandes.

Il s'enfonça dans de tortueux corridors de fumée, se perdit dans d'interminables couloirs de rêve, dont chaque circonvolution le ramenait dans le passé et où il n'y avait plus de futur. Il ouvrit les portes de sa vie et les franchit...

Il ouvrit la porte de l'antichambre bondée, se fraya un chemin parmi les recrues qui tournoyaient autour du guichet. Il sentit sa tension monter à chaque contact désagréable, à la simple vue des uniformes militaires. Il réussit à se faire jour et descendit presque en courant le couloir qui menait au bureau de Mario Coelho.

« Bon sang, mais où est donc Hoffmann ? »

Il ralentit en entendant prononcer son nom et en reconnaissant la voix d'Esteban Vaca, du Corps des Ingénieurs.

« Ne vous énervez pas », dit Coelho. « S'il n'était en retard que d'une demi-heure, il aurait l'impression d'arriver trop tôt, vous le savez bien. Je crois qu'il en fait un point d'honneur. »

« Mère de Dieu ; je ne sais pas pourquoi vous supportez cela ! »

« Vous savez très bien pourquoi. C'est le meilleur prospecteur que j'aie jamais connu ; il en sait plus sur les métaux que la plupart des chimistes du Brésil. Il a un sixième sens pour dénicher les dépôts... » La chaise de Coelho craqua.

« En quoi un sixième sens peut-il lui servir à trouver le bassin de Los Angeles ? Seul un fou qui parle tout seul dans la foule peut avoir envie d'y aller. »

Rire.

« Vous aussi vous en viendriez à parler tout seul », dit Coelho, « si vous passiez la plus grande partie de votre vie loin de tout... »

« Et en outre, je sais que je ne parlerais jamais derrière mon dos. » Hoffmann sourit d'un air narquois en entrant et vit le cou épais de Coelho rougir de confusion. « Alors, vous voulez que j'aille à la découverte du bassin de Los Angeles. » Il s'assit à califourchon sur une chaise et appuya ses bras sur le dossier. « C'est nouveau, ça. Je croyais que nous n'avions pas les ressources nécessaires, en carburant fossile, pour mon exploration des Territoires du Nord-Ouest. Avons-nous repris le Venezuela pendant que je dormais ? » *Le bassin de Los Angeles...* Il éprouva soudain un ardent désir, et cette impression de liberté et d'accomplissement que seule la prospection introduisait dans sa vie.

« Non ; mais nous estimons que cela ne devrait pas tarder. Et alors, le Corps des Ingénieurs pensera à la réouverture du Canal de Panama : si c'est faisable, cela résoudra le problème des transports. Et la côte est habitée – ce qui nous fournira une main-d'œuvre locale pour accomplir le sale travail, dans les ruines », Vacca sourit.

« Vous êtes puant, Vaca », marmonna Hoffmann. Vaca lui lança un regard pénétrant.

« Allons, Hoffmann », Coelho tapota d'un air las son porte-plume sur son buvard. « Personne ne vous oblige à travailler pour nous. Tout ce que nous vous demandons, c'est un rapport qui nous permettrait de décider si le bassin de Los Angeles en vaut la peine ou non. » Hoffmann haussa les épaules ; il les voyait évaluer ses vêtements chiffonnés de civil, le chapeau cabossé enfoncé sur ses cheveux hirsutes, ses bottes tachées de boue. Même Coelho qui, pourtant, devait y être habitué maintenant, et à toute sa personne. Hoffmann dit, d'un air distrait, « je me sers de vous, vous vous servez de moi... »

Ils le regardaient tous.

« D'accord. J'ai envie de ce boulot. Je suis prêt, si vous l'êtes. Quelles informations pouvez-vous me... » Il vit le visage de Coelho se dissoudre dans le blanc laiteux d'un globe de réverbère ; il se leva en regardant, hébété, le visage de Vaca devenir celui de son oncle. Le bureau se transforma en une masse noire et informe qui se déploya comme une bouche prête à l'avaler. Des dents ébréchées se plantèrent dans sa chair tandis qu'il franchissait en tombant le seuil d'un autre rêve...

Amanda fut tirée de sa somnolence rêveuse par un cri de l'étranger. La chandelle qui était à côté d'elle, sur la table de bois brut, s'était à demi consumée, comme la nuit au-delà du seuil. Elle se leva de son tabouret, trébucha sur Chien couché à ses pieds et vint s'agenouiller de nouveau à côté de la paille. Elle avait arraché les haillons ensanglantés qu'étaient devenus les vêtements de l'étranger et l'avait lavé ; elle avait extirpé des fragments de métal de sa chair déchirée, et pansé ses blessures et ses brûlures avec la sève des feuilles d'aloès cueillies au buisson dentelé qui poussait dans la cour. Et elle avait prié, tout en s'activant, prié pour qu'il meure et que Dieu leur épargne, à tous deux, les tourments de ses souffrances.

Mais, il n'était pas mort, et il était là, blotti entre ses couvertures, tout frissonnant et tout suant, le visage en feu sous sa main. Elle l'essuya de nouveau avec de l'eau fraîche, vit le sang rouge qui imprégnait les linges blancs dont elle avait enveloppé sa tête. Il marmonnait des paroles étrangement déformées, qu'elle comprenait presque. Elle chuchota pour le rassurer, tenter d'apaiser son agitation. Sa main boursouflée se referma spasmodiquement sur sa robe, l'obligeant à se pencher. « Mãe, j'ai froid...

t-tellement froid, *mãe*... » Elle résista lorsque son autre main saisit son poignet, et elle entendit le tissu, usé jusqu'à la corde, qui se déchirait « ... froid... »

Elle se laissa tomber mollement à côté de lui, pour sauver sa robe, et frissonna lorsqu'il la serra contre lui. « Non... » Elle sentit la chaleur de sa fièvre la brûler au travers de ses vêtements ; mais il n'y avait plus d'autres couvertures pour le réchauffer. « Ange, Fils de Dieu, pardonne-moi... » Elle mit ses bras autour de lui et le laissa tirer du réconfort de sa propre chaleur. Il soupira et se calma, la toucha dans son délire, comme un enfant qui cherche sa mère ou comme un mari qui cherche son épouse. Amanda entendit les cloches du beffroi sonner minuit, à la ville voisine ; ces cloches qu'elle avait écoutées pendant beaucoup trop de nuits, couchée seule avec ce chagrin qui l'empêchait de dormir. Peu à peu, sa rigidité s'amollit ; sa chevelure se libéra de sa coiffure lorsqu'elle bougea la tête et se répandit sur ses épaules. Le souvenir la caressa par les mains inconscientes de l'étranger, et Amanda se mit à pleurer...

Diego Montoya était un négociant qui commerçait avec des capitaines dont les navires à voiles cabotaient jusqu'aux terres du sud. Il n'avait pas eu de fils, mais seulement trois filles auxquelles il lui fallait fournir des dots. Mais, c'était un homme riche, pour Sanpedro, et il était décidé à bien marier ses filles... et à compenser la perte que représenterait leur départ. Sa fille aînée, Estella, était une beauté, et il s'était arrangé pour l'unir au plus riche héritier de la ville. Puis, il avait commencé à négocier le mariage de sa seconde fille, la gauche Amanda, mince comme un roseau.

Il avait veillé sur ses filles comme sur des biens précieux, ce qu'elles étaient ; il les avait tenues à l'écart des marins avec lesquels il traitait, et qu'il connaissait trop bien. Il leur avait inculqué la chasteté et l'obéissance, et répété les sermons du Prophète sur les péchés contre la loi naturelle, qui damnaient les âmes des marins sans vergogne et de leurs épouses.

Mais Amanda avait tiré de l'eau du puits de la cour pour abreuver le beau jeune homme brun qui attendait que son capitaine ait fini de parler avec son père, dans la maison. Il était différent des marins qu'elle avait vus ; sans savoir en quoi, elle sentait qu'il ne ressemblait à aucun homme qu'elle ait jamais rencontré – et il la contempla, par-dessus le bord de la coupe, comme jamais aucun homme ne l'avait contemplée, avec hésitation, mais aussi avec plaisir. Elle regarda à la dérobée ses bras nus et bronzés, sa

grossière tunique grise, les lacets de ses sandales qui enserraient ses mollets. Il portait des cabochons dorés qui allongeaient les lobes de ses oreilles.

« Merci, jeune fille. » Il posa la coupe et la retint du regard alors qu'elle commençait à se détourner. « Êtes-vous... » il semblait chercher quoi lui dire, « ... la fille de la maison ? » Il avait l'air gêné, comme s'il avait espéré dire quelque chose de plus original.

« La seconde fille. » Tout en sachant qu'elle avait tort de le faire, elle resta et lui répondit.

« Comment vous appeliez-vous ? Moi, c'est Miguel » ; il reconnut son effronterie d'un petit signe de tête. « Je... je vous trouve très belle. »

Elle rougit et détourna les yeux en tortillant les lacets de son corselet. « Vous ne devriez pas dire ça. »

« Je sais... »

« Je m'appelle... Amanda. »

En sortant, son père les aperçut près du puits et lui ordonna sévèrement de rentrer.

Mais l'après-midi suivant, elle s'éclipsa pour rejoindre Miguel sur le sentier qui longeait la rivière, et elle recommença tous les jours de cette semaine où son bateau resta au port. Miguel répondit aux questions que son cœur n'avait jamais su formuler, qui n'avaient rien à faire avec les limites du monde qu'elle connaissait. Il avait dix-huit ans, il était à peine plus âgé qu'elle, mais il avait quitté son foyer, là-bas dans le sud, depuis plusieurs années, pour voir ce qu'il y avait au-delà des promontoires du port. Il lui parla des peuples du sud et de leurs étranges cités, de leurs étranges coutumes, de leurs étranges bêtes. Il lui parla d'hommes qui volaient, suspendus sous de grands sacs gonflés d'air ; qui traversaient des montagnes plus hautes que les pics qu'elle voyait trémuler aux frontières du désert, et cela afin de visiter les terres du sud. Il lui dit qu'ils venaient d'une terre dont même lui ne pouvait imaginer les merveilles ; il se vanta qu'un jour il trouverait moyen de se faufiler à bord d'un navire aérien pour explorer toutes ces merveilles inconnues cachées au-delà de la chaîne de montagnes.

Amanda se mit à rêver ; à rêver qu'elle resterait à jamais avec lui, qu'elle partagerait ses aventures, qu'il lui donnerai son amour et ses enfants... Elle avait toujours eu peur de ces choses qui se passent entre un homme et son épouse, ces choses dont les jeunes filles osent à peine

chuchoter. Mais, alors qu'ils étaient allongés sur les tièdes rives du fleuve, il détacha son voile et l'embrassa sur les lèvres, il libéra sa chevelure et soupira d'émerveillement en la qualifiant de flamme. Et ses doigts caressèrent ses seins, sous l'étoffe de sa robe et allumèrent en elle une autre flamme. Ce soir-là, elle alla au temple, toute lourde de son péché, et elle pria Dieu de lui venir en aide. Mais l'après-midi suivant, elle le laissa la caresser de nouveau... et seul le nœud inextricable du cordon qui garrottait ses caleçons de toile la garda vierge.

Et puis, brusquement, ce fut la fin de la semaine qu'ils avaient partagée, et ils s'étreignirent dans la chaleur ombragée de l'oliveraie. « Comment pourrais-je partir sans toi, Amanda ? Viens avec moi... » Ses doigts soulevaient les vrilles de ses cheveux.

« Reste ici avec moi, Miguel ! Laisse-moi parler à Père, il nous permettra de nous marier... »

« Je ne peux pas. Je ne peux pas rester quelque part, il y a trop de lieux que je n'ai pas encore vus. Viens avec moi, j'aimerais tant les partager avec toi... Toi aussi, tu as envie de les voir ; je l'ai lu dans tes yeux ! Je t'achèterai des colliers d'opales, pour aller avec le feu de ta chevelure... des ailes de papillon bleu-ciel qui brillent de leur propre lumière... Nous franchirons les montagnes en ballon. Viens avec moi, Amanda ! » Il lui prit les mains, les embrassa avidement et la tira vers la route.

Au village, les cloches du temple se mirent à sonner pour la prière du soir. Elle se libéra, des larmes jaillirent de ses yeux. « Je ne peux pas... le Prophète le défend ! » Par crainte de la colère de Dieu, et de celle de son père, par crainte de la honte qui retomberait sur sa famille, et sur elle... par peur que rien de tout cela ne compte assez pour l'arracher à ses bras, elle partit en courant, et en sanglotant, parmi les arbres.

« Amanda... je t'aime ! Je reviendrai ; attends-moi ! Je t'en prie, attends-moi... »

Amanda s'éveilla, toute endolorie de courbatures et de chagrin remémoré, au son des cloches du matin. Elle sursauta en voyant le flanc nu de l'étranger couché à côté d'elle, et se retint de fuir d'un bond, sa terreur calmée par le souvenir de la veille. La tête de l'homme reposait sur son épaule, bien calée par sa chevelure ; les taches, sur le pansement, étaient brunes maintenant, mais son visage brûlait toujours de lièvre. Il reposait calmement, ses côtes se soulevaient et s'abaissaient à peine. Avec d'infinies

précautions, elle retira de sous lui son bras engourdi, le recouvrit et se leva. Chien grattait à la porte, elle le fit sortir dans la lumière de l'aube et laissa l'air piquant, qui embaumait la sauge, chasser l'odeur de la maladie. Elle s'aperçut qu'une série de taches sombres, sur le sol de terre battue, traçait le cheminement de l'étranger de la porte au lit. Oh mon Dieu, pourquoi m'envoyez-vous cette nouvelle épreuve ?

L'étranger resta toute cette longue journée au seuil de la mort ; et cette nuit-là, elle le tint de nouveau dans ses bras, et fut souvent éveillée en sursaut par les fantômes qui vinrent hanter ses rêves fiévreux. Des noms de personnes, de villes, d'objets, des mots dans une langue inconnue, truffèrent son sommeil agité de rêves étranges et malsains. Et cependant, elle entendit, plusieurs fois, les noms d'endroits qu'elle connaissait : Los Angeles, Palos Verdes, Sanpedro sa propre ville.

Pendant deux jours, puis trois, puis quatre, les rêves collèrent à lui comme le linceul de la mort. Amanda tira de l'eau à la rivière, la fit chauffer, lava les pansements et soigna ses blessures. Elle baigna son corps desséché, l'obligea à avaler des boissons. Il était damné, mais avec opiniâtreté et orgueil, il lutta contre sa destinée, défiant les puissances de la nature et le pouvoir de Dieu. Elle partagea ce défi lancé au destin, par crainte de s'arrêter et de se demander pourquoi.

Enfin vint une nuit où il dormit dans ses bras calmement et profondément, et les rêves l'épargnèrent ; au matin, en touchant son visage, elle comprit qu'il avait gagné. Et elle pleura de nouveau, comme elle avait pleuré la première nuit.

Tard dans l'après-midi, l'étranger s'éveilla : Amanda leva les yeux de son métier à tisser et le surprit en train de regarder fixement son visage. Elle remonta son voile d'un air gêné, en se demandant depuis combien de temps elle lui révélait ainsi son visage, et vint s'agenouiller à côté de lui. Il essaya de parler, mais seul un bruit rauque sortit de sa gorge : elle lui donna de l'eau qu'il but avec reconnaissance.

« Où... suis-je ? » Sa voix était empâtée car sa langue était enflée.

« Vous êtes dans ma maison. » Selon son habitude, elle répondait à ce qu'un homme lui demandait, mais pas plus.

Sa main remua sous la couverture, découvrit sa nudité. Il la regarda, confus. « Ai-je été... avons-nous... ? Je veux dire, êtes-vous une... » Elle rougit et se raidit. « Je suis désolé... Je ne me rappelle de rien, ma tête... » Il leva la main avec difficulté ; ses doigts s'immobilisèrent en effleurant

l'épais pansement qui emmaillotait sa tête. Il regarda sa main, qui était aussi pansée. « *Meu Deus...* un accident ? Ai-je eu un accident ? » Il contempla la petite pièce sans fenêtre, la lumière, où dansaient des poussières, qui tombait de la porte ouverte sur son métier à tisser. « Où sommes-nous ? »

« Ici, c'est le village de Sanpedro. » Elle hésita. « Vous êtes tombé du ciel, dans le champ de mon père. Dieu... Dieu vous a abattu. Vous avez failli en mourir. » « Ah bon ? » Il soupira soudain, ferma l'œil qui n'était pas recouvert par le pansement. « Je n'arrive pas à y croire. » Il resta silencieux pendant un long moment ; elle crut qu'il était tombé endormi. Elle commença à se relever ; il ouvrit les yeux. « Attendez ! Attendez... ne partez pas... »

Elle s'agenouilla de nouveau, sentant la tension de sa voix.

« Qui êtes-vous ? »

« Amanda. Amanda Montoya. »

« Et moi, qui suis-je ? »

Elle cligna des yeux et secoua la tête. « Je ne le sais pas. »

« Moi non plus... » Il porta la main à sa tête, sa voix s'affaiblit. « Christ... je ne me rappelle de rien. De rien du tout... » Il s'interrompit. « Excepté... excepté... le champ ; les gens, sur la route, qui me regardaient... mais qui ne sont pas venus à mon secours. » Il se mit à trembler. « Oh Dieu !... ils ne sont pas venus à mon secours... » Et il se rendormit.

« San Pedro, je connais ce nom-là... » répétait-il obstinément entre les petites gorgées de bouillon qu'elle lui faisait prendre. Elle avait tué un poulet pendant qu'il dormait et en avait fait une soupe, pour le fortifier. « Je l'ai vu quelque part... le bassin de Los Angeles ? Est-ce que cela veut dire quelque chose ? » Il leva les yeux vers elle, plein d'espoir, et avala une autre cuillerée de bouillon. Ses yeux qu'éclairait la chandelle étaient aussi gris que le chagrin, et la peur s'y tenait tapie.

« Oui. C'est le désert, tout autour de nous, jusqu'au nord, jusqu'aux montagnes – Nous n'y allons que pour trouver des métaux. »

« Des métaux ! » Il se redressa sur les coudes, renversant la soupe, puis il retomba avec un grognement. « Des métaux... » Sa main chercha quelque chose, qui n'était plus là. Elle essuya la soupe répandue sur sa courte barbe et sur sa poitrine. « Bon sang », murmura-t-il, « cela va me revenir. Il le

faut. Quand je serais plus fort, j'irais à... à l'endroit où c'est arrivé et je me rappellerai. »

« Oui », dit doucement Amanda, croyant qu'il attendait d'elle une réponse. « Oui, je suis sûre que vous vous appellerez. »

Les yeux gris la regardèrent, surpris ; elle comprit que ce n'était pas à elle qu'il avait parlé. Elle lui présenta encore du bouillon ; il secoua la tête avec précaution.

« Pourquoi vous couvrez-vous le visage... Amanda ? Vous ne le faisiez pas avant... ni de couvrir vos cheveux ; je me souviens qu'ils sont roux. »

« Vous n'êtes pas censé les avoir vus ! » Mortifiée, elle se demanda ce qu'il se rappelait d'autre. « Le Prophète Ange nous enseigne qu'il est impudique pour une femme de se montrer à un homme qui n'est pas son époux. »

Il sourit avec difficulté et d'un seul côté de la bouche. « J'ai dormi dans votre lit, mais vous ne me laissez pas regarder votre visage... Qui est cet "Ange" ? »

Elle comprit combien elle était irritée au ton de sa voix. « Pas étonnant que vous pratiquiez la sorcellerie si vous n'avez jamais reçu sa Parole. Ange est le fils de Dieu, qui a mené son peuple depuis le sud jusqu'ici. Il nous a révélé que la seule vie vraie et vertueuse est celle qui suit l'exemple de la nature, la vie que toutes les créatures sont destinées à mener. S'adonner à la sorcellerie, essayer de se mettre à la place de Dieu, par mauvais orgueil, c'est provoquer sa propre ruine – et vous en êtes la preuve. C'est pourquoi mon père et les autres hommes ne sont pas venus à votre secours. C'était le châtiment de Dieu. »

Son expression se modifia, empreinte de doute. « Vous étiez là,...

« Oui. » Elle baissa les yeux.

Il prit une grande respiration et la retint. « Mais... lorsque je suis venu frapper à votre porte, vous m'avez accueilli. Pourquoi ? Vous n'aviez pas peur du châtiment de Dieu ? »

Elle soupira. « Dieu ne peut guère m'en faire plus, ni moi contre lui... » Elle se leva et s'éloigna ; sa faim envolée, elle donna le reste du bouillon à Chien, sous la table où il était couché.

« Amanda ? »

Elle se redressa et regarda l'étranger.

« Quand j'irais mieux... »

« Alors, il vous faudra partir. » Elle frotta ses bras dans les larges manches de sa robe. « Ou l'on me traitera de putain. » *Ils l'avaient traitée de bien d'autres noms, déjà.*

« Mais, si je ne peux pas... » Il ne termina pas sa phrase.

Elle se remit à son métier à tisser. Lorsqu'elle releva les yeux, il s'était rendormi.

Les jours passèrent ; l'enflure rouge de ses blessures disparut lentement, la vue de son bras gonflé et couvert de cloques cessa de lui retourner l'estomac. Mais, il tombait encore parfois endormi au milieu d'une phrase, pour se réveiller quelques minutes ou quelques heures plus tard, au sortir d'un rêve qui l'avait fait délirer tout haut ; un rêve dont il ne se rappelait rien.

Il la pressa rageusement, presque désespérément, de lui rapporter des particularités de ses rêves, ceux des jours passés et ceux de maintenant, l'injuriant même parce qu'elle était incapable de les noter par écrit.

« Les femmes n'apprennent pas l'écriture », lui répondit-elle d'un ton cassant. « Les femmes apprennent à servir leurs époux et... et leurs pères. Seuls les hommes ont besoin d'écrire. »

« Qu'est-ce que c'est que ce boniment ? » Il lutta pour s'asseoir, s'adossant au mur froid. « Vous avez besoin d'écrire, afin de pouvoir me répéter ce que j'ai dit ! Cet endroit est le plus sacrément arriéré de tous les états du Nord-Ouest ! » Il fronça les sourcils. « De ce qu'il en reste... »

Elle lui lança un regard furieux. « Alors, c'est bien malheureux que vous soyez obligé de rester ici. Peut-être qu'en définitive, c'est cela la punition que Dieu vous destine. » Elle osait lui dire des choses qu'elle n'aurait jamais dites à un homme de son village, ou à tout homme assez fort pour la frapper.

Il la regarda d'un air maussade. « Qu'est-ce qui vous fait croire que je vais rester à San Pedro ? »

« Mais, parce que votre navire volant est cassé. Vous ne pourrez jamais retourner à l'endroit d'où vous venez, par-delà le désert et les montagnes, pas sans lui. »

Il demeura silencieux ; elle vit la tension raidir les muscles de ses joues creuses. « Je vois », dit-il enfin. « Qu'est-ce que... qu'est qu'on fait aux « sorciers » à San Pedro ? »

« Rien. » Elle durcit sa voix, et son cœur. « Ce sont des parias. Ils peuvent implorer leur pardon et faire pénitence au temple, si quelqu'un

accepte de se porter garant pour eux. Mais, vous êtes un étranger. Vous n'avez pas de famille, et pas d'argent, personne ne vous protégera. Si vous offensez les gens, ils vous lapideront. Sinon, ils vous ignoreront ; il vous faudra mendier pour vivre. Certains s'enfoncent dans le désert et ne reviennent jamais... » *Le silence, le reflet ardent de la lumière ; le vent parfumé, enfiévré ; les pics miroitants, inaccessibles, de Sangabriel...* Cela l'avait attirée plus d'une fois, lorsqu'elle ramassait du menu bois, mais jamais assez loin.

L'étranger demeura assis, affligé, son œil découvert dépourvu de toute expression, dans la confusion de ses émotions. Presque par défi, il dit, « Et si je reste chez vous ? »

« Alors, Chien vous égorgera. »

Il se laissa glisser le long du mur jusque sur la paille, remonta la couverture sur ses épaules et lui tourna le dos. Cette nuit-là, elle resta éveillée sur sa paillasse neuve, à écouter la voix amère et impitoyable des cloches sonner minuit.

Le lendemain matin, elle s'agenouilla à son *metate*, guettant le lever du soleil sur les sommets lointains tout en moulant le grain qu'elle avait glané dans les champs de son père. Chien était couché de tout son long sur la terre froide, la langue pendante, l'air à moitié mort avec ses yeux chavirés de bonheur. Elle sourit, puis leva les yeux lorsqu'il leva la tête et aboya une fois, d'un air interrogateur.

L'étranger se tenait debout sur le seuil de la chaumière, vêtu de ses seuls pantalons collants. Qui, devenus trop grands, lui glissaient des hanches ; on voyait ses côtes. Il s'assit tout à coup, appuyé contre la maison ; il soupira de satisfaction et lui sourit. « C'est une belle matinée. »

S'il était en colère, ou effrayé, il n'en montrait rien, mais il allongea seulement ses membres couturés de cicatrices dans la douce chaleur du soleil levant. Il la regarda modeler les miches plates et grumeleuses avec la pâte à pain non levée. « Puis-je vous aider ? »

« Non », dit-elle, alarmée. « Non, savourez le soleil. Vous... vous devez y aller doucement, reprendre des forces. Et puis, c'est un travail de femme. » Elle avait l'air de le réprimander, doucement.

« Ça n'a pas l'air trop compliqué. Je suppose que je pourrai apprendre. »

« Pourquoi en avez-vous envie ? » Elle se demanda si le coup qu'il avait reçu sur la tête ne l'avait pas rendu fou. « Ce n'est pas normal qu'un

homme ait envie de faire le travail d'une femme. Vous ne vous rappelez donc rien ? »

« Je ne me rappelle pas de cela. Mais », et il haussa les épaules, « je ne pense pas avoir jamais été un Angelino. Je me disais seulement que... je pourrais peut-être vous aider un peu. Vous ne vous reposez jamais... Vous auriez plus de temps à consacrer à votre passe-temps ». Sa voix se faisait étrangement enjôleuse.

« Mon passe-temps ? » Elle frappa sa pierre à feu contre la barre d'acier, regarda les étincelles prendre aux brindilles, sèches comme de l'amadou, qui s'entassaient sous le four. « Quel passe-temps ? »

« Le tissage. » Il gratta sa main pansée en souriant joyeusement. « Mère de Dieu, ça démange. » Il se gratta trop fort, et fit la grimace.

Elle se retourna pour le regarder, fixant le linge qui entourait sa tête, étourdi de stupéfaction. « Ce n'est pas un passe-temps ! C'est mon gagne-pain, tisser. Il m'avait fallu deux mois pour faire la pièce que j'ai déchirée pour panser vos blessures. »

Sa main se porta à sa tête. « Je suis désolé. Je ne savais pas... que l'on tissait encore à la main... » Il baissa les yeux sur son pantalon. « Laissez-moi faire certaines choses à votre place, Amanda. Laissez-moi travailler pendant que vous tissez ; peu importe si c'est un travail de femme. Je vous suis reconnaissant de m'avoir sauvé la vie. »

La fumée souffla dans les yeux d'Amanda et lui tira des larmes. Elle les essuya et ne répondit pas.

Mais elle le laissa exécuter quelques-unes des innombrables tâches fastidieuses qui tressaient le shème de sa vie, afin de pouvoir tisser, à la place. Tout d'abord, il s'avéra trop faible pour faire plus que de jeter quelques poignées de grain aux quelques poulets décharnés, récolter les œufs bien rares, s'asseoir sur un tabouret, au soleil, pour surveiller la cuisson du pot. Il dévorait, et ne semblait pas réaliser combien peu il y avait à manger, ni combien elle était heureuse qu'on soit à la saison des récoltes d'automne, moment où la portion était un peu moins congrue qu'à l'ordinaire. Et elle était heureuse à l'idée qu'il partirait bientôt...

Mais, ses forces revenant, il commença à en faire plus, bien qu'il retomba encore parfois en transes pendant son travail. Il marmonnait aussi tout seul, comme s'il était vraiment un peu fou, tout en remontant l'eau de la rivière, ou tout en marchant à travers les pâtures brunes jusqu'au bord du désert, ou en ramenant du bois mort et des broussailles à couper pour le feu. Elle n'osait pas l'envoyer en ville, ou même glaner dans les champs de son père – pour son propre bien, ou pour le sien, elle n'en savait rien. Mais, de sa propre initiative, il se mit à pêcher au bord de la rivière : il vida, écailla ses prises aux yeux vitreux, et les fit cuire à la broche pour le dîner ; et comme les jours passaient, elle sentit qu'un peu de douceur arrondissait les angles aigus de ses os. Elle vit le corps émacié de l'étranger se remplir ; et remarqua, à son corps défendant, qu'il était bien bâti et gracieux. Elle

découpa une fente dans l'une de ses couvertures pour lui faire un poncho ; pour le protéger du soleil ardent, pour se protéger, elle-même, des braises infâmes que sa vue commençait à tisonner en elle.

Enfin, et comme s'il avait reculé le plus possible ce moment, l'étranger lui demanda de le conduire à l'endroit où il était tombé du ciel. Elle l'emmena sous les ombres rousses, le long du sentier bordé de palmiers, jusqu'au champ où sa machine gisait en miettes, dans la mer ambrée des céréales. Il s'arrêta sur la route et la regarda, les yeux brillants d'espoir... mais il secoua seulement la tête et franchit le canal d'irrigation, sec maintenant, pour pénétrer dans le champ. Il se mit à chercher dans les épis, oubliant sa présence, chassant son passé comme Chien chassait les écureuils.

Elle le suivit, curieusement excitée, mais craignant d'être une intruse, et l'entendit s'exclamer soudain. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Elle s'avança en hésitant, tiraillant ses jupes qu'accrochaient les épis.

« Je ne sais pas... » Il s'agenouilla près d'une plaque de métal, gauchie à l'une de ses extrémités. Elle vit un rectangle de peinture verte, un diamant jaune à l'intérieur, un cercle bleu plein d'étoiles. Une bande blanche, portant des lettres, traversait le ciel. Il lui montra le rectangle, « Mais, c'est le drapeau brésilien ! »

« Qu'est-ce que c'est, le Brésil ? »

« Un endroit. Un pays. »

« Où ? Au-delà des montagnes ? C'est comme le domaine du maire ? »

« Je ne sais pas. » Il fronça les sourcils. « C'est tout ce que je peux me rappeler. Mais les mots *Ordem e Progresso* veulent dire « ordre et progrès »... Du moins, il me semble. Le brésilien, ce doit être la langue que je parle... pour ce que ça m'aide. » Il se redressa.

Chien les rejoignit en bondissant, quelque chose de gros et de brun dans la gueule. Amanda fit la grimace. « Chien ! ne m'apportes pas tes carcasses de... »

« Non, attendez, ce n'est pas un animal. Viens ici, Chien ! Apporte, c'est un bon chien, ça... » L'étranger tendit la main ; Chien vint à lui, obéissant, agitant la queue. Amanda se demanda si Chien savait d'instinct reconnaître un paria comme lui ; pour quelle autre raison accorderait-il sa confiance à une autre personne qu'elle. « Cela ressemble à un chapeau... » L'étranger le détacha des mâchoires massives de Chien, lui bourra le dos de

coups de poing pour le remercier. Chien, haletant, sourit. « A-t-il trouvé cela dans le coin ? »

Il le retourna entre ses mains. « Ce doit être à moi », et il regarda l'intérieur. Il hoqueta de surprise. « Cristovão Hoffmann », dit-il calmement. « Cristovão Hoffmann... c'est moi, Cristovão Hoffmann ! »

« Vous vous rappelez... ? »

« Non. » Les coins de sa bouche retombèrent. « Non, je ne me rappelle rien ! Pour ce que j'en sais, Cristovão Hoffmann pourrait être le fabricant du chapeau ! » Il la regarda, vaincu, posa le chapeau par-dessus son pansement ; le chapeau tomba. « Peu importe. Je serai Cristovão Hoffmann ; ça ne sonne pas mal. Il faut bien que je sois quelqu'un. Bon Dieu, c'est peut-être *moi* qui ai fabriqué ce chapeau. » Il repartit à travers champ, vers les débris les plus importants, vers le squelette mutilé du navire volant. Elle ramassa son chapeau et se mit à le remplir de grains arrachés aux épis.

Lorsqu'elle atteignit la carcasse carbonisée de la machine volante, elle le trouva inanimé dans les céréales.

Les nuages se refermèrent sur lui comme de douces ailes au moment où il atteignit l'épave, l'enlevant au monde de rêve de sa réalité éveillée, pour le ramener à la réalité de ses rêves. Il choisit une porte. Les nuages s'écartèrent et... Il volait.

Hoffmann suivait le ruban effrangé et brun-vert de la rivière, au sortir des montagnes, et contemplait l'enclume du soleil grêlée d'arbrisseaux squelettiques : le désert qui s'étendait jusqu'à la mer. « S'il existe des gens assez fous pour vivre ici, ils ont dû s'installer au bord de l'eau... » De chaque côté, aussi loin qu'il put voir, cette désolation portait les traces d'un réseau à demi-effacé de lignes s'entre croisant à angles droits. De temps à autre, il apercevait des éclairs d'un blanc aveuglant, les reflets du soleil sur du métal ou sur du verre. C'était le bassin de Los Angeles : des centaines de kilomètres carrés, inaccessibles, d'aluminium, d'acier et de fer... de cuivre, de tungstène, d'éléments rares... toutes les richesses d'une nature généreuse, attendant d'être découvertes et reconnues. L'attendant lui. L'attendant lui... Il en avait des picotements de désir ; demain, il commencerait à l'explorer.

Mais, à cause de la terrible pénurie de combustibles fossiles, personne n'utiliserait jamais sa magnifique découverte, à moins qu'il n'y ait une

main-d'œuvre suffisante de travailleurs indigènes, pour exécuter ce que les machines ne pouvaient plus faire. Il savait qu'il existait de petits villages primitifs, des colonies, qui s'étendaient vers le nord, le long de la côte, depuis le continent Sud Américain, coupés de tout, sauf d'un contact occasionnel par dirigeable avec l'Hégémonie Brésilienne. Aujourd'hui, il allait se mettre à leur recherche. S'il y avait là une agriculture de subsistance, les spécialistes pourraient le revaloriser, alors, la population indigène, grossie de quelques travailleurs immigrés, serait employée à fouiller les ruines dangereuses et peut-être radioactives. Ils auraient plus à manger, de meilleurs soins médicaux et perdraient leur liberté et leurs vies, au service éreintant du gouvernement. Il en était ainsi depuis la première cité-état, et bien qu'Hoffmann se sentit gêné d'y prendre part, il ne s'était jamais demandé pourquoi. Seule, la prospection donnait un sens à sa vie, éveillait en lui d'authentiques émotions. Il ne supportait les autres que dans la mesure où ils lui permettaient de vivre ainsi ; mais, en dehors de cela, il faisait tout pour s'en tenir éloigné.

Il vit se profiler la baie de San Pedro, pleine de promesses de navigation. Du haut des airs, la terre était visiblement quadrillée de ruines sous l'ensablement amorphe du désert. La baie était plus profondément échancrée qu'il n'en avait le souvenir sur la carte, avec une côte festonnée. « Comme un cratère, Cristovão... » répéta-t-il. « Jésus, quel beau port ! » Maintenant, il pouvait voir que la région était habitée ; une petite ville en briques et en torchis, des voiles aux couleurs vives dans le port, des champs et des prés le long de la rivière. Il prit ses jumelles, crut détecter d'autres signes d'habitation plus loin, le long de la côte, au nord-ouest ; satisfait, il descendit en vrombissant sur les champs. « Une irrigation, primitive... Je parie qu'ils ne font pas tourner les cultures... » De minuscules silhouettes se rassemblaient pour le regarder, ou fuyaient, terrorisées, sous l'ombre de l'hélico'. Ils ne comptaient pas plus, pour lui, que le reste de l'humanité, ils étaient moins réels que l'immensité scintillante et sans vie du désert...

Et puis, brusquement le rugissement ombilical qui le maintenait en vie dans sa matrice de verre et de métal, s'interrompit. De faibles cris de peur et de stupéfaction passèrent à travers le pare-brise, éveillant dans son esprit de terribles échos, tandis qu'il amorçait sa chute...

L'étranger s'éveilla en sursaut, la tête dans le giron d'Amanda, à l'ombre du véhicule brisé, et s'assit. Il haletait tout en essuyant son visage

en sueur. « Mãe do Deus... » Il la regarda, puis leva les yeux sur la coque qui les ombrageait. « Ça a recommencé ? »

Elle hocha la tête.

« Je tombais... c'était « la Faute » qui tombait. Le circuit électrique était... était... Bon sang de bon sang ! C'est là-dedans, ma vie entière est là ! Mais, chaque fois que je vais retrouver mes souvenirs, ils me glissent entre les doigts... comme du mercure... »

« Peut-être feriez-vous mieux de ne plus vous y efforcer, cela reviendrait peut-être. Vous vous appliquez peut-être trop. » Elle se demanda quel bien cela pouvait lui faire de se souvenir, pourtant, elle savait qu'elle aussi en avait besoin.

« Comment pourrais-je faire pour cesser d'essayer ? » Il lutta pour dissimuler la frustration qui perçait dans sa voix. « Ai-je... ai-je dit quelque chose ? »

« Vous avez dit “Cristoval” Le nom n'était pas tout à fait pareil, prononcé par lui. « Vous avez dit “cratère”. Et que nous ne... faisons pas tourner nos cultures. » Elle fit, de la main, un geste circulaire.

« Tourner les cultures », dit-il d'un air absent. « Les alterner, d'un champ à l'autre, d'une saison à l'autre, pour laisser reposer la terre. C'est bon pour elle... » Il s'arrêta.

« J'étais peut-être une espèce de conseiller. Je pense pouvoir enseigner à votre père de meilleures méthodes d'exploitation. »

Un petit rire aigu lui échappa. « Je ne crois pas qu'il vous écouterait. Pas après vous avoir vu frappé par Dieu. »

Il fit la grimace, se leva, regarda fixement l'épave calcinée. Il se pencha pour ramasser une poignée de papiers roussis. « Des cartes. En anglais... Mais je ne peux plus les lire. » Il les serra dans sa main, mais ne les jeta pas et regarda, au loin, vers la baie. « C'est un bon port, et important... »

« Oui, c'est vrai. » Elle répondit, sachant maintenant qu'il n'avait pas besoin qu'on lui réponde.

« Où vont les navires, en partant d'ici ? »

« Surtout vers le sud, pour un long voyage. Dans les terres du sud, il y a des vaisseaux aériens qui volent avec des ballons, et pas par la sorcellerie, et qui traversent les montagnes vers une terre étrange. » Son cœur se serra.

« Vraiment », dit-il, soudain tout excité. « Si je pouvais trouver un navire qui veuille bien me prendre... »

« Ils ne voudront pas, à moins que vous puissiez payer votre voyage. »

« Combien ? »

« Plus que rien du tout, et c'est tout ce que vous avez. Et moi aussi. »

« Comment pourrais-je gagner de l'argent ? Je ne *peux* rien faire ! » Il frappa de la main la carcasse noircie. « *Tamates !* Je ne peux rien faire... ça ne me revient pas. Rentrons. » Il s'en retourna soudain vers la route.

Quand ils arrivèrent à la chaumière, il prit le chapeau de cuir et s'installa devant le miroir accroché au mur. Il se mit à défaire les pansements qui entouraient sa tête. Lorsqu'il arracha les derniers lambeaux qui collaient à sa chair, elle vit ses mains retomber, toutes molles, et la bande voltiger jusque par terre. Elle regarda son visage dans la glace : la cicatrice à demi guérie qui bâillait sur sa joue et dans son cuir chevelu, la répulsion accablée qu'il y avait dans ses yeux.

« Cristoval », chuchota-t-elle, « c'était pire, avant. Ce sera beaucoup mieux, dans quelque temps. Beaucoup mieux... » Son regard croisa le sien ; ses yeux étaient gris comme le chagrin.

Il se détourna et sortit sans dire un mot.

Elle se mit à tisser et l'attendit, pendant ce chaud après-midi d'automne, mais il ne revint pas. Elle regarda le tissu s'allonger, tandis qu'elle passait et repassait la navette entre les fils tendus ; pensant combien, en si peu de temps, la pièce s'était allongée, parce que l'étranger était entré dans sa vie. Elle descendit jusqu'à la rivière, mais il n'y était pas ; elle se baigna et se lava les cheveux. L'heure du souper arriva, puis passa. Chien s'assit sur le seuil, gémissant dans le crépuscule. Avec des envies de poisson grillé, elle mangea du pain sec et but de l'eau... Il couperait l'oranger, avant qu'il ne s'abatte sur sa maison, avait-il dit... il lui fabriquerait un auvent en feuilles de palmier, dans la cour, pour l'abriter pendant qu'elle faisait la cuisine. Une barrière en briques d'adobe... un poulailler... une douche... un vrai lit. Une vie pour une vie.

Elle souffla la chandelle et se coucha sur sa paillasse, et dans l'ombre, se souvint de son corps contre le sien, de ses mains qui l'avaient touchée. Il était parti dans le désert ; il marcherait vers les montagnes inaccessibles, pour essayer de rentrer chez lui. Et il finirait par se coucher et mourir, seul, et les buses nettoieraient ses os. Elle entendit le tintement des cloches de minuit : impitoyables et implacables, elles se moquaient d'elle et la nommaient, *Amanda, Amanda...*

« Amanda ? » On frappait à la porte ; Chien sauta sur ses pattes en aboyant joyeusement. « Amanda ? Puis-je entrer ? »

Elle courut à la porte, enveloppée dans sa couverture, les cheveux flottant sur ses épaules. Elle tira le verrou, l'ouvrit toute grande ; la clarté de la pleine lune tomba sur son visage. Les yeux de Cristoval, plongés dans l'ombre, la contemplèrent longtemps en silence. Enfin, il s'avança pour entrer dans la maison. Elle alluma une chandelle tandis qu'il verrouillait la porte ; elle lui apporta du pain et un pichet d'eau. Il but longuement et soupira. Elle s'assit à la table, en face de lui, couvrant son visage avec un coin de sa couverture, mais sans éprouver aucun embarras. Elle ne lui demanda pas où il était allé, il ne le lui dit pas ; il détourna légèrement la tête pour dissimuler sa cicatrice.

« Amanda... » Il termina son pain, but de nouveau. « Dites-moi, pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée ? »

Elle tressaillit. « Quoi, maintenant ? »

« Oui, maintenant. Je vous en prie. »

« Je n'ai pas de dot », dit-elle simplement, espérant qu'il comprendrait et s'en contenterait. « Aucun homme ne voudrait de moi. »

Une expression indéchiffrable passa, fugitive, sur son visage. « Mais, votre père doit être riche, il possède tous ces champs... pourquoi vous traite-t-il ainsi ; pourquoi vivez-vous dans cette mesure ? »

Elle rougit. « C'est très généreux à lui de me permettre de vivre ici ! Je l'ai défié et il m'a reniée. Il n'était pas obligé de me donner quelque chose ; j'aurais été comme vous. Mais, il me laisse vivre dans cette chaumière et glaner dans ses champs. Je suppose qu'il aurait honte de voir sa fille devenir une mendicante ou une prostituée. »

« Pourquoi lui aviez-vous désobéi ? Qu'aviez-vous fait ? »

« Je n'ai pas voulu épouser l'homme qu'il m'avait choisi. C'était un homme bien ; mais je pensais... je croyais que j'étais amoureuse... » L'amertume l'envahit en se rappelant la jeune fille rousse qu'elle avait été : qui s'asseyait avec sa broderie à la fenêtre, pendant des heures, contemplant fixement la baie ; une jeune fille qui pleurait une perte inconsolable, car son cœur avait été volé et elle n'avait pas eu la force de le suivre ; qui trouvait que le grave mode de vie de Sanpedro l'étouffait et dont les rêves se mouraient. *Il avait dit qu'il reviendrait...* et elle l'avait cru, et avait fait le vœu de l'attendre.

Mais son père n'avait rien su de tout ceci, et avait cru que sa fille au corps long et frêle, et sans beauté, désirait se marier ; il avait pensé qu'il était temps de lui donner un mari ; de mettre de l'ordre dans ses folles idées de jeune fille. Et lorsqu'il lui avait parlé du mariage, elle avait éclaté en sanglots et était sortie en courant de la pièce, en jurant qu'elle ne se marierait jamais. Son père avait tempêté, sa mère l'avait grondée, ses sœurs avaient pleuré et supplié. Mais elle était restée inébranlable et aussi inaccessible que sa grand-mère très âgée qui se balançait dans son fauteuil auprès du feu, sourde et rendue aveugle par la cataracte : et qui avait eu, comme elle, une chevelure de flamme, dans sa jeunesse.

Enfin son père avait posé son ultimatum et elle, dans sa vanité infantile, avait repoussé avec mépris le mariage, et il l'avait reniée. Il avait donné sa dot à Teresa, disgracieuse de corps, mais belle de cœur ; et pour Teresa, il avait bien choisi – un homme qui la désirait pour son âme et non pour ses richesses.

« Alors, je suis venue vivre ici, et j'ai appris ce que c'est que d'être pauvre. Ma vanité est morte, il y a bien longtemps. Mais alors, il était déjà trop tard. » Elle jeta un coup d'œil sur sa main calleuse qui tenait la couverture. « Mon péché est incommensurable et ma punition n'aura pas de fin. » Sa main glissa, emportant la couverture ; Cristoval la regarda avec une expression étrange. Sur la défensive, elle remonta la couverture. « Je suis toujours vierge ; mes draps de noces ne déshonoreraient pas mon époux. Mais je n'ai pas une âme de jeune fille... » Elle baissa la voix. « En esprit, couchée seule, la nuit, j'ai péché, et péché... » Elle rougit de nouveau, au souvenir de ses pensées de ce soir. « Doux Ange, je suis tellement lasse ! » Sa voix tremblait. « Maintenant, je préférerais cent fois m'être mariée à n'importe qui. Mais quel homme voudrait de moi ? »

Elle entendit Cristoval prendre une grande respiration. « Je veux bien, moi. Amanda... m'épouserez-vous ? »

Sa rougeur redoubla sous l'effet de la colère. « Vous ! Pensez-vous que je ne comprends pas pourquoi vous me demandez cela ? Je ne suis qu'une simple femme, mais je ne suis pas idiote et je vois ce que vous essayez de faire. Vous m'avez souri, vous m'avez amadouée, vous avez tenté de vous rendre indispensable, afin qu'une fois guéri, je ne vous mette pas à la porte. Et vous iriez jusqu'à m'épouser, pour sauver votre peau ? »

« Et bien, qu'y a-t-il de mal à cela ? » Sa main couturée se noua sur la table. « Vous venez de me dire que vous épouseriez n'importe qui pour

échapper aux privations et à la solitude. Pourquoi est-ce mal si, moi aussi, je désire la même chose ? Moi non plus je ne désire pas mourir en mendiant, sans ami, dans cet enfer pharisien ! Je ne vous demande pas de m'aimer... je ne vous aime pas. Je désire vous épouser pour me sauver moi-même, parce qu'il n'y a pas d'autre solution ; c'est tout. Si vous acceptez, prenez-moi parce que vous avez besoin de moi. Je serai un bon mari pour vous. Je porterai ma part du fardeau. À deux, peut-être pourrons-nous nous faire une vie décente. » Il tourna franchement son visage vers la lumière. « Dieu sait que je ne suis pas agréable à regarder, maintenant, Amanda. Mais... mais dans le noir... »

Elle étudia son visage, effleurant du regard la balafre à laquelle elle s'était habituée, en pensant sa blessure. À part cela, son visage était plaisant, presque beau sous la courte chevelure décolorée par le soleil, maintenant qu'il lui était devenu familier. Il n'avait pas plus de trente ans, il n'était peut-être pas plus vieux qu'elle. Il était fort, et par-delà l'étrangeté de ses habitudes bizarres, plutôt gentil. Elle ne croyait pas qu'il la battrait. Et... « Moi non plus, je ne suis pas si agréable à regarder que cela ; je le sais bien. » Elle soupira. « Il ne faut pas s'attendre à l'amour dans le mariage. L'amour est une récompense. Oui, Cristoval ; je serai votre épouse. Demain, nous irons voir mon père. » Ses épaules s'affaissèrent ; ramenant la couverture autour d'elle, elle se leva et se dirigea vers son lit.

Cristoval la suivit des yeux jusqu'à ce qu'il souffle la chandelle. Elle l'entendit se coucher sur sa paillasse, puis sa voix s'éleva dans l'obscurité : « Merci. »

Ils marchaient lentement sur la route de la ville, et en silence. Amanda écoutait les cris grinçants des mouettes et le gazouillis des moineaux s'éveillant. *C'est le jour de mes noces*, pensa-t-elle, étonnée. *Serais-je différente, demain, lorsque nous serons mariés ? Et lui ?* Elle jeta un coup d'œil à Cristoval dont le visage était tourné vers la mer. Il ne l'avait pas touchée mais s'était mis en marche comme s'il était tout seul, en rêvassant. *Tout va être différent. J'ai vécu seule pendant si longtemps...*

« Amanda », dit-il soudain, la faisant sursauter. « Sommes-nous vraiment obligés d'aller voir votre père ? » Elle retint son souffle ; elle vit qu'ils étaient en train de passer devant le champ où gisait son navire brisé. « Je veux dire, n'y a-t-il pas un... prêtre, ou quelqu'un d'autre, qui pourrait nous marier tranquillement ? »

Elle vit la blessure non-cicatrisée de son esprit, sentit sa propre peur se gonfler. « Chaque homme est prêtre, puisqu'il a le Livre du Prophète pour guide. Mon père doit nous donner sa bénédiction, ou sinon nous vivrons dans le péché, et ce ne sera pas mieux que de vivre seul. Nous irons d'abord chez ma sœur, elle peut plaider ma cause auprès de Père ; et j'espère qu'il l'écouterà... »

Il soupira et hocha la tête. « *Casamento e mortalha, no céun se talha...* »

« Comment ? » Elle leva les yeux vers lui.

Il haussa les épaules. « Les mariages et les linceuls sont tissés dans le ciel. »

José vint les accueillir sur le seuil de sa maison ; la surprise, puis l'incrédulité se peignirent sur ses traits. « Amanda ! »

« José. Voici... voici mon fiancé, Cristoval... Hoffmann. » Elle butait sur son nom.

« Par le Livre... Teresa ! Amanda est ici ! Et... » Il éclata de rire... « par le prophète Ange, elle arrive avec un homme ! »

Teresa, José et les enfants rieurs la devancèrent en entrant dans la cour de son père ; Cristoval, l'air sévère, marchait à ses côtés. Son cœur palpitait comme un oiseau sous son corselet d'épousée orné de perles, que Teresa lui avait donné pour recouvrir sa robe fanée ; Cristoval portait une des robes de José, une veste et une coiffure, à la place de son poncho et de son chapeau mou. Il pouvait passer pour un homme de la ville ; mais elle savait que cela ne saurait tromper son père. La chaleur du soleil l'étourdit soudain.

La lourde porte de la maison s'ouvrit et Diego Montoya sortit dans la cour. Sa large face mafflue s'éclaira d'un sourire à la vue de ses petits-enfants ; ils se mirent à danser autour de lui en chantant, « Tante Amanda se marie ! »

Les yeux d'obsidienne de son père papillotèrent, se posèrent sur son corselet de mariée, puis sur le visage couturé de l'étranger qui se tenait à côté d'elle. « Teresa, qu'est-ce que tout cela signifie ? » Derrière lui, sa mère sortit sur le pas de la porte, ainsi que sa sœur Estella.

Teresa se tenait à l'épaule de son mari qui la soutenait en la tenant par la taille. « Père, Amanda m'a demandé de vous parler en sa faveur. Cet homme voudrait la prendre pour épouse, bien qu'elle soit sans dot. Père, elle vous supplie de pardonner le passé ; elle vous demande de la donner en

mariage afin qu'elle puisse vivre en épouse dévouée et... réparer le chagrin que son obstination vous a causé. »

Son père regardait fixement Cristoval ; se laissant emporter par sa colère, il n'écoula même pas ses paroles. « Amanda ! » C'était la première fois qu'il lui parlait depuis huit ans ; emplie de désespoir, elle baissa les yeux. « Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle comédie ? » Il s'approcha d'eux, se saisit de la coiffure de Cristoval, l'arracha, révélant la blessure en zigzag et la courte chevelure décolorée. Son père jeta le tissu sur le sol, d'un air dégoûté, et recula. « Pourquoi me faire ainsi honte ? » Il se retourna et d'une voix pleine d'angoisse. « Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'une telle créature soit née de moi ? Comment oses-tu venir ici, et me dire que tu veux épouser ce... » Il gesticula, le poing tendu.

« Père ! » dit Teresa épouvantée et ne comprenant pas. Les enfants s'accrochèrent à ses jupes, les yeux grands ouverts.

« Par le Fils de Dieu, je ne supporterais pas cela plus longtemps ! Non, plus d'humiliation, Amanda ! » Il se baissa, saisit une pierre, leva la main.

Amanda cria, se déroba. Cristoval se pressa contre elle, le corps aussi rigide que du métal.

José s'avança et prit le bras de son beau-père. « Non, Père ! » Il lui baissa la main, de force. Montoya le regarda d'un air courroucé. « Pardonnez-moi, Père. Mais, je ne vous laisserais pas accomplir une telle chose devant les enfants. » Il secoua la tête. « Que vous a fait cet homme pour que vous le haïssiez ? »

Son père regarda la pierre. « C'est le sorcier dont la machine est tombée dans mon champ. Dieu l'a rejeté ; c'était la volonté de Dieu qu'il meurt ; aucun homme n'aurait tendu la main pour le secourir. Mais, ma... fille », le mot la cingla, elle tressaillit, « a défié la loi naturelle, a défié Dieu, de nouveau, pour lui venir en aide. Et maintenant, elle demande à l'épouser. L'épouser ! Dieu devrait les frapper à mort, tous les deux ! »

« Peut-être les a-t-Il assez punis », dit calmement José. « Même un sorcier peut se repentir et recevoir le pardon. »

Cristoval mit son bras autour des épaules d'Amanda.

« Monsieur... » Elle entendit, dans sa voix, un léger tremblement. « Dieu... Dieu a arraché les mauvaises pensées de mon esprit ; je ne me rappelle rien de ce que je fus. » Il toucha sa tête. « Je désire seulement épouser votre fille et vivre paisiblement, rien de plus. »

« Rien ? » dit Montoya d'un ton amer.

« Je ne demande pas de dot. Au contraire, je vous donnerais une... une indemnité, pour elle. »

« Quelle sorte d'indemnité ? » Le marchand se fit jour sous le père.

« Vous utilisez des métaux, n'est-ce pas ? de l'aluminium ? de l'acier ? Je vous donnerai mon navire, qui est dans le champ, ou plutôt ce qu'il en reste. »

« Il est maudit, et plein de démons. »

« Vous avez des rites pour purifier les métaux. Si le navire devient vôtre pour en faire des... objets naturels, la malédiction peut être levée... »

Le marchand considéra et pesa la proposition.

« Il doit y avoir encore une demi-tonne de métaux utilisables. Peut-être plus. »

« Oh, père, je vous en prie ! » éclata Teresa. « Pensez à l'honneur que ce serait pour nous. Personne n'a jamais offert autant, pour la fille de personne ! » Amanda vit des larmes mouiller le voile de sa mère, surprit le regard d'étonnement et d'envie des yeux noirs et parfaits d'Estella. Elle vit que l'un de ses yeux n'était plus parfait, mais enflé par un coup. Amanda détourna les yeux.

« Une demi-tonne... ? » dit son père. Il se redressa de toute sa hauteur. « Les hommes du maire sont venus ici pour vous chercher, le savez-vous ? Pour voir si vous étiez toujours vivant. »

« Non », dit Cristoval. « Je ne le savais pas... » Sa main se resserra sur l'épaule d'Amanda. « Pourquoi ? Qu'est-ce que cela signifie ? »

« Rien. » Son père haussa les épaules. « Votre corps avait disparu du champ. Je leur ai dit que Dieu l'avait emporté en enfer... qu'aurais-je pu dire d'autre ? Je croyais que vous étiez mort. Eux aussi d'ailleurs : ils ont eu l'air soulagés. » Un sourire agita les plis de son visage. « Le maire a diminué mon tribut de moitié, pour cette récolte, à cause du miracle. » Il laissa tomber la pierre, soupira. « Une demi-tonne. Ce doit être la volonté de Dieu... D'accord, Amanda, je vais vous marier. Mais ce sera tout. Maintenant, nous allons au temple. Et puis, je convoquerai une assemblée, pour bénir la machine. »

Amanda s'agenouilla à côté de Cristoval, devant l'autel, dans le temple silencieux, pendant que son père prononçait les paroles sur eux, et que sa famille la regardait. Il n'y aurait pas de rites, pas de festins, pas de célébration. Ce n'était pas comme dans ses rêves... *Mais les rêves se sont*

évanouis à jamais. Elle se souvint que cela faisait bien longtemps qu'elle n'était pas venu prier au temple ; il lui aurait fallu entrer dans la ville, sentir tous ces regards sur elle, entendre chuchoter des paroles de mépris. Elle contempla sans émotion l'arc-en-ciel de lumière qui se brisait sur le carrelage poussiéreux, sous la fenêtre de l'autel, amalgame de tessons de verre coloré.

Et puis, elle suivit son mari à la maison, marchant à deux pas derrière lui, les yeux baissés.

Il attrapa du poisson pour leur souper de noces tandis qu'elle terminait la nouvelle pièce fixée sur son métier, en essayant de se remémorer les devoirs d'une épouse. Silencieuse, patiente, obéissante... elle n'avait jamais été ainsi envers son mari étranger. Elle devrait tout faire pour lui plaire, maintenant, et apprendre à tirer le meilleur parti de la situation.

Mais, plus la soirée passait, plus elle le sentait irrité par sa déférence, et ne comprenant pas pourquoi, elle essaya encore plus ; et sentit sa propre tension grandir, et son ressentiment.

« Bon sang, Amanda, qu'est-ce que vous avez ! »

Elle le regarda humblement. « Pardonnez-moi, mon mari. Vous ai-je déplu ? »

« Oui. » Il fronçait les sourcils, installé de l'autre côté de la table. « Qu'est-ce que c'est que ce silence ? Et pourquoi n'avez-vous pas marché à côté de moi, aujourd'hui ? » Il porta, inconsciemment, la main à sa joue. « Êtes-vous honteuse de m'avoir épousé ? »

« Non ! » Des larmes d'exaspération lui voilèrent la vue. « Non. Vous m'avez grandement honorée, aux yeux de ma famille. Mais il est bon qu'une femme soit soumise à son mari, en paroles et en actions... en toutes choses. »

« Même s'il a tort ? »

« Oui. » Sa main se crispa sur l'étoffe de sa robe. « Mais, bien sûr, un homme n'a jamais tort. »

« Mère de Dieu, Amanda... vous ne croyez pas cela ? » Il là regarda. « Je suis un homme. Jusqu'à maintenant, j'ai fait beaucoup d'erreurs, et vous n'avez pas craint de me le faire savoir. »

« Je... je suis désolée. C'est parce que j'ai vécu seule si longtemps... mais je changerai. Je souhaite devenir une bonne épouse. » Une larme brûlante coula sur sa joue et humecta son voile.

« Vous le serez, si vous restez comme vous étiez. Faites ce que vous désirez, parlez quand vous en avez envie. Ne vous cramponnez pas à moi ! Je n'aurais pas la patience de le supporter. Je... je crois que j'ai vécu seul longtemps, moi aussi, Amanda, et je n'ai pas envie de changer mes habitudes ; je ne m'attends pas à ce que vous changiez les vôtres. Nous partageons le même espace, c'est tout. Faisons que ce soit le moins douloureux possible. »

« Si c'est ce que vous désirez, mon mari... »

« Amanda ! » Sa colère la cingla. « Je ne veux pas de ces “mon mari”, “ma femme”. C'est juste Cristovão et Amanda. Et, à l'avenir, marchez à côté de moi, et non derrière ; j'ai l'impression de posséder une servante, une esclave... »

Il se frotta la tête, le regard perdu au loin.

« Mais, c'est la coutume ; une femme doit suivre son mari. » Elle sentit un terrible soulagement dénouer ses muscles tendus...

« Votre sœur Teresa ne le fait pas. »

« Elle est infirme. José doit l'aider à marcher. »

« Elle se débrouille très bien avec une béquille. Je ne pense pas que ce soit pour cela qu'il le fait. Je crois que c'est parce qu'il désire qu'elle soit à ses côtés. »

Amanda sécha ses yeux, confondue. « Mais... mais, vous et moi... les gens vont se moquer de nous. »

« Et alors ? Au bout d'un certain temps, ils n'y feront même plus attention. » Il se leva, vint vers elle ; son cœur se mit à battre plus fort. « Et ce voile... »

Elle s'éloigna d'un bond, consternée. « Vous n'allez pas m'humilier ainsi, devant tous les hommes de la ville... ? »

« Non. » Il lui prit le bras. « Non, Amanda. Mais dans notre maison, vous pouvez me laisser voir votre visage, n'est-ce pas ? Vous êtes ma femme ; maintenant. » Il abaissa doucement son voile, ôta sa coiffure. Ses cheveux se défirent, se répandirent sur ses épaules ; il les prit à poignées. « Comme du cuivre repoussé... de l'or... comme une flamme... » Elle resta immobile. Ses mains trouvèrent les lacets de son corselet de cuir, et les dénouèrent, sa voix se fit un peu rauque. « Je... je voudrais juste que... tu saches qu'aujourd'hui, tu étais la plus belle des femmes que j'ai vues dans la ville. » *Comme une flamme...* Elle n'entendit rien d'autre. Elle s'étendit

enfin sur sa couche nuptiale avec son mari, et rêva que c'était un autre homme qui lui faisait l'amour...

Les jours passèrent, puis les semaines, puis les mois. Sanpedro entra dans la douce saison d'hiver. Pour plaire à son mari, Amanda fit comme elle avait toujours fait, avec gêne d'abord, puis aisément et agréablement lorsqu'elle en vint à comprendre combien son indépendance était devenue une partie essentielle de sa personnalité, une source de fierté et d'intégrité, une défense contre les affronts de la vie.

Comme il en avait fait la promesse, Cristoval travaillait dur, partageant les tâches interminables de son existence quotidienne et lui permettant ainsi de fabriquer les tissus qui étaient leur seul élément d'échange sur le marché du village. Il l'accompagnait aussi sur des kilomètres, au bord scintillant de la mer, lorsqu'elle récoltait les minuscules coquillages striés qu'elle utilisait pour sa teinture lavande. Il la questionna sur sa découverte ; elle lui dit comment, poussée par la faim, elle les avait fait bouillir dans l'eau salée ; et que les minuscules escargots de mer s'étaient révélés immangeables, mais qu'ils avaient rendus l'eau pourpre, et que depuis, elle n'avait plus jamais eu faim. Cristoval avait porté ses regards vers la baie où Chien plongeait en faisant rejaillir l'écume. « Tu n'auras plus jamais faim, Amanda, nous n'aurons plus jamais faim, si je peux l'empêcher. »

Plus loin sur le rivage, ils découvrirent un poisson mort, au centre d'une flaque noire et visqueuse. Cristoval s'accroupit, prit un grumeau dans ses doigts et en huma l'odeur, comme fasciné.

« C'est l'ordure de la mer », dit-elle, « qui souille la surface de l'eau et tue les poissons et les oiseaux ». Elle rappela Chien. « C'est aussi arrivé plus bas, sur la côte, à Santabarbara. »

Cristoval frotta ses doigts dans le sable. « Vraiment ? » Sa voix était remplie d'émerveillement. « Pourtant, c'est bon ! C'est du pétrole, Amanda ; tu ne sais pas ce que cela signifie ? Qu'ils peuvent établir ici un gros avant-poste, qu'ils peuvent creuser des puits... qu'ils peuvent exploiter les métaux avec... avec une main-d'œuvre indigène... »

« Qui cela ? » demanda-t-elle, effrayée.

Il se tut, la regardant d'un air étrange. Il caressa son bras, comme pour la rassurer, ou pour se rassurer lui-même sur sa réalité à elle. « Je ne sais pas », marmonna-t-il « Personne, j'espère. »

Plus tard, dans l'hiver, il alla voir son père et lui demanda la permission de défricher une partie du pré herbageux qui longeait les champs de blé, contre la moitié des récoltes ; Amanda protesta maladroitement, disant qu'ils pouvaient glaner suffisamment et que cela ferait trop de travail supplémentaire. Mais il affirma que c'était un investissement pour l'avenir et que cela en valait cent fois la peine. « Tu avais raison Amanda, lorsque tu m'as dit que l'on ne pouvait dire certaines choses à ton père. Il faut les lui montrer... »

Et lorsque les épis dépassèrent ses genoux, puis sa taille, et atteignirent presque ses seins, elle comprit pourquoi il avait fait la folie de cultiver un nouveau terrain. Et le résultat n'échappa pas, non plus, à l'œil de marchand de son père, car il se mit à poser des questions à Cristoval ; il les remercia en leur offrant une vache et en les invitant, parfois, à venir chez lui.

Amanda s'épanouit avec le printemps, les souffrances de ses faims oubliées, et ce douloureux dégoût qui l'avait vieillie avant l'âge. Elle ne serait jamais grassouillette et avenante comme ses sœurs, mais elle prit un secret plaisir à découvrir, dans le miroir brisé suspendu au mur, de nouvelles et douces courbes. Cristoval péchait et travaillait aux champs ; elle tissait et s'occupait des vertes pousses du jardin potager ; son travail était toujours inépuisable, mais il la remplissait maintenant d'espoir et de fierté, et non plus de désespoir. La nuit, elle ne restait plus éveillée à écouter les cloches de minuit, mais elle somnait dans le sommeil, facilement et rapidement. Et si, dans ses rêves, elle rencontrait parfois un visage vers lequel elle tendait ardemment, un visage qu'elle n'oublierait jamais, elle savait que ses regrets n'étaient rien à côté du désir brûlant de son mari pour des choses dont il ne pouvait se rappeler. C'était un amant attentif qui apaisait et comblait son corps, mais pas son âme.

Les brusques accès de sommeil hanté qui l'emportaient au-delà des portes closes de son esprit, jusque dans son passé oublié, devinrent de moins en moins fréquents ; pourtant les cheveux qui repoussèrent le long de sa cicatrice étaient du blanc le plus pur. Au fur et à mesure que ses rêves s'évanouirent, l'intérêt qu'il leur portait s'éteignit aussi ; il ne se mit plus en colère parce qu'elle ne pouvait lui en décrire les détails, et les projets et problèmes de sa nouvelle vie ne lui laissèrent que peu d'énergie et peu de temps de reste pour chercher à retrouver ceux de son ancienne vie.

Mais, juste comme il cessait de faire des efforts pour se ressouvenir, de plus en plus de fragments de sa vie commencèrent à s'élever spontanément

à la surface de son esprit. Une grande excitation s'empara de lui, et d'elle aussi, lorsqu'il se rappela d'un endroit où il avait été et lui décrivit en tableaux brefs et brillants ces terrifiantes merveilles. Une forêt d'arbres et d'arbrisseaux qui poussaient si serrés qu'il dut s'y frayer un chemin à la hache avant de découvrir une montagne toute scintillante de verre brisé, festonnée de vignes, tapissée de fleurs fragiles, dans la lumière colorée de l'aube... Une cité en ruines remplie d'ossements au cœur d'une plaine dénudée, sous un lugubre ciel plombé ; un vent si cruellement froid qu'il gelait les gouttes de pluie en petits grains cinglants... L'ombre d'un homme, mort depuis longtemps, emprisonnée par quelque ancienne magie, à la surface d'un mur...

Il mentionnait rarement des personnages ou des souvenirs de son propre pays, mais seulement ceux de sa quête des ruines étranges de « l'Hémisphère Nord ». Il n'avait pas l'air de penser que, peut-être, quelqu'un le recherchait, ou l'attendait, ou déplorait sa perte. Elle se demandait s'il avait décidé de ne pas lui parler de son épouse, ou de sa maîtresse, ou de ses amis, ou s'il n'y avait vraiment personne dont il désirât se souvenir. Car, dès les premiers jours, il ne lui avait parlé que de choses la concernant directement ; ou bien, oubliant sa présence, il marmonnait entre ses dents, s'adressant à lui-même. Elle découvrit peu à peu que ce n'était pas parce qu'il pensait qu'étant une femme elle n'avait rien à dire ; mais plutôt, parce qu'il vivait, d'une certaine manière, complètement replié sur lui-même... comme si deux hommes vivaient ensemble dans son esprit. Peut-être, pensait-elle, y avait-il deux hommes : celui d'autrefois et celui d'aujourd'hui.

Mais ces soliloques l'agaçaient, comme son propre comportement traditionnel l'avait agacé, lui ; on lui avait appris à ne jamais rester silencieuse, donc elle se mit à lui répondre avec entêtement, ébréchant la coquille de son isolement. Et, au bout d'un certain temps, il fit comme elle, il réajusta son comportement et se mit à lui parler, et devint le compagnon de sa vie solitaire, et non une simple présence silencieuse dans sa maison.

Le printemps fit place à l'été, et l'été brûlant, à l'automne. Amanda se laissait porter par le flot des jours sans les compter, sans réfléchir, sans se poser de questions. Un jour, elle quitta la place du marché, dans la pleine chaleur de midi et grimpa lentement les rues sinueuses bordées de maisons aux volets fermés. La brise de mer était forte, chargée du goût piquant du

sel et de celui, aigrelet, des algues, et balayait ses jupes devant elle. Elle s'en revenait, appauvrie d'une pièce de tissu, et enrichie d'un panier de fruits et de fromage, d'un rasoir et d'une nouvelle paire de sandales de cuir pour Cristoval, et d'un bracelet de cuivre orné de pierres colorées. Elle contemplait son poignet, qui était resté nu pendant tant d'années ; elle caressa le bracelet et se sentit, de joie, aussi légère qu'une jeune fille. La lumière dansait dessus, comme le soleil sur la mer ; elle ne pouvait en détacher les yeux, oubliant le chemin du retour, chaud et fatigant.

Elle ne leva les yeux qu'une seule fois, lorsqu'elle s'arrêta à l'ombre des palmiers dattiers pour contempler le champ où le véhicule aérien de Cristoval s'était abattu. Il ne restait, maintenant, plus aucun signe de son existence : la terre fraîchement retournée attendait la récolte d'hiver. Elle eut un sourire bref et continua son chemin.

Elle ouvrit la barrière toute neuve, chercha Cristoval des yeux, dans la cour... et entendit des voix derrière la chaumière, des voix étrangères. Elle se glissa silencieusement sous les ombrages, le long de la maison, et pour regarder en pleine lumière, protégea ses yeux de la main. Elle vit Cristoval assis sur le tabouret à traire, à côté de la vache tachetée, écoutant deux hommes qu'elle n'avait jamais vus. Chien s'était couché, précautionneusement, à côté de lui.

«... rapport au gouvernement brésilien sur les possibilités d'exploitation du bassin de Los Angeles. Mais, vous n'êtes jamais revenu, alors, nous sommes venus voir... »

Amanda laissa tomber son panier. Elle porta les mains à sa bouche, se mordit les jointures pour ne pas crier.

« ... La situation en combustible fossile est trop critique, nous ne pouvons nous permettre de rouvrir le canal maintenant. La guerre avec le Venezuela n'a pas abouti ; nous devons renoncer à tous les plans d'expansion de nos exploitations, sauf si quelqu'un comme vous découvrirait une source autonome de pétrole ou de charbon... » Celui qui parlait regardait Cristoval avec confiance.

Cristoval haussa les épaules, son visage restait inexpressif, tout juste poli, il recouvrait de la main sa balafre. « Comment... m'avez-vous retrouvé ? »

« Le "miracle" de votre accident s'est répandu tout au long de la côte. Nous ne savions pas si nous allions vous retrouver vivant ; vous êtes quelqu'un d'important, Hoffmann. »

Il rit, l'air embarrassé. « Je ne vois pas pourquoi... »

« Parce que vous êtes le meilleur prospecteur de tout le Brésil... »

« Pour l'amour du Christ, peu importe », dit le second. « Vous savez bien qu'ici, vous n'êtes pas chez vous, Hoffmann. Nous allons vous sortir de ce sale trou perdu. Il y a des médecins au Brésil, qui peuvent vous soigner ; vous retrouverez vite la mémoire. Au moins, vous serez de retour dans un pays civilisé, vous vivrez comme un être humain, et non comme un chien. » Il jeta un coup d'œil alentour, d'un air dégoûté.

Cristoval se leva, lentement.

Amanda ferma les yeux ; le visage de Cristoval se dessina derrière ses paupières. Et dans son esprit, elle le vit clairement pour la première fois comme son mari ; l'étrange et gentil étranger qui était venu à sa porte, maudit, désespéré, et qui avait transformé à jamais sa propre vie, maudite et désespérée. Elle s'appuya contre le mur chaud, le souffle coupé.

« Non. Je suis désolé », Cristoval secoua négativement la tête. « Je ne pars pas avec vous. »

« *Diabo !* » dit le premier homme. « Coelho n'a pas pris le risque de parcourir six mille kilomètres à bord d'un bateau à voile, habillé en peon, pour que vous le repoussiez ! »

« Il n'est pas venu pour moi. Il est venu pour... le gouvernement. »

« Nous avons besoin de vous, Hoffmann. Nous pouvons vous forcer à rentrer avec nous... »

Chien resta couché mais gronda, les poils de son dos se hérissèrent.

« Je ne le crois pas. » Cristoval eut un pâle sourire. « Je ne sais pas ce que vous désirez de moi. Mais, je ne pense pas que je le ferais ; je ne sais même plus à quoi ressemble le pétrole. Pour les services que je peux vous rendre, c'est comme si j'étais mort. Je suis heureux ici ; restons-en là. »

« Hoffmann. » Le second lui jeta un regard consterné et plein de pitié. « Ne pouvez-vous *sentir* ce que vous abandonnez ? Si seulement vous saviez ce que votre ancienne existence représentait pour vous. Ne pouvez-vous vous rappeler les découvertes que vous avez faites ; les choses que vous avez vues ; la connaissance qui est encore intacte dans votre esprit... combien vous étiez important pour vos compatriotes ? »

Cristoval continua de sourire. « Je sais seulement combien je suis important pour un seul être – et combien cet être est important pour moi. »

Le second homme avait l'air déconcerté. Il sortit quelque chose de sa veste sans manches. « Vous avez raison ; c'est comme si vous étiez mort.

Prenez ceci, alors ; en cas que... vous vous rappeliez et désiriez en sortir. C'est un radiophare de détresse ; ils l'ont ramassé à El Paso ; nous essaierons alors de vous envoyer quelqu'un. »

« D'accord. » Cristoval prit la boîte noire, grande comme la main.

« *Seja feliz, Hoffmann. Adeus.* »

« Adieu. »

Les deux hommes firent demi-tour, pour retraverser la cour. Amanda ramassa son panier et se redressa, pleine de dignité ; ils la remarquèrent et passèrent devant elle en la regardant fixement.

« C'est elle ? » dit le premier, incrédule.

« *Sera possivel... !* » murmura le second en la regardant et en secouant la tête. « *Deus dà o frio conforme a roupa...* »

Lorsqu'ils furent sortis de la cour, elle courut à Cristoval et l'étreignit, sans un mot. L'étrange boîte lui heurta le dos lorsqu'il l'entoura de ses bras.

« Amanda ! Qu'y a-t-il ? »

« Ho, mon mari. » Elle soupira, la bouche contre sa robe. « Qui... qui sont ces hommes ? » Elle leva les yeux, étudiant son visage.

« Personne... personne d'important. » Il sourit, mais le vieux chagrin passa dans ses yeux comme une flamme incolore. Il se détacha de ses bras, doucement, regarda la boîte dure et presque dénuée d'intérêt que sa main étreignait encore. Il la jeta par-dessus la barrière. « Personne qui puisse te faire du mal. Mes jours de prospecteur sont terminés... » Il soupira, la reprit dans ses bras et la serra contre lui ; il tendit la main pour gratter les oreilles de Chien, épaisses comme du cuir. « Mais, tu sais, Amanda, si nous avons un jour suffisamment d'argent, nous pourrions prendre le bateau et suivre la côte vers le sud. Peut-être pourrions-nous trouver tes fameux ballons. » Il éclata de rire. « Mais, nous n'y embarquerons pas. Est-ce que cela te plairait ? »

Elle hocha la tête, puis la posa sur son épaule. « Oui, mon mari ; cela me ferait grand plaisir. »

« Amanda... » dit-il d'un air surpris et émerveillé. « Ma femme. Ma femme. »

[1] Samuel Taylor Coleridge, trad. G. d'Hangest, Aubier, 1945.

[2] Shakespeare, Roméo et Juliette, Acte II, Scène I, vers 43.

[3] Auld Lang Syne.

[4] En français dans le texte.

[5] Verbe utilisé, dans notre langue, par les enseignants des enfants sourds-muets.

[6] United States Geological Survey.